



CHEFS-D'ŒUVRE ASCÉTIQUES ET MYSTIQUES

Sainte Thérèse de Jésus

Vie écrite
par elle-même

I^{re} PARTIE

Traduction nouvelle

par le R. P. GRÉGOIRE DE SAINT-JOSEPH,
Carme déchaussé.

I

Editions de la Vie Spirituelle.

VIE de sainte Thérèse de Jésus

II^e Partie

traduite par le P. GRÉGOIRE DE SAINT-JOSEPH, C. D.

sous presse

Pour paraître prochainement :

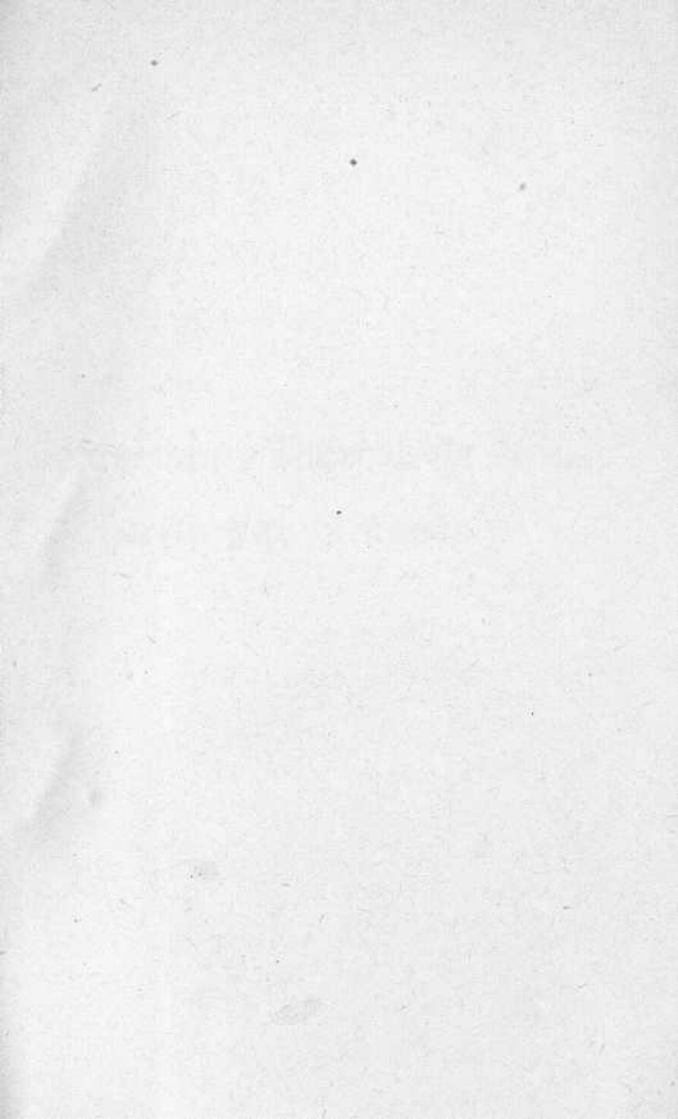
Toutes les Œuvres de sainte Thérèse de Jésus

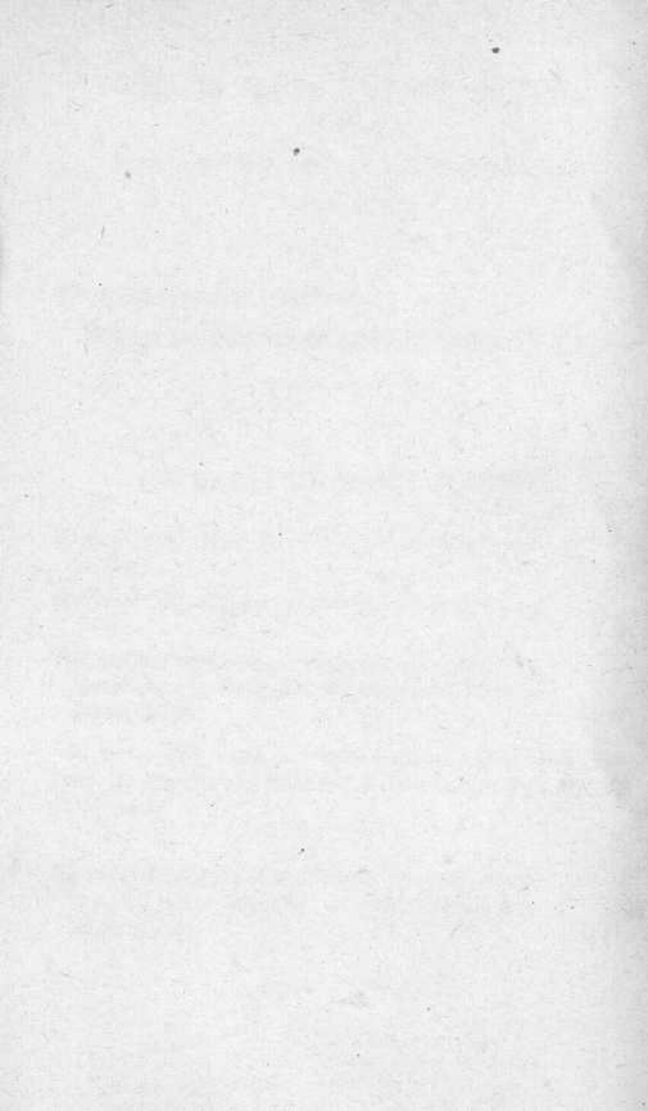
OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

- Lettres de sainte Thérèse de Jésus.** 3 vol. in-8.
2^e édit. 30 fr.
- Avis et Maximes de saint Jean de la Croix.**
In-8. 3 fr.
- Triduum en l'honneur de la B^{se} Anne de Saint-Barthélemy,** compagne de sainte Thérèse de Jésus. In-8. 3 fr.

N. B. — Ces trois ouvrages sont en vente chez l'auteur, 58, boulevard d'Italie, Monte Carlo, Principauté de Monaco.

- Sainte Thérèse de Jésus, Docteur mystique.** En vente chez MM. Aubanel frères, Avignon. In-8. 3 fr.
-





Vie de sainte Thérèse de Jésus
écrite par elle-même

*Concedimus licentiam ut typis edatur,
servatis de jure servandis.*

Romae, 26 Febr. 1926.

fr. GULIELMUS a S. Alb.,
Praep. Gen.

fr. FRIDERICUS a Ss. Sacr.,
Secret.

Imprimatur.

Pictavii, die 2^a Januarii 1928.

J. BRAUD, *vic. gen.*

Tous droits réservés.

CHEFS-D'ŒUVRE ASCÉTIQUES ET MYSTIQUES

Sainte Thérèse de Jésus

Vie écrite
par elle-même

I^{re} PARTIE

Traduction nouvelle

par le R. P. GRÉGOIRE DE SAINT-JOSEPH,
Carme déchaussé.

I

ÉDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE

LIBRAIRIE DESCLÉE ET C^{ie}

30, RUE SAINT-SULPICE, PARIS-VI^e

PRÉFACE

aux Œuvres de sainte Thérèse de Jésus

Voici une nouvelle traduction des œuvres de sainte Thérèse de Jésus. Le lecteur se demandera peut-être pourquoi elle vient à une époque si rapprochée de plusieurs autres qui ont reçu du public un accueil favorable. La raison en est très simple. La présente traduction nous a été réclamée depuis longtemps. Dès que notre première édition des Lettres de la Sainte parut en 1900, des amis en grand nombre nous engagèrent à continuer nos travaux et à donner une édition complète de ses Œuvres. Il était difficile de résister à des vœux qui d'ailleurs étaient les nôtres. Une foule de circonstances nous ont, il est vrai, empêché de les réaliser aussi promptement que nous l'eussions désiré. Néanmoins, nous n'avons jamais cessé de poursuivre notre but. Durant ce temps paraissaient plusieurs éditions françaises. La nôtre allait-elle devenir inutile ? Il nous a semblé que non.

Des travaux considérables ont été entrepris par nos confrères d'Espagne. Toutes les bibliothèques et toutes les archives des monastères du Carmel, en Espagne, ont été fouillées. Les archives de la Bibliothèque Nationale de Madrid et de différentes villes de la péninsule Ibérique ont, elles aussi, ouvert

leurs trésors. Si l'on n'a pas découvert peut-être toutes les sources qui peuvent fournir des renseignements précieux, il est certain du moins que beaucoup de points ont été élucidés. Aussi, la présente édition est-elle à même de tirer profit des richesses qui ont été découvertes.

Il y a un autre motif pour lequel la présente édition se présente au public. Nous avons eu à cœur de donner une traduction qui reproduise dans toute la mesure du possible la simplicité de langage usité par la Sainte et en même temps les nuances de ce langage qui lui servent d'ornement. Ainsi, par exemple, la Sainte emploie fréquemment, et même avec excès, l'expression : *il me semble*. Il n'est pas rare de la trouver jusqu'à trois fois dans une même phrase (a). Comment la supprimer sans nuire à la pensée de la Sainte? Nous n'avons donc pas hésité à la maintenir partout, mais de façon cependant à ne pas fatiguer le lecteur.

La Sainte emploie, en outre, très fréquemment et même plusieurs fois dans la même phrase le mot *commencer*. Ce mot est même très significatif sous sa plume. Ne pas le traduire, c'eût été évidemment aller contre le sens voulu par l'auteur. Fallait-il le supprimer sous prétexte qu'il était inutile ou revenait trop souvent? Nous déclarons franchement que tel n'a pas été notre avis.

L'expression : *Sa Majesté*, est aussi très fréquente chez l'auteur. Tantôt elle signifie Dieu, ou la Trinité, tantôt le Verbe de Dieu fait Homme; mais elle est employée généralement pour signifier le respect

(a) La Sainte l'explique aux V^{tes} Demeures, c. 1.

dont est animée la Sainte pour la souveraineté infinie de Dieu, au moment où elle écrit. Nous n'avions donc aucune raison de la supprimer.

Le mot *gloire* est employé quelquefois par la Sainte pour signifier non pas précisément une grâce insigne ou une faveur élevée, mais un état dans lequel l'âme goûte une jouissance pleine de délices. C'est ce que nous voyons par exemple dans la troisième et dans la quatrième manière d'arroser le jardin mystique de l'âme. Il est de toute évidence que la Sainte l'a employé à dessein (Cf. *Vie*, ch. 16, 17, 18, 19, 24, 28, 29, 33, 36, 37, 39); car il n'y a pas de terme qui exprime mieux ce qu'elle éprouve. Aussi nous avons tenu à le maintenir dans la traduction.

Inutile d'insister davantage sur la nécessité pour le traducteur de reproduire les nuances du texte dans les cas dont nous venons de parler, comme d'ailleurs dans tous les autres. Ces nuances, en effet, qui se rencontrent à chaque pas, manifestent quelle délicatesse de conscience la Sainte apportait dans le récit de sa *Vie*, ou dans la description des faveurs célestes dont elle était l'objet. Elle ne dit que ce qu'elle croit être la plus exacte vérité. Elle craindrait, comme elle l'avoue, de dire trop ou de dire trop peu. D'ailleurs, ce qu'elle écrit est toujours adressé à ses guides spirituels; voilà pourquoi son langage est simple et reflète son âme tout entière.

Nos devanciers. — Il n'entre pas dans notre but de marquer ici toutes les éditions des Œuvres de la Sainte qui ont été publiées jusqu'à ce jour. L'énumération en serait longue, si nous considérons

d'un côté celles qui ont paru en espagnol, et de l'autre celles qui en sont la traduction. Nous avons d'ailleurs remarqué que partout ce travail est resté incomplet. Néanmoins nous ne pouvons nous empêcher de parler de quelques-unes d'entre elles.

Tout d'abord, le premier livre de la Sainte qui ait été publié est celui de son *Chemin de la Perfection* d'après une copie qui se conserve au monastère des Carmélites de Tolède. Il fut publié à Evora en 1583, par don Teutonio de Bragance (1).

Or dès l'année suivante 1584, saint Jean de la Croix, écrivant son *Cantique spirituel*, exprimait à la strophe XIII son désir de voir publier promptement les Œuvres de la Sainte. La question fut décidée le 1^{er} septembre 1586 au Définitoire Général dont il faisait partie, et Anne de Jésus qui, le 7 décembre suivant, arrivait à Madrid pour y établir un monastère, fut chargée de réunir les documents (2). On s'adressa alors à Louis de Léon, qui, après l'avis favorable qu'il présenta à l'Inquisition, 8 septembre 1587, fut autorisé à en publier l'édition à Salamanque, en 1588.

Malgré le soin qu'il a apporté, assure-t-il, pour ne changer ni le fond ni la forme du texte de la Sainte, on remarque que des phrases ont été changées, et que le sens a été modifié ici ou là par des

(1) Cf. Lettre de la Sainte du 22 juillet 1579 à don Teutonio. Le livre dont il est question était suivi de quelques *Avis de la Sainte* et d'une vie de saint Albert, traduite par le P. Yanguas, O. P.

(2) *Hist. gén. des Carmes et Carmélites*, t. I, l. V, c. 25. — P. Silverio, t. I, *Preliminares*.

omissions voulues. Ainsi, au chapitre 28 de la *Vie*, et au chapitre 4 des cinquièmes demeures du *Château de l'Âme*, il a omis le bel éloge que la Sainte y fait de la Compagnie de Jésus. Inutile de nous arrêter plus longtemps sur ces imperfections.

Cette édition fut renouvelée l'année suivante 1589 (1), et vraisemblablement par Louis de Léon lui-même. Beaucoup d'éditions se succédèrent reproduisant et même augmentant les incorrections et fautes de l'édition *princeps* de Louis de Léon 1588. Aussi en 1645 le P. François de Sainte-Marie, premier historien de la Réforme du Carmel, jeta les hauts cris. Le P. Jean-Baptiste, Supérieur général de la Réforme désigna alors deux religieux pour faire les révisions et corrections voulues. C'est en 1661 que l'on rétablit les deux passages où la Sainte fait l'éloge de la Compagnie de Jésus et qui avaient été supprimés dans l'édition première.

En 1754, le Définitoire général de la Réforme du Carmel prenait une décision importante et chargeait de préparer une édition complète et fidèle des Œuvres de la Sainte trois religieux éminents, le P. André de l'Incarnation (2), le P. Manuel de Sainte-Marie et le P. Thomas d'Aquin. Leurs travaux néanmoins ne furent pas utilisés avant l'édition de M. de la Fuente. C'est à cet auteur que nous devons aussi la publication de la photographie de la *Vie* en 1873,

(1) *Informations de Madrid*, 1610, François de Mora. — La Fuente, I, p. xxviii.

(2) Cf. ses *Memorias Historiales*, qui sont un véritable arsenal de renseignements précis. Bibl. Nat. de Madrid, 13482, 13254.

des *Fondations* en 1880, et de plusieurs *Lettres* de la sainte en 1884. C'est le cardinal Lluçh, de l'Ordre du Carmel et archevêque de Séville, qui publia la photographie du *Château de l'âme*, 1882, d'après le manuscrit qui se trouve chez les Carmélites de la même ville. Enfin en 1883, don Herrero y Bayona, chanoine de Valladolid, publiait celle du *Chemin de la Perfection* d'après l'autographe de l'Escorial, en mettant en face le texte de l'autographe qui se trouve chez les carmélites de Valladolid; il publiait, de plus, celle du livre intitulé *Manière de visiter les couvents* ainsi que quelques lettres et documents. Il y a lieu de rendre hommage à ces trois éditeurs pour toutes leurs éditions photographiées, qui, à défaut des autographes eux-mêmes de la Sainte, peuvent être consultées.

Enfin, ces dernières années, le P. Silverio de Santa Teresa, carme du couvent de Burgos, a publié les *Œuvres* et les *Lettres* de la Sainte : t. I, la *Vie*, t. II, les *Relations* en 1915; t. III, le *Chemin de la Perfection* en 1916; t. IV, le *Château de l'âme*, les *Pensées de l'amour de Dieu* et les *Exclamations*; t. V, les *Fondations*, 1919; et t. VI, les *Constitutions, Poésies, Manière de visiter les couvents, Avis*; t. VII, *Lettres*, 1922; t. VIII, *Lettres*, 1923; t. IX, *Lettres*, 1924. Cette publication peut être considérée comme le monument le plus complet et le plus beau qui ait été élevé à la gloire de l'illustre Réformatrice du Carmel. Nous ne craignons pas de le dire, elle nous a été très utile.

Nous ne parlerons pas des traductions des *Œuvres* de la Sainte en latin, en anglais, en flamand, en allemand, en italien, en polonais. Nous indiquons

seulement les traductions françaises de Jean de Quintanadoine de Brétigny, du R. P. Duchèvre, du P. Denis de la Mère de Dieu, du P. Elisée de Saint-Bernard, du P. Cyprien de la Nativité, de Robert Arnaud d'Andilly, de l'abbé Chanut, des abbés Grégoire et Collombet, de Migne, du P. Bouix, S. J., et de son continuateur le R. P. Jules Peyré, et enfin celle des Carmélites de Paris composée avec la collaboration de Mgr Polit, actuellement archevêque de Quito.

Toutes ces éditions ont certes de grands mérites, et nous nous plaisons à le reconnaître. Nous exprimons néanmoins un regret, c'est que, depuis la dernière édition de Migne 1859-1860, aucune édition des Œuvres de la Sainte ne nous donne la *Manière de visiter les couvents* qui se trouve cependant dans toutes les éditions espagnoles comme dans toutes les traductions étrangères que nous connaissons, quoiqu'il ait été publié séparément à différentes reprises.

Ecrits divers de la Sainte. — Sainte Thérèse a écrit plusieurs ouvrages qui sont connus depuis longtemps. Ce sont : sa *Vie*, ou autobiographie, le *Chemin de la Perfection*, les *Pensées sur l'amour de Dieu*, le *Château de l'âme*, les *Fondations* de ses monastères. A ces ouvrages, il faut ajouter les opuscules suivants : *Relations et Faveurs*, *Exclamations*, *Avis*, *Manière de visiter les Couvents de religieuses*, *Poésies*, *Constitutions*, et enfin ses *Lettres*.

On a publié sous son nom un livre intitulé : *Les sept méditations sur le Pater* ; ce livre même a paru avec ses autres œuvres dans l'édition espagnole

d'Anvers en 1630; mais il ne semble pas de la Sainte (1).

Cependant il y a un ouvrage de la Sainte qui a disparu. Ribéra, son premier biographe, nous raconte (2) qu'elle a composé avec son frère Rodrigue un livre de chevalerie. Comme elle avait, dit-il, une très belle intelligence, elle s'assimila si bien le langage et le style des livres de cette sorte qu'elle lisait, qu'en peu de mois elle et son frère Rodrigue composèrent un livre de chevalerie avec toutes sortes d'aventures et de fictions. Ce livre était tel qu'on en pourrait dire beaucoup de choses. Il semble, dit M. Mir (3), que Ribera a vu le livre, à la façon dont il parle. Le P. Gratien, dans ses notes à l'édition de Ribéra 1590, ajoute cette réflexion : « La Sainte m'en a parlé à moi-même. » En tout cas, ce livre a dû disparaître de bonne heure.

Il y a un autre livre de la Sainte qui a disparu. C'est celui où elle commentait quelques paroles des Cantiques de Salomon. Elle montra ce livre au P. Yanguas, O. P., et ce Père, voulant éprouver son obéissance, lui commanda de le brûler. Elle s'exécuta sur-le-champ, et le P. Yanguas, qui s'était hâté de la rappeler pour l'empêcher de le jeter au

(1) Cf. *Reforma de los Descalzos*, 1644, l. V, c. 42-47 — *Acta S. Teresiae* des Bollandistes, n. 1483 — *Bibliotheca Ord. Carm. Desc.* Bordeaux, 1730 — *Historia del Carmen Descalzo*, l. V, c. 8 — *Memorias hist.* l. N, n. 118, et ms. 3180 de la Bibl. Nac. de Madrid. *Adiciones E.* n. 179 — *S. Teresa y la Orden de Predicadores*, del P. Felipe Martin, O. P., Avila, 1909, c. x.

(2) Cf. Ribera, l. I, c. 5.

(3) *S^a Teresa de Jesus*, Madrid, 1912.

feu, dut constater avec regret que ce manuscrit n'existait plus. Par bonheur, quelques copies en avaient déjà été faites par ses religieuses, et, si l'autographe lui-même de la Sainte est perdu, nous avons vraisemblablement le texte du livre.

Critiques et éloges de ces écrits. — Après avoir composé son autobiographie, Thérèse l'envoya à Jean d'Avila. Or ce saint personnage, tout en louant le livre, ajoute ce qui suit : « Ce livre n'est pas destiné à être mis en beaucoup de mains. Plusieurs passages doivent être corrigés et d'autres expliqués. Certaines choses qui font du bien à votre âme n'en feraient pas à celui qui voudrait les suivre... J'ai pris note de tous ces points ou du moins de la plupart d'entre eux. Je les mettrai en ordre, dès que je le pourrai. » Voilà donc son avis. Qu'aurait-il voulu retoucher ? nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que, d'après lui, ce livre n'était pas à mettre en beaucoup de mains.

Le P. Dominique Bagnès semble bien avoir été du même avis. D'après moi, dit-il (1), ce livre n'est pas à mettre entre les mains de tout le monde, mais seulement d'hommes de savoir, d'expérience et de prudence chrétienne (2). De plus, il ne juge pas à propos qu'il soit publié. Son opinion est donc à peu

(1) Cf. la lettre qu'il écrivit à l'Inquisition le 7 juillet 1575, que nous reproduirons à la fin du livre de la Vie.

(2) Sollicité par doña Isabelle de Ribera, abbesse du couvent de Sainte-Anne, à Avila, il lui avait remis en grand secret le manuscrit original de la Sainte. C'est elle-même qui le déclara. *Informations d'Avila*, 12 août 1610.

près la même que celle de Jean d'Avila sur le livre de la *Vie* de la Sainte. Quand la première édition des *Œuvres* de la Sainte eut paru en 1588, il déclare (1) que ce livre n'a pas manqué de rencontrer des contradictions (2).

Le P. Jérôme Gratien, C. D., déclare lui aussi, dans ses notes à la *Vie* par Ribéra, qu'il n'était pas d'avis au début que le livre de la *Vie* fût publié (3). Mais il a changé d'avis en voyant le grand bien que tous ses livres faisaient (4).

Le P. Ribéra (5) n'est pas éloigné des avis précédents : « A part, dit-il, le *Chemin de la Perfection*, qui, excepté deux ou trois chapitres, n'est pas pour tout le monde, les choses élevées qui se trouvent dans la plus grande partie des autres n'ont pas besoin d'être lues, si ce n'est par les personnes pour lesquelles elles ont été écrites... »

Par ailleurs, d'autres personnages en ont jugé autrement, grâce à Dieu. Ce sont en particulier saint Jean de la Croix (chap. XIII de son *Cantique spirituel*) et tous les membres du Définitoire Général de l'Ordre, la Vén. Anne de Jésus, Louis de Léon et l'Inquisition de Madrid. Aussi les *Œuvres* de la Sainte publiées en 1588 et 1589 ont été, on peut

(1) *Informations* de Salamanque, 1591.

(2) C'est pour ce motif que Louis de Léon fit une Apologie de l'esprit qui animait la Sainte.

(3) Cf. sa lettre à la duchesse Olympia Ursina. La Fuente, t. II, secc. v, apend. n. 15.

(4) *Excelencia, aprobacion...* de los libros de la M^{re} Teresa. La Fuente, l. c., n. 19.

(5) L. VI, c. vi.

le dire, accueillies dès le début avec faveur et même avec enthousiasme, malgré quelques oppositions isolées.

Julien d'Avila nous raconte (1) ce qui suit : « Je me rappelle que plusieurs personnes ont fait de grandes diligences pour brûler et faire disparaître certains livres de la Sainte... C'est vraiment un miracle que tous ses écrits n'aient pas disparu... lorsqu'elle vivait encore et même quand ils furent imprimés. Quant à moi, témoin oculaire, j'ai vu de quelles ruses le démon s'est servi pour faire disparaître ce que la sainte Mère a écrit jeune encore. Je suis l'un de ceux qui ont réuni autant de secrétaires qu'il en fallait pour en achever la copie dans un jour, car on regardait comme certain que les originaux allaient être brûlés. »

Ces renseignements, que Julien d'Avila est seul, ce semble, à nous donner, sont évidemment très curieux ; ils confirment ce qu'a dit le P. Bagnès sur ce point, mais il ajoute aussi que le livre de la *Vie* fut poursuivi, aussitôt terminé. C'est pour ce motif évidemment que le P. Ibagnès a écrit, pour le défendre, un mémoire particulier.

En 1575, le livre de la *Vie* fut dénoncé à l'Inquisition ; mais les Inquisiteurs, au lieu de le condamner, l'approuvèrent hautement (2).

Les Œuvres furent même dénoncées plusieurs

(1) *Vida*, p. 1, c. 19.

(2) Cf. *Memorias Hist.* l. N, n. 22 — Cf. A. 12 — *Hist. Gen.*, l. II, c. 28 — Ribera, note du P. Gratien, l. IV, c. 9 — *Dialogos de S^a Teresa*. P. Gratien, Dial. 7 — *Año Teresiano* 23 juin — *Historia del Carmen Descalzo*, l. V, c. 15.

fois à Rome. Mais Clément VIII et Paul V les approuvèrent (1). Les auditeurs de la Rote en firent les plus grandes éloges. D'après l'avis, dit ce tribunal, de 85 théologiens illustres, ce que les saints Pères ont exposé de la mystique d'une façon obscure, elle l'expose d'une façon claire, ... elle a été donnée par Dieu pour être une *maîtresse de la vie spirituelle*, pour *éclairer l'Église* (2). On ne saurait rien dire de plus élogieux.

Style et langage de la Sainte. — Son langage est élevé et noble comme l'idée qu'elle veut exprimer. Louis de Léon (3), dans sa lettre à Anne de Jésus qui se trouve à l'édition de 1588, dit : « Par la profondeur des sujets qu'elle traite, par la délicatesse et la clarté qu'elle apporte à les expliquer, elle dépasse beaucoup de génies; si je considère la forme du langage, la pureté et l'aisance de son style, la grâce et la bonne harmonie des mots, l'élégance sans affectation qui charme tant, je doute qu'il y ait dans notre langue un écrit qui égale les siens... C'a été une folie que de vouloir y faire des corrections; si on connaissait bien le castillan, on

(1) Cf. Ribera, l. IV, c. 6 — Yépès, III, 19 — La Fuente, t. II ap. secc. IV, n. 53 et 108 — *Peregrinacion de Anastasio*. P. Gratién, *Pereg.* 12, éd. Burgos 1905, et *Dial.* 7. — *Hist. Gen. Cong. S. Eliae*, Roma, t. 1, l. 2. — *Boll., Acta S. Theresiae*, 1196, 1328, 1346, 1394.

(2) Cf. notre étude : *Sainte Thérèse, docteur mystique*, Aubanel frères, Avignon, 1927.

(3) Cf. *Bibliotheca hisp. nova*. Nicolaus Antonius dit de lui : *Hispanus maximus auctor eloquii*.

verrait que celui de la Mère est l'élégance même. »

Le P. Jérôme Gratien, qui est un des meilleurs littérateurs du siècle d'or de l'Espagne, ajoute que son langage est très pur et des plus élégants qu'il y ait dans la langue espagnole. Peut-être même que beaucoup de lettrés n'arriveraient pas à tourner une phrase ou une période aussi bien qu'elle, alors même qu'ils se corrigeraient mille fois. Or elle écrivait avec une très grande rapidité et sans jamais se corriger (1)...

Le P. Ribera (2) n'est pas d'un autre avis : « Le style de ces livres, dit-il, n'est nullement recherché, et n'est autre que celui dont elle se servait dans le langage courant; mais il est pur, simple, grave, propre... »

Le Maître Balthasar de Cepeda, professeur de rhétorique à l'Université de Salamanque, disait dans les *Informations* de Salamanque 1591 : « J'ai lu ce livre de la *Vie* et j'y trouve la plus grande éloquence et pureté de diction que j'aie jamais rencontrées dans aucun livre (3). »

Voilà des écrivains de premier ordre, des auteurs classiques, des professeurs, qui ont vécu du temps de la Sainte et qui ont émis leur avis sur le langage de la Sainte. Leur appréciation est plus précieuse pour nous que celle de tous les autres littérateurs qui se sont succédé jusqu'à nos jours, quel que soit d'ailleurs leur mérite; car ils étaient plus à même

(1) « Dilucidario del verdadero espíritu », c. 5. — *Excellencia, aprobaciones...* de la M^{re} Teresa. La Fuente, *loco cit.*

(2) Éd. Ribera-Pons, I. IV, c. 6.

(3) La Fuente, I, preliminares, § III.

que ces derniers de juger de la valeur, de l'élégance et de la pureté du langage de la Sainte.

Depuis lors, l'Espagne n'a pas cessé d'admirer son langage. Mais, dira-t-on, n'y a-t-il pas des défauts dans ce langage?

Sans doute, il y a çà et là ce qui aujourd'hui paraît une faute. Ainsi, par exemple, l'article est au singulier et le substantif auquel il se rapporte au pluriel, le pronom sera au singulier et le verbe qu'il régit au pluriel, le *que* relatif est souvent supprimé. On trouve aussi des expressions et des solécismes qui étaient alors en usage, même parmi les gens cultivés (1).

Nous n'avons pas le droit, dit encore La Fuente, de censurer sa façon de mettre l'orthographe, car elle était courante chez les écrivains et imprimeurs de l'époque. On le voit par les manuscrits de Louis de Léon; son édition même des Œuvres de la Sainte en 1588 a une orthographe pire que celle de la Sainte, et cependant c'est Foquel, l'un des premiers imprimeurs d'alors, qui l'a dirigée avec Louis de Léon... Cet écrivain célèbre et classique a une orthographe et une ponctuation qui sont très incorrectes. L'orthographe de la Sainte, ajoute-t-il encore, ne se différencie guère de la sienne. Quant à son style, il est le type du langage familier de la Vieille-Castille au milieu du XVI^e siècle. C'est le type pur et propre du vrai castillan du centre de l'Espagne.

Causes et sources de ses écrits. — Elle ne cessait de dire à ceux de ses directeurs ou supérieurs

(1) La Fuente, *Ibid.*, § iv.

qui lui ont commandé d'écrire qu'elle n'était pas apte à écrire et qu'ils devraient la laisser filer (1).

C'est pour obéir à Notre-Seigneur qu'elle écrit le livre de sa *Vie*, et surtout à ses confesseurs qui le lui ont commandé (2). En 1573, elle obéit au P. Ripalda à Salamanque, qui lui ordonne d'écrire les *Fondations* de monastères qu'elle a réalisées jusqu'alors; et c'est sur l'ordre du P. Gratien, son supérieur, qu'elle les continue (3). C'est aussi sur l'ordre du P. Gratien, son supérieur, qu'elle compose la *Manière de visiter les monastères*, comme elle le déclare à la fin de cet ouvrage. C'est le même Gratien qui lui commande d'écrire le *Château de l'âme*. Quant au *Chemin de la Perfection*, si elle l'entreprend sans répugnance, il est évident qu'il lui avait été demandé par le P. Bagnès (4).

Lorsque son travail est terminé, elle manifeste toujours sa joie.

D'ailleurs elle avoue qu'elle n'a aucune peine à penser à ce qu'elle devait écrire (*Chemin de la Perfection*, fin), que c'est Notre-Seigneur qui l'a aidée (*Vie*, ch. 10, 12, 14, 16, 18, 20, 30, 39; *Château de l'âme*, 4^e Demeure). Elle n'a même pas le temps de se relire (*Vie*, ch. 40).

Les religieuses qui l'ont surprise fréquemment lorsqu'elle écrivait ces livres, ont déclaré qu'elles la voyaient alors comme en extase ou le visage illu-

(1) *Vie*, c. x.

(2) Prologue de la *Vie*.

(3) *Fondations*, c. 27.

(4) Prologue. Cf. aussi Ribera, l. IV, c. 6.

miné, que sa plume courait sur le papier avec une rapidité extraordinaire (1).

La Sainte n'a donc écrit que par obéissance et avec un secours de Dieu tout particulier. Cela néanmoins ne l'empêche pas d'apporter à son récit les connaissances qui proviennent de ses lectures ou de ses relations. Mais, sans chercher à préciser quelle influence elle a dû subir dans ses rapports avec les savants, les théologiens, les grands de ce monde ou les gens du peuple de Castille, il est certain qu'avec une intelligence comme la sienne, elle a profité de tout ce qu'elle a vu et entendu dans le milieu où son existence s'est déroulée. Elle a pour directeurs des prêtres séculiers, des Jésuites, des Dominicains, des Franciscains, des Carmes. Elle leur témoigne à tous sa reconnaissance et elle ne la leur ménage pas; mais elle garde toujours sa physionomie originale. Elle écrit en général après la communion, ou la nuit; mais elle ne consulte aucun livre. Elle ne recherche d'autres lumières que celles de Dieu et de ses représentants.

(1) Cf. *Informations*. Marianne des Anges à Talavera, Anne de l'Incarnation, Marie de Saint-François à Medina, Marie de Saint-Joseph à Consuegra, Marie de la Nativité à Madrid. — La Fuente, t. II, secc. IV.

AVERTISSEMENT

Nous prévenons le lecteur que nous abrégeons les indications de certaines références qui reviennent fréquemment. Ainsi, par exemple :

1. Au lieu de : *Vida de S^a Teresa de Jesus* por el P. Fr. de Ribera, nueva edicion por D. Jaime Pons, Barcelona 1908, nous mettrons seulement : *Ribera*, ou *Ribera-Pons*.

2. Au lieu de : *Vida de S^a Teresa de Jesus* por el M^o Julian d'Avila, Madrid 1881, nous mettrons seulement : *Vida* por Julian d'Avila.

3. Au lieu de : Biblioteca de autores españolas... *Escritos de S^a Teresa de Jesus*, por D. Vicente de la Fuente, Madrid 1861, nous mettrons seulement : *La Fuente*.

4. Au lieu de : *S^a Teresa de Jesus, su vida, su espíritu, sus fundaciones*, por D. Miguel Mir, Madrid 1912, nous mettrons seulement : *Mir*.

5. Au lieu de : *Obras de S^a Teresa de Jesus* por el P. Silverio de S^a Teresa, c. d. Burgos, nous mettrons seulement : *P. Silverio*.

6. Au lieu de : *Procès pour la Cause de Béatification de la Sainte*, nous mettrons seulement : *Informations*.

7. Au lieu de : Le P. Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, nous mettrons seulement : *P. Gratien*.

8. Au lieu de : *Histoire Gén. des Carmes et des Carmélites de la Réforme...*, nous mettrons : *Reforma*.

INTRODUCTION

à la *Vie* de la Sainte

Sainte Thérèse n'est pas ce qu'on appelle un écrivain de profession. Elle n'a jamais eu pareille ambition. Elle écrit pour obéir à Dieu qui le lui commande, mais elle ne se décide à prendre la plume que le jour où elle en reçoit l'ordre de ses confesseurs; et encore elle gémit de ce qu'on l'oblige, elle, simple femme, à écrire, au lieu de la laisser à ses occupations ordinaires de la vie religieuse.

Le premier de ses livres dans l'ordre chronologique est celui de sa *Vie*. Elle l'appelle son *grand livre*, ou le *livre des miséricordes de Dieu* (1). Néanmoins celui dont nous parlons n'est pas à proprement parler le premier, car déjà elle avait composé plusieurs relations de sa vie qui ne nous sont point parvenues.

Vers l'année 1556, elle était préoccupée de son mode d'oraison, et désirait savoir si les grâces dont elle se croyait favorisée venaient de Dieu. Elle se

(1) Cf. Lettre de la Sainte à don Pierre de Castro, 19 nov. 1581.

mit tout d'abord en relations avec un saint gentilhomme d'Avila, nommé François de Salcedo, et ensuite avec Maître Gaspard Daza, vertueux ecclésiastique de la ville. Après de grandes hésitations, François de Salcedo lui demanda le récit de sa vie. Or la Sainte nous raconte ce qui arriva alors : « Je lui donnai, dit-elle, un exposé de ma vie et de mes péchés, que je rédigeai de mon mieux. Ce n'était pas une confession, puisque je m'adressais à un séculier. Mais je donnais clairement à connaître combien j'avais été mauvaise (1). » Il serait précieux pour nous d'avoir cet exposé ; car la Sainte n'avait pas eu alors la défense, qui lui fut intimée plus tard, de s'étendre sur le récit de la prétendue gravité de ses fautes. Aussi, il n'est pas improbable qu'elle se soit appliquée à montrer, comme elle le dit, *combien elle avait été mauvaise*. Malheureusement ce récit n'a jamais été retrouvé. Ce qui est certain, c'est que, d'après l'examen fait par François de Salcedo et Gaspard Daza, Thérèse était victime des illusions du démon.

On lui conseilla alors de s'adresser à un Père jésuite. Le P. Diego de Cetina se présenta (2). Voici

(1) *Vie de la Sainte*, c. 33.

(2) Il ne s'agit pas ici, comme on l'a cru jusqu'à ces dernières années, du P. de Pradanos, jésuite, mais bien du P. de Cetina. — Cf. *El Monte Carmelo*, 15 oct. et 1^{er} déc. 1917, d'après les notes du P. Gratien à la *Vie de la Sainte* par Ribera. — *Memorias Hist.* du P. André de l'Inc. I. R., n. 138. — Ce Père, aussitôt après avoir été ordonné prêtre, était arrivé à Avila en 1554. Il confessa la Sainte durant deux mois, au bout desquels il dut quitter Avila. C'est peut-être alors que la Sainte s'adressa au P. Jean de Pradanos.

ce que nous dit la Sainte à ce propos : « Je commençai alors à m'occuper de ma confession générale. Je mis par écrit tout le bien et le mal que j'avais fait dans ma vie, et cela avec toute l'exactitude dont je fus capable, sans rien omettre (1). Voilà donc un second exposé qui probablement était plus complet que le précédent, puisque rien n'y fut omis. Qu'est-il devenu? Nous l'ignorons. Il est possible que le P. de Cetina l'ait détruit. En tout cas, aucun document n'a été découvert qui puisse nous mettre sur ses traces, si toutefois il existe. Mais nous ne sommes pas éloigné de l'idée que cet exposé ait comme le précédent servi de base à un troisième qui fut adressé en 1560 au P. Ibagnès, dominicain, et qui figure au premier rang de ce qu'on appelle les *Relations* de la Sainte. Peut-être aussi servirent-ils à ce que nous appelons la première *rédaction* de la *Vie* qui fut écrite sur l'ordre de ce même P. Ibagnès (2) et qui fut achevée en 1562 au palais de doña Louise de la Cerda. Cette *rédaction* elle-même n'existe plus. Elle a été augmentée et transformée sur l'ordre du P. Garcia de Toledo, dominicain, qui le lui commanda à la fin de 1562, et elle fut achevée en 1565 (3).

La première *rédaction* de la *Vie* a donc été augmentée sur l'ordre du P. Garcia de Toledo. Nous en avons des preuves dans le texte même. Ainsi, par exemple, la Sainte dit au chapitre xiv que le monastère où elle se trouve est de fondation récente, et

(1) *Vie*, ch. 23.

(2) *Informations* de Salamanque. P. Dom. Bagnès, O.P.

(3) Cf. Prologue des *Fondations* de la Sainte.

par là elle désigne évidemment celui de Saint-Joseph d'Avila. Or la première *rédaction* de la *Vie* était terminée au mois de juin 1562, c'est-à-dire deux mois avant l'inauguration de ce monastère. Au chapitre xx, elle parle d'un ravissement dont elle fut favorisée étant prieure; c'est encore un détail qui est postérieur à cette date. De plus, elle raconte la mort de saint Pierre d'Alcantara, de celle du P. Ibagnès qui fut si sainte, et des progrès spirituels du P. Garcia de Toledo; or il est évident que tous ces renseignements n'étaient pas dans la première rédaction. Il faut en dire autant de la distinction des chapitres et de la table des matières.

Cette *rédaction*, commencée en 1563, ne dut être achevée que vers la fin de 1565 : car nous voyons que la Sainte parle, au chapitre xxxvi, d'un Bref de Pie IV qui porte la date du 7 juillet de cette année.

Lorsque la Sainte a achevé son travail, elle dit, en l'envoyant au P. Garcia de Toledo : « J'ai eu si peu de temps pour l'écrire que je ne pouvais me relire. » Mais elle le supplie de le montrer aux trois personnages qu'il connaît, puisqu'ils ont été et sont encore, ajoute-t-elle, mes confesseurs. Il s'agit ici du P. Bagnès et du P. Mansio; mais quel est le troisième? Nous l'ignorons. La Sainte conjure encore le P. Garcia de corriger cet écrit et de le faire copier dans le cas où on le porterait à Maître Avila, car, dit-elle, « quelqu'un pourrait reconnaître mon écriture; et j'ai un vif désir qu'il le voie : c'est même dans ce but que j'ai commencé à l'écrire (1). S'il

(1) *Relation* de la Sainte au P. Rodrigue Alvarez, S. J., 1576. — *Dilucidario del verdadero espíritu...* P. Gratien, p. 1, c. 3.

juge que je suis en bon chemin, j'en serai très consolée... mais agissez comme bon vous semblera. »

Or, si la Sainte voulait envoyer son livre à l'examen de Jean d'Ávila, c'est qu'elle en avait reçu l'ordre de l'Inquisiteur François Soto de Salazar (1). Ce ne fut pas cependant, comme le dit Louis de Léon, un simple résumé qui fut envoyé (2), sans quoi la Sainte n'aurait pas eu toutes les craintes de le perdre qu'elle a manifestées à cette occasion (3).

Il est évident que les quatre confesseurs de la Sainte dont elle vient de parler ne se sont guère pressés d'examiner le manuscrit ou du moins de l'envoyer à Jean d'Ávila. Ce n'est, en effet, qu'au commencement de 1568 que la Sainte parle de nouveau de le lui faire parvenir et lui écrit à ce sujet. Dès le 2 avril suivant, Jean d'Ávila lui répond de Montilla en s'excusant. Son avis, dit-il, n'est point nécessaire après celui qui a été donné par des hommes si compétents que ceux dont elle parle. Cette réponse ne la découragea point.

Dès le 8 mai, elle écrivait de Malagon à doña Louise de la Cerda, qui se trouvait alors en Andalousie, pour la prier de ne plus tarder à envoyer son manuscrit à Jean d'Ávila. Elle réitérait sa supplique le 27 mai, le 2 juin et le 26 juin. Ce n'est que le 2 novembre qu'elle la remercie d'avoir *si bien fait*

(1) Après avoir été chanoine à Ávila, il avait exercé l'office d'Inquisiteur à Cordoue, à Séville et à Tolède. Il fut ensuite évêque à Albarracin, à Segorbe et enfin à Salamanque où il mourut le 29 janvier 1578.

(2) P. Silv., t. II, app. xci.

(3) Cf. *Lettres à doña Louise de la Cerda*, 1568.

sa commission (1). La réponse de Jean d'Avila, qui est du 12 septembre (2), a été publiée par le P. Gratien (3). D'après Isabelle de Saint-Dominique, c'est Gaspard Daza qui eut la joie de remettre le message à la Sainte (4).

Le P. Gratien nous apprend un autre détail qui semble avoir passé inaperçu à la plupart des éditeurs des Œuvres de la Sainte, et qui pourrait se rapporter à l'année 1568. Il raconte que la Sainte, voulant consulter aussi saint Louis Bertrand, O. P., qui était à Valence, lui envoya son manuscrit, et que le Bienheureux, après en avoir pris connaissance, approuva l'esprit dont la Sainte était animée, comme le prouve, ajoute-t-il, une lettre qui se trouve dans la *Vie* de ce même bienheureux (5).

Vers l'année 1571, ce manuscrit fut confié encore au P. Martin Gutierrez, S. J., qui la confessait à Salamanque, où elle se trouvait, et ce saint religieux, qui devait mourir martyr en 1573, fut tout ému en le lisant (6); il en faisait les plus grands éloges.

Le P. Jérôme Ripalda, étant recteur des Jésuites à Salamanque en 1573, a lu à son tour le manus-

(1) Cf. *Lettres de la Sainte*, 1568.

(2) Nous publions cette lettre et la précédente à la fin du livre de la *Vie*.

(3) *Dilucidario...*, p. 1, c. 3 et 4. P. Gratien.

(4) *Informations*, Saragosse, 1595.

(5) *De la excelencia, aprobacion...* que continen los libros de la Madre Teresa. — La Fuente, t. II, ap. secc. v, c. 4.

(6) *Informations* de Madrid. P. Barthélemy Perez de Nuevos, provincial des Jésuites.

crit. Il en fut tellement émerveillé qu'il commanda à la Sainte d'écrire le récit des *fondations* qu'elle avait réalisées jusqu'alors.

Au début de l'année 1574, la Sainte écrivait d'Albe à Anne de l'Incarnation, prieure à Salamanque, pour la prier de rendre un petit service au P. Barthélemy de Medina, O.P., qui lui était alors très opposé (1). Elle se mit en rapport avec ce religieux, qui lut le livre de la *Vie* et demeura tout dévoué à la Sainte (2). Le P. Jean de Medina, O.P. (*Inform.* de Burgos, 1610), ajoute à ce sujet qu'étant au couvent de Saint-Étienne à Salamanque, on y avait fait une copie du livre de la *Vie* de la Sainte pour la remettre à la duchesse d'Albe (3) doña Marie Enriquez.

La Sainte, se trouvant à Ségovie en 1574, écrit en septembre à la prieure de Valladolid qu'elle a reçu son *livre* deux ou trois jours après le départ de l'évêque, et elle le lui envoie pour qu'elle le remette à Sa Seigneurie. Or l'évêque, don Alvaro de Mendoza, réclamait le livre pour en faire faire une copie (4).

Le manuscrit, qui avait voyagé de Salamanque à Ségovie, et qui de là était expédié à Valladolid,

(1) Il s'agissait de lui remettre une truite qu'elle avait reçue elle-même de la duchesse d'Albe.

(2) *Relation* au P. Rod. Alvarez, 1576. — Don Francisco de Mena, étant étudiant à Salamanque, assure que ce P. Medina s'excusa devant tous ses élèves d'avoir mal parlé de la Sainte et leur déclara qu'elle était vraiment guidée par Dieu. — *Inform.* d'Avila, 1610.

(3) *Memorias Historiales*, l. O, n. 3.

(4) P. Bagnès, *Informations* de Salamanque, 1591.

n'allait pas tarder à prendre une autre direction. Il était, en effet, dénoncé, au commencement de 1575, à l'Inquisition par la princesse d'Ebuli, femme du prince Ruy-Gomez. En apprenant cette nouvelle, la Sainte, qui se trouvait à la fondation de Véas, manifesta tout d'abord quelque préoccupation, mais dès le lendemain elle était tranquillisée par une vision de Notre-Seigneur, qui lui dit : « Ne t'afflige pas; cette affaire est mienne (1). »

Or le P. Bagnès, l'ami dévoué de la Sainte, n'avait pas tardé à avoir connaissance de ce qui se passait. Aussi il ne négligea rien pour porter lui-même le *livre* à l'Inquisition à Madrid, afin de protéger Thérèse par le prestige de sa personne. Parmi les Inquisiteurs se trouvait précisément François de Soto de Salazar, qui en 1563 lui avait recommandé d'écrire sa *Vie* pour l'envoyer à Jean d'Avila. Cet inquisiteur n'eut rien de plus empressé que de charger le P. Bagnès lui-même d'examiner le livre et de présenter ensuite son rapport à l'Inquisition (2). Ce Père, on peut le dire, s'est montré tout heureux de cette marque de confiance. Son rapport en date du 7 juillet 1575 manifeste clairement que le théologien-censeur se met au service du Père spirituel de la Sainte. Il prend nettement sa défense : aussi sa censure se trouve-t-elle unie à l'autographe lui-même.

Ce livre fut encore examiné et approuvé par le P. Ferdinand de Castille, O. P., sur l'ordre de don

(1) Anne de Jésus, *Inform.* de Madrid, 1597.

(2) Cf. *Relation* au P. Rod. Alvarez. — P. Bagnès, *Inform.* de Salamanque, 1591.

Gaspard de Quiroga, grand inquisiteur et archevêque de Tolède (1).

Il fut surtout approuvé par le cardinal G. de Quiroga. C'est la Sainte elle-même qui, l'ayant appris par l'intermédiaire de doña Louise de la Cerda, l'annonce dans sa lettre du 27 février 1577 à son frère don Laurent de Cépéda. Le 7 décembre de la même année elle écrit même au P. Gaspard de Salazar que le grand inquisiteur en fait le plus grand cas. Le P. Gratien raconte, de son côté, qu'étant allé en compagnie de la Sainte trouver le cardinal (1580) pour lui demander l'autorisation de fonder un monastère de carmélites dans son diocèse (à Madrid), le cardinal aurait dit : « J'ai lu ce livre en entier ; il contient une doctrine sûre, vraie et très profitable. Vous pouvez bien le réclamer quand vous voudrez ; je vous y autorise et je vous prie de me recommander à Dieu (2). »

Vers le mois de novembre 1581, la Sainte écrivait à la duchesse d'Albe et la remerciait de lui avoir envoyé son *livre*. Mais il ne s'agit ici vraisemblablement que d'une copie. L'autographe était toujours chez le grand inquisiteur, le cardinal de Quiroga. C'est précisément vers cette époque qu'elle dut le réclamer. La nièce de la Sainte, *Theresita*, nous le dit clairement : « Avant de partir à la fondation de Burgos, raconte-t-elle, elle avait supplié le cardinal

(1) *Inform. d'Avila, 1610* — Isabelle de Saint-Dominique — *Memorias Hist. I. N., n. 22* — et P. Gratien, *Dilucidario, p. 1, c. 4.*

(2) *Excelencia, aprobacion... que contienen los libros de la M^a Teresa de Jesus.* — La Fuente, ap. secc. v, n. 19, c. 4.

de Quiroga de lui prêter son manuscrit ; elle voulait en faire une copie, je ne sais plus pour quelle nécessité qui s'était présentée, et la montrer à ses confesseurs... Elle voulait que ce fût en secret, sans qu'aucune Sœur pût le voir ou le lire ; et dès lors que je n'étais qu'une enfant, je n'y ferais pas attention (1). »

Or ce que *Theresita* ne savait pas, c'est que la Sainte voulait montrer ce livre au chanoine don Pierre de Castro, qui fut plus tard évêque de Ségovie, comme le prouve la lettre qu'elle lui écrivit le 19 novembre 1581 pour le remercier de ce qu'il était ravi de ce *livre des miséricordes de Dieu*. Elle le voulait, en outre, pour pouvoir le montrer à d'autres confesseurs, si l'occasion s'en présentait. C'est précisément ce qui eut lieu. Elle emporta la copie avec elle à Burgos, et le docteur Manso en fit à son tour une copie (2) pour son oncle qui devint évêque de Calahorra.

Quant à l'autographe lui-même, il ne sortit plus de l'Inquisition qu'en 1586 ou 1587, pour être remis à Louis de Léon qui fut chargé de l'édition des Œuvres de la Sainte et les publia en 1588.

A la mort de Louis de Léon, 23 août 1591, l'autographe passa aux mains du P. Augustin Antolínez, lequel le remit à son tour au docteur Sobrino, sur les injonctions de Philippe II qui voulait le garder dans sa bibliothèque de l'Escurial (3). C'est là qu'il

(1) *Informations* d'Avila, 1610, art. 55.

(2) *Informations* de Burgos, 1609, art. 54.

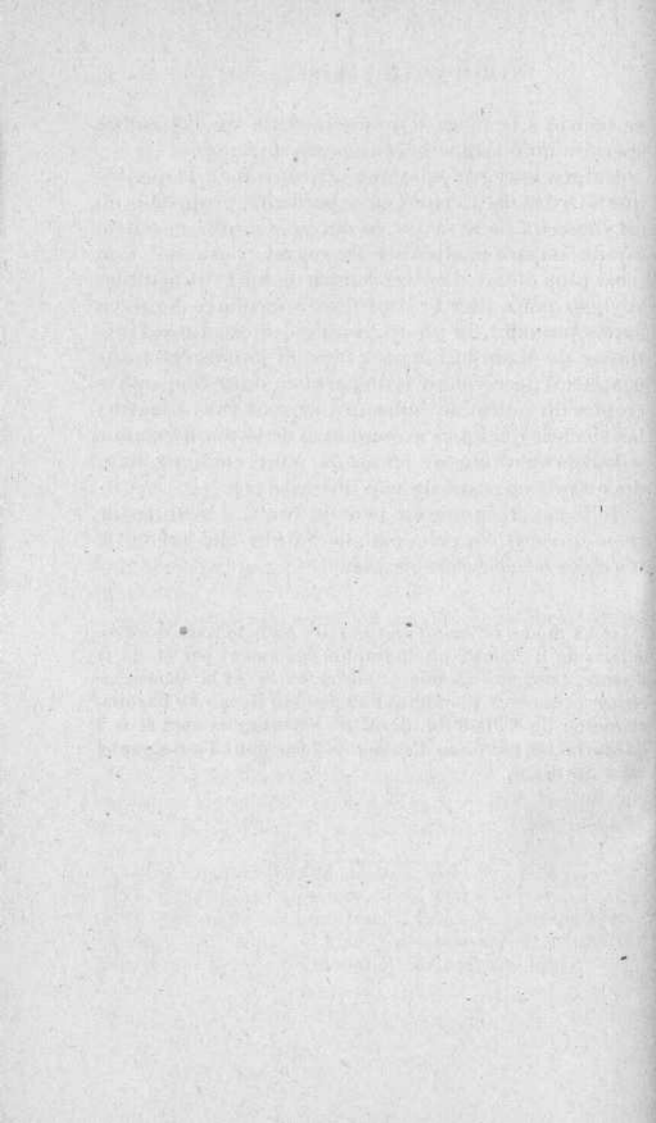
(3) *Reforma de los Descalzos...*, t. I, l. V, c. 36 — *Memo-ri- as Hist. l. N.*, n. 74 — *Vida y procesos del m. fr. Luis de Leon* por el P. Luis Getino, O. P., Salamanca, 1907.

se trouve à la place d'honneur dans une chambre spéciale qu'on appelle *el camarín de la Santa*.

Malgré le regret que nous éprouvons à la pensée que l'Ordre du Carmel en a perdu la propriété, on est heureux de le savoir en sûreté. Ce qui, en outre, est de nature à atténuer ce regret, c'est que l'on n'est plus obligé d'entreprendre de longs et pénibles voyages pour aller le consulter sur place. Nous en avons, en effet, la photographie qui est due à l'initiative de M. de la Fuente, 1872. Si jamais cet autographe vénéré venait à disparaître dans une catastrophe du genre de celles qui se sont vues à travers les siècles, quelques exemplaires de la photographie subsisteraient encore ici ou là pour en tenir lieu, du moins au point de vue du texte (1).

Telle est, résumée en peu de mots, l'histoire de ce manuscrit, appelé par la Sainte elle-même le *livre des miséricordes de Dieu*.

(1) La même réflexion doit se faire pour le livre des *Fondations* de la Sainte, photographié également par M. de la Fuente, pour son *Chemin de la Perfection*, et la *Manière de visiter les couvents*, photographiés par don Herrero y Bayona, chanoine de Valladolid, dont les autographes sont tous à l'Escorial, et pour son *Château de l'âme* dont l'autographe est à Séville.



LE LIVRE DES MISÉRICORDES DE DIEU (1)

JÉSUS!

On m'a donné l'ordre d'exposer par écrit ma méthode d'oraison et les grâces dont le Seigneur m'a favorisée. On me laisse en même temps pleine latitude pour cette relation. J'aurais bien voulu avoir la même liberté pour raconter dans tous leurs détails et avec clarté mes grands péchés et ma triste vie, et j'en eusse éprouvé une vive consolation. Mais on ne l'a pas voulu ; on m'a plutôt commandé d'être très réservée sur ce point. Aussi, je conjure, pour l'amour de Dieu, celui qui lira cet écrit, de ne point perdre de vue que ma vie a été très infidèle, et que, parmi les saints qui se sont convertis au Seigneur, je n'en ai trouvé aucun qui puisse me servir de consolation. Je constate, en effet, qu'une fois appelés de Dieu, ils ne l'offensaient plus. Pour moi, au contraire, non seulement je devenais plus infidèle, mais je m'étudiais, ce semble, à résister aux faveurs que Sa Majesté m'accordait. Je craignais

(1) C'est ainsi que la Sainte appelle le livre de sa Vie. Cf. sa lettre du 15 septembre 1581, à don Pierre de Castro, chanoine d'Avila.

d'être obligée de servir Dieu avec plus de courage, et je comprenais par ailleurs l'impuissance où j'étais de le payer tant soit peu de retour. Qu'Il soit béni à jamais de m'avoir attendue si longtemps !

Je le supplie du fond du cœur de m'accorder la grâce de composer en toute clarté et sincérité cette relation que me demandent mes confesseurs (1). Il me la réclame lui-même, je le sais, depuis longtemps, bien que je n'aie pas osé l'entreprendre jusqu'à ce jour. Puisse-t-elle contribuer à le glorifier et bénir ! Puisse-t-elle, en outre, éclairer mes confesseurs ! Me connaissant mieux désormais, ils viendront au secours de ma faiblesse et m'aideront à répondre quelque peu à mes obligations envers Dieu (2). Que toutes les créatures célèbrent à jamais ses louanges ! Ainsi soit-il.

(1) Cf. p. 22 et 23.

(2) Il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre les pieuses exagérations de notre Sainte. A l'époque où elle écrivait ce livre, c'est-à-dire vers l'année 1563, elle était déjà parvenue aux plus hauts degrés de l'amour divin. Les moindres fautes de sa vie passée lui semblaient de grandes offenses commises contre la Majesté infinie. Mais, comme l'Église l'affirme, elle n'a jamais perdu la charité de Dieu. Aussi, lorsqu'elle parle de ses grands péchés, nous ne devons jamais imaginer qu'il s'agisse d'autre chose que d'imperfections ou de fautes bien légères.

JÉSUS!

CHAPITRE I

où l'on montre comment le Seigneur commença à porter cette âme dès l'enfance vers la vertu, et quel secours on trouve, pour la pratiquer, dans les bons exemples des parents.

J'avais des parents pieux et craignant Dieu. Cette faveur, jointe aux grâces dont le Seigneur me comblait, aurait dû suffire, si je n'avais été si misérable, pour me rendre bonne. Mon père aimait à lire de bons livres (a), et il en avait en langue castillane à l'usage de ses enfants. Ces livres et la sollicitude que ma mère apportait à nous faire prier Dieu, comme aussi à nous inspirer la dévotion à Notre-Dame et à plusieurs saints, commencèrent à éveiller le goût de la piété dans mon âme vers l'âge, ce me semble, de six à sept ans. J'étais secondée par l'exemple de mes parents, en qui je ne voyais d'encouragement que pour le bien. Ils possédaient, en effet, de grandes vertus.

Mon père était très charitable pour les pau-

vres (*b*) et plein de compassion pour les malades. Sa bonté pour les serviteurs était telle que l'on ne put jamais le décider à prendre des esclaves, tant il était peiné de leur sort. Une esclave d'un de ses frères, se trouvant chez lui par circonstance, il la traita à l'égal de ses enfants. Il éprouvait, disait-il, un chagrin extrême de ne pas la voir libre. La vérité régnait toujours dans ses paroles. On ne l'entendit jamais jurer ni médire ; il montrait une très grande austérité de mœurs (*c*).

Ma mère était ornée, elle aussi, de nombreuses vertus. Elle passa toute sa vie au milieu de grandes infirmités. Sa modestie était parfaite. Malgré sa beauté, elle ne donna jamais lieu de penser qu'elle en faisait quelque cas. Lorsqu'elle mourut à trente-trois ans, elle avait déjà adopté la manière de se vêtir des personnes âgées. Elle possédait une grande douceur et un jugement excellent. Après avoir enduré beaucoup d'épreuves tout le cours de sa vie, elle mourut très chrétiennement (*d*).

Nous étions trois sœurs et neuf frères (*e*). Tous, par la grâce de Dieu ont ressemblé à leurs parents dans la pratique de la vertu, excepté moi. J'étais cependant la plus aimée de mon père ; et ce n'était pas, je crois, sans quelque raison, tant que mon âme n'avait pas offensé Dieu. Aussi, je ne

puis que gémir quand je vois combien j'ai mal profité des bonnes inclinations que le Seigneur m'avait données.

Mes frères ne me détournaient en rien du service de Dieu. Il y en avait un qui était à peu près de mon âge (*J*). Nous nous réunissions tous les deux pour lire la vie des saints. C'est celui que je chérissais le plus. Toutefois j'avais pour tous l'amour le plus vif, et ils me payaient de retour. Je lisais donc les souffrances que les saintes Martyres avaient endurées pour Dieu ; il me semblait qu'elles achetaient à bon compte le bonheur d'aller le posséder. Aussi, j'appelais de tous mes vœux le même genre de mort. Ce qui me guidait, ce n'était pas un amour de Dieu dont j'eusse conscience, mais le désir d'aller promptement au ciel pour y jouir de ces délices ineffables dont nos livres nous entretenaient. Nous recherchions donc, mon frère et moi, quel serait le moyen de réaliser un tel plan. Nous prîmes le parti de nous rendre, en demandant l'aumône pour l'amour de Dieu, au pays des Maures, dans l'espoir que l'on y ferait tomber nos têtes. Le Seigneur nous donnait, ce me semble, dans un âge si tendre, le courage d'accomplir notre dessein, si nous en trouvions le moyen. Mais nous avions nos parents, et c'est de là, à nos

yeux, que venait le plus grand des obstacles (g).

Nous étions profondément impressionnés, quand nous lisions dans nos livres que les châti-ments comme les récompenses devaient durer toujours. Il nous arrivait de nous entretenir très fréquemment de cette pensée. Nous prenions plaisir à redire souvent : Pour toujours, toujours, toujours ! Quand j'avais répété un certain nombre de fois ces paroles, le Seigneur m'accordait la grâce, malgré mon jeune âge, de me faire comprendre ce que c'est que le chemin de la vérité.

Dès que je vis l'impossibilité d'aller dans un pays où nous serions martyrisés pour Dieu, nous résolûmes de mener la vie d'ermites. Nous nous appliquions à construire de notre mieux de petits ermitages dans un jardin attenant à la maison, en plaçant les unes sur les autres de petites pierres qui tombaient aussitôt. Ainsi nous ne trouvions aucun moyen de réaliser nos désirs. Maintenant encore je suis tout émue, quand je vois comment Dieu m'a donné de si bonne heure ce que j'ai perdu par ma faute.

Je faisais l'aumône autant que je le pouvais ; mais ce que je pouvais était peu de chose. Je recherchais la solitude pour réciter mes prières qui étaient nombreuses, et en particulier le chapelet ; car ma mère aimait beaucoup cette dévo-

tion, et elle s'appliquait à nous l'inculquer. Lorsque je jouais avec d'autres petites filles, j'éprouvais une vive consolation à élever des monastères et à imiter les religieuses. Il me semble que je désirais être religieuse, moi aussi ; ce désir toutefois était moins grand que ceux dont j'ai parlé.

A l'époque où mourut ma mère, j'avais, je m'en souviens, près de douze ans (*h*). Comme je commençai à comprendre la perte que je venais de faire, je m'en allai, tout affligée, m'agenouiller devant une statue de Notre-Dame ; je répandis des larmes abondantes et suppliai la très sainte Vierge Marie de me tenir lieu de Mère. Il me semble que ma prière, bien que faite avec simplicité, fut accueillie favorablement, car il est bien clair que j'ai toujours trouvé un secours près de cette Vierge souveraine, chaque fois que je me suis recommandée à elle ; enfin elle m'a amenée chez elle (*i*).

Et maintenant je ne puis voir et considérer sans douleur les causes pour lesquelles je ne suis pas restée fidèle aux bons désirs de mon enfance. O mon Seigneur ! puisqu'il semble bien que vous aviez résolu de me sauver, (plaise à Votre Majesté qu'il en soit ainsi !) et de m'accorder toutes les grâces dont vous m'avez comblée, pourquoi n'a-

vez-vous pas jugé bon, non pour mon avantage personnel, mais pour le respect qui vous est dû, qu'une demeure où vous deviez habiter d'une manière si continue ne reçût pas tant de souillures? Ce seul récit me brise de douleur, ô mon Dieu, car toute la faute, je le sais, vient de moi, et je ne vois pas ce que vous auriez dû faire de plus pour que, dès cet âge, je fusse entièrement à vous. Quant à me plaindre de mes parents, c'est également impossible; car je ne découvrais rien en eux qui ne fût bien et sollicitude pour mon âme.

Après avoir passé cet âge, je commençai à me rendre compte des dons naturels que le Seigneur m'avait accordés, et ils étaient nombreux, me disait-on. Mais, au lieu de lui en rendre grâce, je me mis à me servir de chacun d'eux pour l'offenser, comme je vais le dire maintenant.

(a) Don Alphonse Sanchez de Cépéda, père de la Sainte, fut marié deux fois. Sa première femme s'appelait doña Catherine del Peso y Henao. Devenu veuf au mois d'octobre 1507, il épousa doña Béatrix d'Avila y Ahumada, avec laquelle il était par sa première femme apparenté au quatrième degré, ce qui l'obligea de recourir à une dispense qui porte la date du 17 octobre 1509. Cfr. *Vida de S. Teresa*,

éd. Ribadeneyra, La Fuente, 1861, t. I, *Apendices*.

Il était de noble extraction. Le 16 novembre 1526, il en obtint la déclaration officielle de la Chancellerie de Valladolid. Déjà son père, don Jean Sanchez de Toledo y Cépéda, avait obtenu le document officiel qui en fait foi, à Ciudad Real, le 5 février 1500 (*Vida de S. Teresa*, M. Mir, t. I). Il descend du célèbre Vasco Vasquez de Cépéda, seigneur de la ville de Cépéda, qui accompagna Alphonse XI au siège de Gibraltar, en 1340. — *Los parientes de S. Teresa*, par Bethencourt, — et Mir, t. I, c. 2.

Thérèse naquit le mercredi de la semaine de la Passion, 28 mars 1515, nous dit don Alphonse, son père, et fut baptisée le mercredi saint, 4 avril suivant. Elle eut pour marraine doña Marie del Aguila, et pour parrain don François Nuñez Véla, frère du célèbre Blasco Nuñez Véla, premier vice-roi du Pérou. On lui donna le nom de Thérèse en souvenir de sa grand'mère maternelle, doña Teresa de Tapia ou de las Cuevas. Comme elle ne connaissait pas de sainte de ce nom, elle faisait sa fête le jour de sainte Dorothee, qu'elle honorait comme sa patronne, persuadée que le mot *Teresa* était une contraction du mot *Dorothea*. — *Adiciones ms.* du P. Gratien. — Mir, t. I.

(b) Il existe aux archives de la municipalité d'Avila un document de 1518 d'après lequel un grenier de secours est établi pour les agriculteurs indigents. Don Alphonse y figure parmi les souscripteurs et s'engage à donner tous les ans deux *fanegas* (120 litres) de blé.

Il y a dans ces mêmes archives un autre document d'après lequel on fonda en 1525 une messe à célébrer régulièrement dans la prison. Le capital de la fondation (soit 75.000 maravedis) fut confié à don Alphonse. — M. Mir, t. I, qui tient ces renseignements de don M. Forunda.

(c) Julien d'Avila (*Vida de S. Teresa*, p. I, c. 2) nous dit : « Je me rappelle très bien l'avoir vu quand j'étais tout jeune, et je n'oublierai jamais quelle gravité et quelle dignité il montrait dans toute sa personne. On l'appelait le *Tolédain*, parce qu'il était venu de Tolède. »

Le livre des comptes de don Alphonse laisse supposer qu'il avait des relations assez étroites avec la famille royale. Quand il perdit sa première femme, la reine lui devait 10.044 maravédis. — M. Mir, t. I.

(d) Doña Béatrix de Ahumada naquit en 1495. Elle se maria avec don Alphonse à l'âge de 14 ans et mourut très saintement en 1528, à Goterrendura, village situé à trois lieues et demie au nord d'Avila. Son corps fut transporté à Avila et enseveli dans l'église Saint-Jean d'après Sébastien Gutierrez, sacristain de Goterrendura, et les autres personnes qui assistèrent à la cérémonie funèbre et en firent la déclaration en 1544. — Voir les documents du procès dans la succession des biens de don Alphonse Sanchez de Cépéda par Pierre Rengifo, dans le *Spicilegio Historial* du P. Manuel de Sainte-Marie, ms 8713 de la Biblioteca Nacional de Madrid. — Serrano y Sanz, *Apuntes para una Biblioteca de escritores españoles*, t. II. — *Parents de sainte Thérèse*, Trichinopoly, 1914.

(e) Marie de Saint-Joseph, dans son *Libro de recreaciones (Recreacion octava)*, prétend que don Alphonse Sanchez de Cépéda n'aurait eu de son premier mariage qu'une fille, doña Marie de Cépéda, et que Jean Sanchez, qui est regardé généralement comme l'aîné de tous les enfants de don Alphonse, ne serait que du second mariage. Elle ajoute que la Sainte avait *deux sœurs et huit frères*. Enfin elle assure qu'elle a en main le document où don

Alphonse écrivait la date de la naissance de ses enfants et leurs noms.

La Sainte cependant nous dit clairement : *Nous étions trois sœurs et neuf frères*. De quel côté est l'erreur ?

D'après l'*Histoire Générale* des Carmes et des Carmélites de la Réforme, liv. I, c. 3, don Alphonse eut de son premier mariage trois enfants : Jean Sanchez de Cépéda, un autre fils dont on ignore le nom (mais que quelques-uns appellent Pierre) et doña Marie de Cépéda. De son second mariage il eut neuf enfants : Ferdinand, Rodrigue, *Thérèse*, Laurent, Antoine, Pierre, Jérôme, Augustin et Jeanne.

(f) D'après tous les biographes de la Sainte, il s'agit de Rodrigue, qui était son aîné de quatre ans. Il s'embarqua à San Lucar le 24 août 1535 avec don Pedro de Mendoza pour le Rio de la Plata. Arrivé à Buenos-Ayres, il fit partie d'une expédition commandée par Jean de Ayolas, et mourut, on ne sait dans quelle circonstance, dit Marie de Saint-Joseph, Prieure de Séville (*Recreacion octava*), mais en manifestant les bons principes qu'il avait reçus dans son enfance. Cette religieuse assure que la Sainte le regardait comme martyr, parce qu'il était mort pour la défense de la foi. Avant son départ, il avait constitué la Sainte son héritière. — *Vida de santa Teresa por el P. Antonio, anotada por el P. Gerardo*, Toledo, 1914.

(g) La Sainte omet de nous raconter qu'elle a effectivement cherché à réaliser son dessein en compagnie de son frère Rodrigue. Ribera (*Vida...*, l. I, c. 2) nous raconte que les deux enfants, après avoir pris quelques provisions pour le voyage, sortirent de la ville par la porte de l'Adaja, petite rivière qui coule au pied d'Avila. Ils passèrent le pont, et ils

étaient à environ un kilomètre, lorsqu'ils rencontrèrent François Alvarez de Cépéda, leur oncle : celui-ci les ramena à la maison, au grand contentement de leur mère qui les cherchait partout et craignait qu'ils ne fussent tombés à l'eau. — Notes du P. Gratien, qui confirme le fait raconté par la Sainte. — M. Mir, t. I.

(h) La Sainte devait avoir au moins *treize ans et demi*, et non *près de douze ans*. Les témoins qui ont déposé dans le procès qui suivit la mort de don Alphonse ne sont pas d'accord, il est vrai, sur la date de la mort de doña Beatrix. Juan Jimenez et Alphonse Bengrilla assuraient, le 15 octobre 1544, qu'il y avait 13 ou 14 ans qu'elle était morte. Sébastien Gutierrez, au contraire, affirmait qu'il était présent lorsque mourut doña Béatrix de Ahumada, il y a seize ou dix-sept ans ; qu'il accompagna son corps à Avila et qu'on l'enterra à Saint-Jean. D'après ce dernier doña Béatrix serait donc morte en 1527 ou en 1528, tandis que d'après les deux précédents témoins elle serait morte en 1530 ou 1531. En tout cas ce ne peut être en 1527, comme le dit aussi l'*Histoire gén. des Carmes*, car le testament de doña Béatrix est du 24 novembre 1528. — P. Silv., t. II, *Apend.* cap. iv.

(i) D'après la tradition, la statue devant laquelle la Sainte alla prier alors était celle de Notre-Dame de la Charité que l'on vénérât dans l'ermitage de Saint-Lazare, situé près de l'entrée du pont de l'Adaja. Cet ermitage fut détruit en 1852, et la statue, qui appartenait au chapitre, fut transportée à la cathédrale dans la chapelle du marquis de Velada.

C'est aussi devant cette statue, d'après la tradition, que Thérèse et son frère Rodrigue seraient allés prier, lorsqu'ils partaient pour le pays des Maures

Cfr. *Historia de Avila*, t. I, Carramolino, et *Vida de la Santa*, Gregorio de S. Salomé.

C'est pour rappeler ces deux faits de la vie de la Sainte que la ville d'Avila fait deux processions : la première le 14 octobre, à laquelle on porte à la cathédrale la statue de la Sainte que l'on vénère dans l'église des Carmes Déchaussés ; la seconde, après la messe du 15 octobre, fête de la Sainte, à laquelle on porte de la Cathédrale à l'église des Carmes les statues de Notre-Dame de la Charité et de la Sainte. Le soir de la fête, après les vêpres, a lieu la cérémonie de la *despedida*, ou des adieux des deux statues qui sont reportées à leur place respective.

CHAPITRE II

Elle montre comment elle perdit peu à peu ces vertus, et combien il est important de fréquenter dès l'enfance des personnes vertueuses.

Voici maintenant ce qui a été, je crois, l'origine d'un grand préjudice pour mon âme. Je songe parfois au mal dont les parents sont cause, quand ils ne veillent pas à ce que leurs enfants aient constamment sous les yeux l'exemple de toutes les vertus. Ma mère, comme je l'ai dit, était très vertueuse ; et cependant lorsque j'arrivai à l'âge de raison, je ne suivis que peu ou presque point le bien qui était en elle, mais plutôt le mal qui me causa le plus grand tort. Elle aimait à lire les livres de chevalerie ; ce passe-temps n'était pas blâmable chez elle, comme il le fut chez moi ; car elle ne négligeait point pour cela ses devoirs, tandis que mes frères et moi, au contraire, nous nous en exemptions pour nous livrer à ces lectures (a). Peut-être, tout en y cherchant une diversion à ses grandes souffrances, avait-elle aussi en vue de donner par là une occupation à ses enfants, afin de les préserver des autres dangers qui auraient

pu les perdre. Toutefois mon père en avait tant de déplaisir que nous devions veiller à ce qu'il ne s'en aperçût point.

Je commençai à contracter l'habitude de ces lectures, et cette petite faute que je remarquai en ma mère refroidit peu à peu mes bons désirs et m'amena insensiblement à des manquements sur tous les autres points. Il me semblait qu'il n'y avait pas de mal à passer de longues heures du jour et de la nuit dans une occupation aussi vaine, même à l'insu de mon père. Je m'y livrais avec un tel entraînement que je ne pouvais pas, ce semble, être contente, si je n'avais un livre nouveau.

Je commençai à porter des parures et à désirer plaire en paraissant bien. J'apportai beaucoup de soin à mes mains et à mes cheveux. J'usai de parfums et de toutes les vanités de ce genre qu'il m'était possible; et elles étaient nombreuses, car j'étais très recherchée dans ma mise. Mon intention cependant n'était point mauvaise, et je n'aurais voulu être pour personne l'occasion d'offenser Dieu. Durant bien des années il me resta un goût marqué pour une excessive propreté et pour ces choses où il me semblait qu'il n'y avait aucun péché. Je vois maintenant quel mal ce devait être.

J'avais plusieurs cousins germains; or, mon

père était si prudent qu'il les autorisait seuls à entrer dans sa maison, et plutôt à Dieu qu'il eût usé de la même réserve à leur égard ! Maintenant, en effet, je vois le danger auquel s'exposent les âmes à l'époque où elles doivent se former à la vertu, si elles traitent avec des personnes qui, sans connaître la vanité du monde, éveillent plutôt l'idée de s'y plonger.

Nous étions presque du même âge, mes cousins et moi ; ils étaient cependant un peu plus âgés ; nous étions toujours ensemble ; ils me portaient beaucoup d'intérêt ; et je savais leur parler de tout ce qui leur était agréable. J'écoutais ce qu'ils me racontaient de leurs affections et de leurs enfantillages, qui n'avaient rien de bon. Il y eut pire encore : mon âme s'habitua à ce qui fut la cause de tout son mal.

Si j'avais un conseil à donner aux parents, je leur dirais de bien considérer avec qui leurs enfants sont en rapport à cet âge ; car ils courent un grand danger, vu que notre nature est plutôt portée au mal qu'au bien, comme l'expérience me l'a prouvé.

J'avais une sœur beaucoup plus âgée que moi (1), qui était très modeste et très vertueuse ;

(1) Doña Marie de Cépéda.

et cependant je ne l'imitai en rien. Je suivis, au contraire, tous les défauts d'une parente qui venait souvent à la maison. Ses manières étaient très légères. Aussi, ma mère, soupçonnant, ce semble, le mal qu'elle devait me causer, n'avait rien négligé pour l'éloigner. Mais elle n'avait pu y réussir, tant cette parente avait d'occasions de venir (*b*). Je pris donc plaisir à me trouver dans sa compagnie. C'est avec elle que j'aimais à parler et à m'entretenir. Elle me secondait dans tous les passe-temps qui étaient de mon goût; elle m'y engageait même, et me faisait part de ses relations et de ses vanités.

C'est vers l'âge de quatorze ans, ou un peu plus, je crois, que j'entrai en rapport avec elle, je veux dire, que je devins son intime et sa confidente. Jusqu'alors aucune faute mortelle ne m'avait, je crois, séparée de Dieu, et je n'avais pas perdu sa crainte. Toutefois la crainte de perdre l'honneur était plus vive; c'est elle qui m'avait donné la force de ne pas le perdre complètement. Rien au monde, ce me semble, n'aurait pu m'ébranler sur ce point, ni aucune affection humaine me faire fléchir. Que n'ai-je eu, pour ne point contrevenir à l'honneur de Dieu, ce courage que me donnait ma nature pour ne porter aucune atteinte à ce que je regardais comme

l'honneur du monde ! Et cependant je ne voyais pas que je perdais ce dernier lui-même par beaucoup d'autres manières. Je mettais de la passion à le rechercher follement, et je ne prenais aucun des moyens nécessaires pour le conserver ; j'avais néanmoins un soin extrême de ne pas me perdre entièrement.

Mon père et ma sœur étaient très mécontents de mes relations avec cette parente et me le reprochaient souvent. Mais comme ils ne pouvaient faire disparaître les occasions qu'elle avait d'entrer dans notre demeure, toutes leurs diligences ne servaient de rien. J'étais d'ailleurs très ingénieuse pour le mal, quel qu'il fût.

Je suis effrayée parfois quand je vois les torts causés par une mauvaise compagnie ; si je n'en avais fait l'expérience, je ne pourrais jamais le croire. C'est surtout au temps de la jeunesse que le danger doit être plus grand. Aussi, je voudrais que les parents instruits par mon exemple fussent très vigilants sur ce point. Cette relation, en effet, m'avait tellement changée, que, de toutes les bonnes inclinations et vertus de mon âme, il ne restait presque plus rien ; car cette parente ainsi qu'une autre compagne, adonnée aux mêmes vanités, avaient, ce me semble, imprimé en moi leurs manières. Cela me fait comprendre les

grands avantages d'une bonne compagnie. Je suis persuadée que si, à cet âge, j'avais traité avec des personnes pieuses, je me serais maintenue complètement dans l'exercice de la vertu. Si j'avais eu alors quelqu'un pour m'enseigner la crainte de Dieu, mon âme aurait acquis peu à peu assez de force pour ne point tomber. Après avoir perdu entièrement la crainte de Dieu, il ne me restait plus que celle de manquer à l'honneur. Celle-ci était mon tourment continuel. Néanmoins à la pensée que mes actions demeureraient inconnues, j'avais la hardiesse d'accomplir beaucoup de choses qui étaient bien contre mon honneur et contre Dieu.

Telles furent, ce me semble, les causes qui, au début, portèrent préjudice à mon âme. Ce n'était peut-être pas la faute des personnes dont j'ai parlé, mais la mienne, car, plus tard, il suffisait bien de ma malice pour me porter à l'offense de Dieu. Par ailleurs, je trouvais pour tout ce qui était mal le plus grand concours dans les servantes de la maison. Si quelqu'une m'avait donné de bons conseils, je les aurais peut-être suivis. Mais elles étaient aveuglées par l'intérêt comme je l'étais par les inclinations de mon cœur. Toutefois, je n'ai jamais été portée à commettre de grandes fautes, car j'avais une horreur naturelle

des choses déshonnêtes. Ce que je recherchais, c'était les passe-temps d'une bonne conversation. Néanmoins, exposée comme je l'étais, le danger devenait imminent, et je compromettais mon père et mes frères. Le Seigneur a daigné me délivrer de tous ces dangers, mais il l'a fait de telle sorte qu'il semble bien avoir lutté contre ma volonté pour m'empêcher de me perdre complètement.

Cependant ma conduite ne put demeurer tellement secrète que ma réputation n'en fût bien ébranlée et que mon père n'en conçût de l'inquiétude.

Il n'y avait pas, ce me semble, trois mois que je vivais dans ces mondanités, lorsqu'on me fit entrer dans un monastère de la ville où l'on élevait des personnes de ma condition qui étaient loin toutefois d'être aussi mauvaises que moi (*c*). Le projet fut exécuté avec la plus grande discrétion; j'étais seule dans le secret avec un de mes parents. On avait attendu une circonstance favorable pour ne laisser transpirer rien d'extraordinaire. Ma sœur étant venue à se marier, il ne me convenait pas, puisque je n'avais plus de mère, de rester seule à la maison (*d*). Tel était l'amour de mon père pour moi et mon habileté à ne rien laisser transpirer, qu'il ne dut pas me croire

aussi coupable que je l'étais et me garda ses bonnes grâces. Le temps de ma dissipation avait été d'ailleurs de courte durée, et si quelque chose avait transpiré, on ne pouvait rien affirmer de certain, car la crainte de ternir ma réputation était telle que j'employais toute mon habileté à m'entourer de secret. Je ne songeais pas que rien ne peut être caché à Celui qui voit tout. O mon Dieu, que de maux ne cause pas dans le monde le peu de cas que l'on fait de cette vérité! Comment peut-on s'imaginer qu'une faute commise contre vous puisse demeurer secrète? Je suis persuadée que nous éviterions de grands maux si nous comprenions que notre intérêt est, non pas de nous tenir à l'abri des regards du monde, mais de veiller à ne point vous déplaire.

Les huit premiers jours me furent très sensibles; cependant la crainte que mes dissipations ne fussent divulguées m'affligeait plus encore que l'ennui de me voir dans cette maison. D'un autre côté, j'étais déjà bien lasse de la vie que j'avais menée. Quand j'offensais Dieu, je ne pouvais échapper à une grande frayeur et je faisais en sorte de me confesser au plus tôt. Mon âme, en un mot, était toute troublée. Au bout de huit jours passés dans ce monastère, et même moins, je crois, je me sentais beaucoup plus heureuse

que dans la maison de mon père. Toutes les religieuses étaient contentes de moi, car le Seigneur m'a accordé la grâce de procurer du contentement à toutes les personnes avec lesquelles je me suis trouvée et d'en être très aimée. Malgré l'aversion extrême que j'avais alors pour la vie du cloître, je me réjouissais de voir des religieuses si parfaites. Et elles l'étaient vraiment celles de ce monastère, par leur modestie, leur piété et leur recueillement.

Cependant le démon ne laissa pas de me tenter encore : des personnes du dehors cherchèrent à me troubler par leurs messages. Comme ces relations n'étaient pas admises, on cessa bientôt. Je commençai alors à reprendre les saintes habitudes de ma première enfance, et je compris quelle grâce insigne Dieu nous accorde quand il nous met dans la compagnie des gens de bien. Notre-Seigneur semblait chercher et chercher encore les moyens de me ramener à Lui. Soyez béni à jamais, ô Seigneur, de ce que vous m'avez supportée si longtemps ! Ainsi soit-il.

Une circonstance pouvait, ce me semble, justifier quelque peu ma conduite passée, si je n'avais eu tant de fautes à me reprocher. Il s'agissait, en effet, de relations qui semblaient pouvoir aboutir à une alliance honorable pour moi. J'avais même

consulté sur beaucoup de points mon confesseur et plusieurs autres personnes, et l'on m'avait répondu que je n'offensais point Dieu (e).

Il y avait dans ce monastère une religieuse (f) qui dormait dans le dortoir des pensionnaires. C'est par elle, ce me semble, que le Seigneur daigna commencer à me donner sa lumière, comme je vais le raconter.

(a) Les romans de chevalerie étaient en vogue même parmi les personnes dévotes. Les moralistes de l'époque se sont élevés avec indignation contre ces productions. Cf. *Origenes de la Novela*, Menendez y Pelayo.

Don Sancho d'Avila, évêque de Jaën, qui a connu intimement la Sainte, dit dans le panégyrique qu'il a prononcé pour les fêtes de sa béatification en 1615, que ces livres étaient mauvais.

La Sainte et son jeune frère Rodrigue, entraînés par les fictions de ces livres, composèrent, dit Ribera (*Vie de la Sainte*, l. I, c. 5), un livre de chevalerie qui ne manquait pas de mérite. — C'est ce qu'affirme aussi le P. Gratien. Cfr. *Vida de la Santa*, de M. Mir, t. I, p. 46 — *Acta S. Teresiae* Bolland. n. 1476, citant la *Vie de la Sainte* par Jean de Jésus-Marie, t. I, c. 6.

(b) De fait, la maison de don François de Cépéda se trouvait près de celle de don Alphonse, son frère, et n'en était séparée que par une ruelle appelée rue des Dames, qui subsiste encore aujourd'hui. Jérôme de Saint-Joseph (*Hist. del Carmen Descalzo*, l. II, c. 3) donne à entendre que les deux maisons communiquaient entre elles par une porte intérieure.

(c) Ce monastère est celui des religieuses augustines de Notre-Dame-de-Grâce, fondé en vertu d'une Bulle du 28 septembre 1508, par Doña Maria Mencia de S. Augustin. La Sainte dut y entrer le 13 juillet 1531. Saint Thomas de Villeneuve, qui fut directeur spirituel de la communauté durant deux triennats, ne l'était plus à cette époque; c'était le P. François de Niéva, religieux augustin, qui exerçait cette charge. Néanmoins la tradition rapporte d'après la relation manuscrite du couvent de l'Incarnation des Carmélites d'Avila de doña Marie Pinel, que le jour où elle entra, le saint aurait prononcé cette parole prophétique : *Une grande lumière de l'Église est entrée aujourd'hui dans ce couvent*. Les religieuses y étaient au nombre de douze. On suppose qu'il y avait peu de demoiselles; ce n'était pas à proprement parler ce que nous appelons un collège ni un pensionnat; mais les jeunes filles de la noblesse y trouvaient le repos et le recueillement. Cfr. *S. Teresa*. Mir, t. I, pp. 52 et suiv. — *Basilica Teresiana*, de Sanchez Mogueel — *Carramolino*, t. I, p. 538.

(d) Doña Marie de Cépéda se maria avec don Martin de Guzman Barrientos, probablement au mois de janvier 1531, vu que l'acte notarié par lequel don Alphonse, son père, lui promet la dot, est du 11 du même mois. Elle serait restée quelque temps encore à Avila, avant d'aller avec son mari à Castellanos de la Cañada. — Cfr. *S^a Teresa*, M. Mir, loc. cit. — La Sainte venait donc d'accomplir sa seizième année. — *Acta S. Ter.* V. D.-M. 82. A.

(e) Marie de Briceño, fille de Gonzalve de Briceño et de Brigitte Contreras, appartenait à l'une des principales familles d'Avila. Née en 1498, elle était dans le monastère depuis 1514 et y avait été appelée à l'office de maîtresse des novices et de maîtresse

des Demoiselles pensionnaires. Elle a toujours passé pour une très sainte religieuse que Dieu favorisait de grâces extraordinaires. Elle fut prieure de 1565 à 1568 et mourut en 1584, ou selon d'autres en 1592. Elle était donc encore sûrement en vie lorsque la Sainte traçait d'elle l'éloge qu'on va lire.

(f) M. Mir en sa *Vida de la Santa*, t. I, p. 51, fait remarquer que les historiens de la Sainte ont fait le silence le plus complet sur ces relations dont elle parle ici. Il nous suffit de savoir que la Sainte n'a jamais commis de péché mortel, comme elle le déclare elle-même et comme l'Église l'a proclamé; ses plus grandes fautes consistaient surtout en passe-temps, comme elle l'a déclaré plus haut.

CHAPITRE III

Elle raconte comment une sainte compagnie a réveillé ses bons désirs d'autrefois et par quels moyens le Seigneur commença à l'éclairer et à lui montrer l'illusion où elle se trouvait.

Je commençai donc à goûter l'excellente et sainte conversation de cette religieuse (1). Je me plaisais à l'entendre parler si bien de Dieu, car elle était très prudente et très sainte. D'ailleurs, je dois le dire, à toutes les époques de ma vie, j'ai été heureuse d'entendre parler de Dieu.

Elle se mit donc à me raconter comment elle avait résolu de se faire religieuse à la seule lecture de ces paroles de l'Évangile : *Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus*. Elle me parlait de la récompense que le Seigneur réserve à ceux qui méprisent tous les biens d'ici-bas par amour pour lui. Une si sainte compagnie ne tarda pas à faire disparaître les habitudes que j'avais contractées dans la mauvaise. Le désir des biens éternels se réveilla dans mon âme, et l'aversion si profonde

(1) Marie de Briceño.

que j'avais eue pour la vie du cloître diminua peu à peu. Quand je voyais une religieuse fondre en larmes à la prière, ou pratiquer quelque acte de vertu, je lui portais une grande envie. Mon cœur était si froid que la lecture de la Passion n'aurait pu m'arracher une seule larme, et cela me causait un vrai chagrin.

Je demurai un an et demi dans ce monastère, et j'étais déjà transformée. Je commençai à réciter beaucoup de prières vocales. Je suppliai toutes les religieuses de me recommander à Dieu, pour qu'il daignât m'amener à cet état de vie où je devais le servir. Toutefois, mon désir était de n'être point religieuse, et je souhaitais que Dieu ne m'en donnât pas la vocation. D'un autre côté, je redoutais l'état de mariage. A la fin de mon séjour dans cet asile, j'avais déjà un peu plus d'attrait pour la vie religieuse. Cependant je n'aurais pas voulu m'y engager dans cette maison, à cause de certains exercices de piété très difficiles qui étaient venus ensuite à ma connaissance et qui me semblaient tenir de l'exagération. Quelques-unes des plus jeunes religieuses me confirmaient même dans cette opinion. S'il y avait eu uniformité de vues dans la communauté, mon âme en eût reçu une impression favorable. D'ailleurs, j'avais une amie intime dans un autre monas-

tère (a); et c'était là pour moi un motif, si je devais être religieuse, pour ne l'être que dans le monastère où elle se trouvait. Je regardais plus ce qui pouvait flatter ma nature et ma vanité que le bien de mon âme. Ces bons désirs d'embrasser la vie religieuse me venaient de temps en temps; mais ils s'évanouissaient aussitôt, et ainsi je ne pouvais prendre une détermination.

Si à cette époque je ne négligeais point les remèdes salutaires à mon âme, le Seigneur était plus désireux encore de me préparer à la vocation qui devait être la plus avantageuse pour moi. Il m'envoya une maladie grave qui m'obligea de retourner à la maison de mon père. Dès que je fus rétablie, on me conduisit chez ma sœur qui résidait à la campagne, pour lui faire une visite, car elle avait pour moi l'amour le plus profond, et, si je l'avais écoutée, je ne me serais jamais éloignée d'elle (b). Son mari m'aimait beaucoup; du moins, il me témoignait toutes sortes d'égards. C'est là une grâce dont je dois remercier le Seigneur; car partout où je me suis trouvée, on a toujours eu des attentions pour moi. Et moi, misérable comme je le suis, je n'ai pas su répondre à toutes ses faveurs.

Sur notre chemin se trouvait la demeure d'un frère de mon père. C'était un homme très prudent

et très vertueux. Il était veuf, et le Seigneur le préparait également à se consacrer à lui. Dans un âge déjà avancé, il renonça à tous ses biens, entra dans la vie religieuse et mourut d'une manière si édifiante que j'ai tout lieu de croire qu'il jouit de la vue de Dieu (c).

Cet oncle voulut me retenir quelques jours chez lui. Son occupation était de lire de bons livres écrits en langue castillane. Sa conversation roulait ordinairement sur Dieu ou sur la vanité du monde. Il me demandait de lui faire la lecture; et, bien que ses livres ne fussent pas de mon goût, je manifestais cependant que j'y prenais de l'intérêt; lorsqu'il s'agissait de faire plaisir aux autres, je me montrais complaisante à l'excès, malgré la contrariété que je pouvais éprouver. Ce qui eût été un acte de vertu pour d'autres devenait pour moi une grande faute, car il m'arrivait souvent de dépasser les bornes de la prudence.

O mon Dieu, soyez béni! par quelles voies merveilleuses Votre Majesté me préparait à l'état où elle voulait se servir de moi! Comme Vous m'avez obligée, malgré mes résistances, à me vaincre moi-même! Soyez-en béni à jamais! Ainsi soit-il!

Je ne restai que peu de jours chez mon oncle. Cependant une impression profonde se produisit dans mon cœur, grâce aux paroles de Dieu que

je lisais ou entendais, et à la bonne compagnie dans laquelle je me trouvais. J'arrivai, en effet, à comprendre sous un jour de plus en plus clair la vérité que j'avais apprise dès mon enfance. Je voyais le néant des choses d'ici bas, la vanité du monde et la brièveté de la vie. Je me prenais à trembler, en considérant que si la mort était venue, elle me trouvait sur le chemin de l'enfer. Je ne pouvais encore me déterminer à embrasser la vie religieuse, mais déjà cet état me paraissait le meilleur et le plus sûr; et ainsi peu à peu je résolus de me faire violence pour l'embrasser (1).

Ce combat dura trois mois. Voici à l'aide de quelles raisons je luttai contre ma volonté. Les souffrances et les peines de la vie religieuse ne seraient pas aussi grandes que celles du purgatoire. Or, après avoir mérité l'enfer, ce n'était pas beaucoup de passer le reste de ma vie comme dans un purgatoire. Puis, je m'en irais droit au ciel; et c'était là tout mon désir. Ce qui me déterminait, ce semble, à embrasser la vie religieuse, c'était plutôt la crainte servile que l'amour de Dieu. Le démon me représentait qu'étant habituée à être bien traitée, je ne pourrais pas supporter les austérités de la vie religieuse; je m'en défen-

(1) La sainte devait avoir alors dix-huit ans environ.

dais en me rappelant les souffrances du Sauveur ; ce n'était pas beaucoup d'en endurer à mon tour quelques-unés pour lui. Je dus penser aussi qu'il daignerait m'aider à les supporter, bien que je ne puisse affirmer que cette pensée me soit venue.

Durant cette période, je passai par de fortes tentations ; je fus visitée par des fièvres qui étaient accompagnées de grandes défaillances, car ma santé était toujours très faible. Ce qui me donna la vie, c'est que j'étais déjà amie des bons livres. Je lisais les lettres de saint Jérôme (*d*), et j'y puisais un tel courage que je résolus de parler de ma vocation à mon père. Une telle démarche de ma part équivalait en quelque sorte à prendre l'habit religieux. J'étais si attachée au point d'honneur que, ma parole une fois donnée, rien au monde n'aurait pu, ce me semble, me faire retourner en arrière. Mais mon père avait pour moi une tendresse si grande, qu'il ne voulut à aucun prix consentir à mon départ. Plusieurs personnes, sur ma demande, essayèrent de le faire fléchir, et elles ne réussirent pas davantage. Tout ce qu'on put obtenir fut qu'à sa mort je ferais ce que je voudrais. Or, comme je savais déjà me défier de moi-même et de ma faiblesse, je craignais de retourner en arrière. Il me sembla donc que la déter-

mination de mon père ne me convenait nullement. Aussi je fis en sorte de réaliser mon dessein par une autre voie, comme je vais le raconter.

(a) Jeanne Suarez, religieuse carmélite au monastère de l'Incarnation, à Avila, qui est toujours demeurée attachée à la Sainte. Avant d'être religieuse, la jeune Thérèse de Ahumada allait souvent la voir. Je me rappelle très bien, dit Agnès de Quesada, l'avoir vue portant une robe couleur d'orange, avec des ourlets de velours noir. — *Relation* de doña M. Pinel.

(b) Doña Marie de Cépéda, qui s'était fixée à Castellanos de la Cañada, avec son mari, don Martin Guzman Barrientos.

(c) Don Pierre Sanchez de Cépéda, qui fut marié à doña Catherine del Aguila. Il habitait Ortigosa, petite localité située à environ quatre lieues d'Avila. Après la mort de sa femme, il entra chez les Hiéronymites d'Avila, où il mourut.

(d) C'était une traduction faite par Jean Molina et publiée à Valence en 1520.

CHAPITRE IV

Elle raconte les moyens que le Seigneur a pris pour l'aider à triompher d'elle-même et à revêtir le saint habit, ainsi que les grandes infirmités que Sa Majesté a commencé à lui envoyer.

A cette époque où je méditais mon dessein, je montrai à l'un de mes frères la vanité du monde, et le décidai à se faire religieux (*a*). Nous résolûmes donc ensemble de nous rendre un jour de grand matin au monastère (*b*) où se trouvait cette amie pour laquelle j'avais l'affection la plus vive. Toutefois cette dernière décision était de telle sorte que j'étais également disposée à aller dans tout autre monastère, si j'avais cru y mieux servir Dieu, ou si mon père l'avait voulu ; car ce que je regardais avant tout, c'était le bien de mon âme. Quant à mon repos, je n'en tenais aucun compte.

Je me souviens, et c'est bien, d'après tout ce qui me semble, l'exacte vérité, qu'au sortir de la maison de mon père j'éprouvai de telles angoisses que la mort, je crois, ne saurait m'en

réserver de plus vives. Il me semblait que tous mes os se détachaient les uns des autres. Il n'y avait pas encore en moi un amour de Dieu assez fort pour dominer celui que je portais à mes parents et à mes proches. La lutte fut telle que, si le Seigneur n'était venu à mon secours, toutes mes considérations eussent été impuissantes à me faire avancer. Il me donna alors le courage de triompher de moi-même, et je pus exécuter mon dessein.

Au moment où je recevais l'habit religieux (c), le Seigneur me fit comprendre quelles faveurs il accorde à ceux qui savent se vaincre par amour pour lui. Personne cependant n'avait soupçonné cette lutte; on n'avait vu en moi qu'un très grand courage. Aussitôt j'éprouvai une telle joie d'être enfin dans l'état religieux, que depuis lors je n'ai jamais cessé de la goûter.

Dieu changea la sécheresse où était mon âme en l'amour le plus tendre pour lui. Tous les exercices de la vie religieuse faisaient mes délices; et c'est la pure vérité. Ainsi par exemple, quand j'allais parfois balayer aux mêmes heures que j'avais coutume d'employer précédemment à mes plaisirs et à mes parures, je me rappelais que j'étais enfin libre de toutes ces vanités; une joie nouvelle inondait mon âme. J'en étais surprise

moi-même et je ne pouvais comprendre d'où elle venait. Quand je me rappelle ces souvenirs, il n'y a pas d'obstacle, si grand qu'il soit, que je ne me sente prête à affronter. J'en ai fait souvent l'expérience : chaque fois que l'on s'applique dès le début d'une entreprise à agir uniquement pour Dieu, il veut, pour augmenter nos mérites, que nous sentions de la frayeur avant de mettre la main à l'œuvre. Plus la frayeur est grande, plus aussi, quand on la surmonte, la récompense est abondante et procure ensuite de joie. Dès cette vie même, Sa Majesté daigne payer ce courage par des faveurs connues de ceux-là seuls qui les ont goûtées. Je le répète, j'en ai fait l'expérience en beaucoup de choses très importantes; et, si j'étais une personne autorisée pour donner un avis, je ne conseillerais jamais d'écouter les craintes de la nature, lorsqu'une bonne inspiration vient souvent nous solliciter. Si nous n'avons en vue que Dieu seul, nous n'avons pas à craindre un insuccès; car il est tout-puissant. Qu'il soit béni à jamais! Ainsi soit-il.

O mon souverain Bien, ô Souverain repos de mon âme, n'était-ce donc pas assez des faveurs dont vous m'aviez comblée jusqu'alors! Votre main miséricordieuse et puissante m'avait conduite par tant de détours à un état si sûr, à un

asile où vous comptez un grand nombre de fidèles servantes dont je pourrais prendre exemple pour croître sans cesse dans votre service! Je ne sais plus comment continuer mon récit, quand je me rappelle les circonstances de ma profession, ce grand courage, ce bonheur si profond que j'éprouvais, les fiançailles enfin que je célébrais avec vous! Je ne saurais le dire sans pleurer, et ce sont des larmes de sang qu'il faudrait répandre. Mon cœur devrait être brisé de douleur, et ce serait trop peu encore, pour pleurer tant d'offenses commises depuis lors.

Il me semble maintenant que j'avais raison de ne pas vouloir aspirer à une si haute dignité, puisque je devais en user si mal. Et vous, ô mon Seigneur, pendant près de vingt ans que j'ai mal usé de cette faveur, vous avez voulu être l'offensé, afin de me rendre meilleure. Ne dirait-on pas, ô mon Dieu, que je n'avais pris d'autre engagement que celui de trahir toutes les promesses que je vous avais faites? Telle n'était pas alors mon intention; mais quand je vois quelles ont été mes œuvres depuis lors, je ne sais vraiment quelle intention je pouvais avoir. Cela, du moins, montre mieux qui vous êtes, ô mon Époux, et qui je suis. Il est certain que bien souvent le regret de mes grandes infidélités est tem-

péré par la joie que j'éprouve à la pensée qu'elles feront mieux ressortir la multitude de vos miséricordes. En qui donc, en effet, ô mon Seigneur, vos miséricordes pourraient-elles mieux resplendir qu'en moi, qui ai tant obscurci par la malice de mes œuvres les hautes faveurs dont vous commenciez à me favoriser ? Infortunée que je suis, ô mon Créateur, voudrais-je trouver des excuses ? Je n'en ai aucune, toute la faute retombe sur moi seule. Si j'avais payé par tant soit peu de retour la tendresse que vous commenciez à me montrer, je n'aurais pu aimer que vous, et cet amour eût été le remède à tous mes maux. Mais je ne l'ai point mérité ; je n'ai pas eu un tel bonheur. O mon Dieu, que du moins à l'avenir votre miséricorde me soit propice !

Le changement de vie et de nourriture fut nuisible à ma santé. Les délices de l'âme étaient grandes, et cependant je ne m'en portais pas mieux. Mes défaillances commencèrent à augmenter. Il me vint un mal de cœur si violent que j'étais un objet de frayeur pour ceux qui me voyaient. Ajoutez à cela beaucoup d'autres maux réunis. Je passai ainsi la première année avec une très mauvaise santé. Toutefois je ne crois pas avoir beaucoup offensé Dieu durant ce temps. Le mal était si intense que d'une façon habituelle

il me privait presque de mes sens, et quelquefois il m'en privait complètement. Mon père n'omettait rien pour y remédier. Les médecins d'ici (1) ne pouvant me guérir, il prit ses dispositions pour me conduire à une localité (2) très renommée par des guérisons de maladies différentes de la mienne, mais où, disait-on, je guérirais, moi aussi. Cette amie (3) dont j'ai parlé, et qui était une des anciennes religieuses du monastère, m'accompagna, car on ne faisait pas le vœu de clôture.

Mon séjour dans cette région fut d'une année environ. Durant trois mois j'y endurai de telles souffrances par suite des remèdes si violents qu'on me donnait, que je ne sais comment je pus les supporter. Enfin, si l'âme fut assez forte pour les endurer, le corps y succomba, comme je vais le raconter.

La cure devait commencer au début de la saison d'été, et j'étais partie dès l'entrée de l'hiver. Durant cet intervalle je demeurai donc à la campagne dans la maison de cette sœur dont j'ai déjà parlé (d), et j'attendis le mois d'avril. Ce

(1) Avila.

(2) Bécédas, localité située à 15 lieues à l'ouest d'Avila.

(3) Doña Jeanne Suarez.

n'était d'ailleurs qu'à une petite distance de la localité où je devais aller ; j'évitais ainsi les allées et venues. Cet oncle (1) dont j'ai parlé et dont la maison se trouvait sur le chemin, me remit, à mon arrivée, un livre appelé le *Troisième Abécédaire* qui traitait de l'oraison de recueillement (e). Sans doute, dans le cours de cette première année j'avais lu de bons livres, et je ne voulais plus lire que de ceux-là, car je savais le dommage que les autres avaient causé à mon âme ; mais je ne savais pas encore comment faire oraison, ni comment recueillir mon esprit. Aussi ma joie fut grande en ouvrant ce livre, et je résolus d'apporter tous mes soins à suivre la méthode qu'il prescrivait. Comme le Seigneur m'avait déjà favorisée du don des larmes et que la lecture me plaisait, je commençai à me procurer des heures de solitude, à me confesser souvent et à suivre cette voie de l'oraison de recueillement, en prenant mon livre pour guide ; car je ne trouvais point de maître, je veux dire de confesseur qui pût me comprendre, bien que je l'aie cherché durant vingt ans à partir de l'époque dont je parle. Il en résulta un vrai dommage pour mon âme. Bien souvent elle retournait en arrière.

(1) Il s'agit de son oncle Pierre qui résidait à Ortigosa.

Elle fut même exposée à se perdre entièrement. Un bon directeur du moins m'aurait aidée à sortir des occasions où j'étais d'offenser Dieu.

Sa Majesté commença à me combler de beaucoup de faveurs dans ces débuts ; à la fin de mon séjour dans cette solitude où je restai environ neuf mois, je n'étais pas exempte de fautes, comme le prescrivait mon livre, mais j'en prenais mon parti, car il me paraissait impossible d'exercer une telle vigilance ; j'avais soin cependant de ne point commettre de péché mortel, et plutôt à Dieu qu'il en eût toujours été ainsi ! Quant aux péchés véniels, je les regardais comme peu de chose, et ce fut là mon malheur.

Le Seigneur commença donc à m'accorder tant de grâces dans cette voie que je suivais, qu'il m'éleva à l'oraison de quiétude, quelquefois même à celle d'union. J'ignorais pour lors ce qu'étaient l'une et l'autre et à quel prix je devais les estimer. Cependant, il m'eût été, je crois, très utile de le savoir. Cette oraison d'union, il est vrai, durait très peu ; je ne sais même si elle durait le temps d'un *Ave Maria* ; mais mon âme en éprouvait des effets si merveilleux que, n'ayant pas encore vingt ans, je tenais déjà, ce semble, le monde enchaîné sous les pieds (*f*). Aussi j'étais, je m'en souviens, remplie de com-

passion pour ceux qui le suivent, même dans les choses licites.

Je m'appliquais le plus possible à considérer Jésus-Christ, notre Bien et notre Maître, présent au-dedans de moi. Tel était mon mode d'oraison. Quand je pensais à quelque mystère de sa Passion, je me le figurais s'accomplissant au centre de mon âme. Mais je passais beaucoup plus de temps à la lecture des bons livres. C'était là d'ailleurs toute la joie de mon âme. Le Seigneur, en effet, ne m'a point donné le talent de discourir à l'aide de l'entendement, ni de me servir avec profit de l'imagination. Cette faculté est même tellement inerte en moi que, malgré tous mes efforts, je ne pouvais jamais me peindre ni me représenter la Sainte Humanité de Notre-Seigneur. Sans doute, ceux qui ne peuvent discourir avec l'entendement, arrivent plus vite à la contemplation, s'ils persévèrent; mais c'est là une voie très difficile et très pénible; car, si la volonté est inactive, et si l'amour n'a pas un objet présent qui l'occupe, l'âme reste pour ainsi dire sans appui et sans exercice. La solitude et la sécheresse lui causent une peine très vive, et les pensées un terrible combat. Les âmes de cette sorte ont besoin d'une plus grande pureté de conscience que celles qui peuvent se servir de

l'entendement. Celles, en effet, qui ont la faculté de discourir sur la vanité du monde, leurs grandes obligations envers Dieu, les souffrances inouïes du Sauveur, leur peu de fidélité à le servir, et les bienfaits qu'il accorde à ceux qui l'aiment, tirent de là des considérations qui peuvent les défendre contre les pensées étrangères, les occasions et les dangers. Mais celles qui ne peuvent user de ce moyen sont plus exposées. Il leur convient de s'adonner beaucoup à la lecture, puisqu'elles ne peuvent tirer d'elles-mêmes aucune bonne pensée. Une telle méthode est très douloureuse. Or la lecture, si courte qu'elle soit, est d'un très grand secours à celles qui la suivent pour arriver à se recueillir. Elle est même nécessaire pour remplacer l'oraison mentale qu'elles ne peuvent faire. Si le maître qui les guide les oblige à demeurer longtemps à l'oraison sans ce secours, elles ne pourront y persévérer beaucoup. S'il insiste, il finira par nuire à leur santé, car c'est là un état très pénible.

Il me semble bien maintenant que c'est par une providence spéciale de Dieu que je n'ai point rencontré un tel directeur. Il m'eût été impossible, je crois, de persévérer, comme je l'ai fait, dix-huit ans dans ces épreuves et dans ces ari-

dités si grandes, car j'étais, je le répète, impuissante à discourir. Durant toute cette époque, je n'osais jamais, si ce n'est après la communion, me mettre à l'oraison sans un livre. Mon âme éprouvait autant de frayeur à se mettre à l'oraison sans ce secours, que si elle avait eu à lutter contre une foule d'ennemis. Le livre remédiait à mes craintes. Il me servait, pour ainsi dire, de compagnie. C'était un bouclier qui me protégeait contre les traits des nombreuses distractions. Il était ma consolation. La sécheresse n'était pas continuelle. Mais dès que le livre me manquait, j'y retombais toujours, je me troublais aussitôt, et mes pensées s'en allaient. Avec lui, je commençais à les ramener. Il était comme une amorce qui soulevait mon âme. Souvent même, je n'avais qu'à ouvrir mon livre, et c'était assez. Quelquefois je lisais un peu ; d'autres fois beaucoup, selon la grâce que le Seigneur daignait m'accorder.

Dans ces débuts dont je parle, il me semblait qu'avec des livres et de la solitude, aucun danger ne pourrait me ravir le grand bien dont j'étais favorisée. Il en eût été ainsi, je crois, avec le secours de Dieu, si j'avais eu un maître ou un directeur qui m'eût prévenue d'avoir à fuir les occasions dangereuses dès qu'elles se présen-

taient, ou du moins m'eût aidée à en sortir promptement, lorsque je m'y trouvais engagée. Si alors le démon m'eût attaquée ouvertement, pour rien au monde, ce me semble, je ne me serais laissée aller de nouveau à des fautes graves. Mais il fut si habile, et moi si mauvaise, que toutes mes résolutions me servirent de peu. Elles me procurèrent cependant les plus grands avantages à l'époque où je servais Dieu, et elles m'aiderent à supporter les terribles infirmités que j'eus à endurer, avec cette patience extraordinaire dont Sa Majesté me favorisa.

Bien des fois j'étais dans le ravissement à la vue de la bonté immense de Dieu, et mon âme se délectait, en considérant sa magnificence et sa miséricorde infinie. Qu'Il soit béni pour tous ses bienfaits! Car je l'ai vu clairement, Il n'a jamais manqué de me récompenser, même dès cette vie, du moindre bon désir. Quelque défectueuses et imparfaites que fussent mes œuvres, ce bon Maître les améliorait peu à peu; il les perfectionnait; il leur donnait de la valeur. Quant à mes fautes et à mes péchés, il s'empressait de les faire disparaître. Et maintenant Sa Majesté permet que ceux qui en ont été les témoins ne les voient plus et ne s'en souviennent plus. Il dore mes fautes; il fait resplendir une vertu qu'Il a

lui-même mise en moi, en m'obligeant pour ainsi dire à la recevoir.

Je reviens au sujet que l'on m'a commandé d'écrire. Je le répète, si je devais raconter dans le détail la conduite miséricordieuse du Seigneur à mon égard dans ces débuts, il faudrait une autre intelligence que la mienne. Je ne saurais donner une idée des bienfaits dont je lui suis redevable, ni de l'excès de mon ingratitude et de ma malice. J'ai même tout oublié. Qu'Il soit béni à jamais de m'avoir supportée si longtemps! Ainsi soit-il!

(a) Il s'agit de son frère, Antoine de Ahumada, qui n'avait encore que quinze ans. Après avoir accompagné Thérèse au monastère de l'Incarnation, il allait lui-même au couvent de Saint-Thomas demander l'habit de saint Dominique. Comme le Supérieur voulait connaître préalablement l'avis de don Alphonse Sanchez de Cépéda, le jeune Antoine dut renoncer à son projet. Il entra plus tard chez les Hiéronymites; mais étant tombé malade durant son noviciat, il retourna à la maison paternelle. — D'après Marie de Saint-Joseph, *Lib. de Recreaciones*, il suivit ses frères en Amérique, fut grièvement blessé à la fameuse bataille d'Iñaquito près de Quito, et mourut deux jours après, le 20 janvier 1546. Cfr. *Ribera-Pons*, Barcelona 1908, l. I, c. 8; — M. Mir, *S. Teresa*, t. I; — *Apuntes*, M. Serrano y Sanz, t. II.

(b) Ce monastère est celui de l'Incarnation. En 1478, doña Elvire Gonzalez Médina avait obtenu la

faculté de fonder un monastère de *Béates* du Tiers-Ordre du Carmel qui ne tardèrent pas à devenir des religieuses du Second Ordre. Le monastère favorisé par le duc d'Albe, Garcia Alvarez de Tolédo, entra dans une ère de prospérité, lorsque l'évêque, Alphonse de Fonséca, lui eut cédé en 1485 l'église de Tous les Saints. En 1510, il fut transféré à un autre endroit (a). Enfin en 1511, les religieuses s'installèrent au nord de la ville, en dehors des murs, là où se trouve le monastère actuel de l'Incarnation. L'inauguration solennelle eut lieu le 28 mars, jour où naissait la Sainte. — Cfr. *Vida de la Santa* par Julian de Avila; *La Fuente*; — M. Mir; — M^e Pinel, — Ribera-Pons, *Hist. Gén. des Carmes*, t. I, c. 9.

(c) La date à laquelle la Sainte est entrée au monastère de l'Incarnation et a fait profession a été souvent agitée. Elle est longuement discutée dans la *Reforma de los Descalzos*, t. I, l. I, c. 8. S'appuyant sur des documents, on y dit qu'elle entra au monastère en 1536 et fit profession en 1537. Les Bollandistes (*Acta S. Teresiae*, 81 et 82) regardent comme plus probable qu'elle entra à 18 ans, c'est-à-dire en 1533. Inutile de rapporter ici les documents que nous avons publiés dans notre II^e éd. des *Lettres de sainte Thérèse*, 1905, t. III. Nous ne pouvions supposer une erreur de la part du P. Ribéra et du P. Gratien, qui l'un et l'autre ont veillé à la plus scrupuleuse exactitude, et qui cependant semblent s'être trompés sur ce point. — Cfr. *Vida de la Santa*, P. Silverio, Burgos 1915. — Don M. Mir, *Vida de la Santa*, t. I, parle de documents d'après lesquels la

(a) Au Registre du R. P. Pierre Terrasse, général du Carmel, à Rome, on voit que ce général donna en 1503 et en 1510 la faculté à ces religieuses de choisir quatre fois par an un confesseur spécial.

Sainte ne serait entrée au monastère qu'en 1536; il devait les publier dans un Appendice qui malheureusement n'a pas paru. — Le P. Gerardo, dans ses Notes à la *Vida de la Santa* por el P. Antonio, Tolède, 1914, a eu l'heureuse idée de publier la partie principale de ces documents. Le premier est un acte notarié du 31 octobre 1536 par lequel don Alphonse Sanchez de Cépéda s'engage à donner une dot à sa fille Thérèse, et, à la prise d'habit, un déjeuner à tout le couvent, ainsi que des cierges. Le second est un acte notarié également du 31 octobre 1536 par lequel la Sainte, *bien résolue à revêtir l'habit de Notre-Dame*, renonce à l'héritage qu'elle a reçu de son frère Rodrigue, en faveur de sa sœur Jeanne de Ahumada. Le troisième document est un acte notarié du 28 octobre 1537 par lequel don Alphonse déclare que sa fille *étant sur le point de faire profession*, et ayant la liberté de donner 200 ducats ou 25 fanegas de grain chaque année, choisit ce dernier parti. — Le P. André de l'Incarnation assure que de son temps il y avait une copie authentique de ces documents à notre couvent de Ségovie. Cfr. *Vida de la Santa*, P. Silverio, t. II, pp. 92-96. — D'après ces documents, la Sainte avait 21 ans et 7 mois lorsqu'elle prit l'habit le 2 novembre 1536. Elle fit profession le 3 novembre de l'année suivante 1537. *Hist. Gén. des Carmes*, l. 5, c. 10. — La nièce de la Sainte, Theresita, a déposé dans les *Informations* d'Avila, 1610, que la Sainte est entrée à l'âge de vingt et un ans et demi.

Le premier de ces documents mentionne les religieuses qui furent présentes à l'acte. Ce sont : Doña Françoise Del Aguila, prieure du monastère, doña Marie Cimbron, sous-prieure, doña Marie de Luna, Isabelle Valle, Agnès de Ceballos, Anne Nuñez, Catherine de la Conception, Agnès de Oliva, Maria Bonal, Elvire de Saona, Anne de la Purification,

Béatrice-Baptiste, doña Aldonza Loarte, Françoise Briceño, Anne de Vergas, Françoise de Vergas, Marie de Vega, doña Anne Giron, Jeanne Suarez, doña Béatrice Chacon, doña Isabelle de Avila, doña Béatrice Juarez, doña Jeanne del Aguila, Catherine de Valdivieso, Françoise Bullon, Marie Juarez et Marie-Baptiste religieuses professes, et d'autres... Dans cette liste, il y a des sœurs qui n'ont que le prénom, d'autres le nom de famille, mais il y en a huit qui ont le titre de *doña*. Ces dernières sont peut-être celles qui avaient deux cellules comme la Sainte. Doña Thérèse de Ahumada avait en effet deux cellules ou deux chambres; en bas était son oratoire au fond duquel elle avait mis quelques images et cette inscription : *Non intres in judicium cum servo tuo, Domine*; en haut était la cellule proprement dite où elle vécut plus de 26 ans. Cfr. *Reforma de los Descalzos*, t. I, l. I, c. 9. — Lorsque la Sainte entra au monastère, le provincial de Castille était le P. Antoine de Lara; le général de l'Ordre du Carmel, le P. Nicolas Audet. C'était sous le pontificat de Paul III. La Mère prieure était non pas doña Marie de Luna, comme le marque le P. Silverio, t. I, p. 20, et l'édit. Carm. Polit, t. I, p. 62, mais doña Françoise del Aguila. Cfr. P. Silverio, t. II, p. 95.

(d) Doña Marie, femme de don Guzman Martin Barrientos. Doña Mayor Mexia, professe du T. O. de Saint-François, à Albe, affirme, dans le procès pour la canonisation de la Sainte fait à Albe en 1592, qu'il y a plus de quarante ans elle voyait souvent la Sainte venir de son couvent de l'Incarnation à Castellanos pour raison de santé, et qu'elle a eu avec elle des rapports très intimes.

(e) Ce livre précieux du P. Fr. de Osuna se conserve religieusement au monastère des Carmélites Déchaussées de Saint-Joseph d'Avila.

(f) La Sainte, qui n'attachait pas une grande importance aux dates, a fait tomber ses historiens dans l'erreur par cette assertion; ils ont supposé qu'elle avait dû entrer au monastère à l'âge de 18 ans. En réalité, elle en avait alors 23. Marie de Saint-Joseph nous assure qu'elle sortit du couvent pour aller se soigner dans l'année de sa profession. *Libro de Recreaciones* — 8^a recreacion. — Nous avons déjà dit qu'elle était entrée en 1536 et fit profession en 1537.

CHAPITRE V

Elle continue le récit de ses grandes maladies et de la patience que le Seigneur lui a donnée pour les supporter. Elle montre comment Dieu tire le bien du mal, ainsi qu'on le verra d'après un fait qui lui arriva dans cette localité où elle était allée pour se soigner.

J'ai oublié de dire que, durant l'année de mon noviciat, j'eus de grands troubles pour des choses qui en soi étaient de peu d'importance. On me reprenait très souvent sans motif ; je le supportais avec beaucoup de peine et d'imperfection ; mais la joie profonde que j'avais d'être religieuse m'aidait à passer par-dessus. On me voyait rechercher la solitude et même parfois pleurer mes péchés ; dès lors on s'imaginait que j'étais mécontente, et on en parlait. Je me portais volontiers à tous les exercices du cloître ; mais je ne pouvais supporter quoi que ce soit qui ressemblât à du mépris. J'étais très contente de l'estime que l'on avait pour moi. Je mettais beaucoup de recherche dans toutes mes actions, et tout ce que je faisais me paraissait vertu ; cela ne saurait me

disculper, car je savais très bien me procurer en tout ma propre satisfaction ; et l'ignorance où j'étais ne m'exempte pas de faute. Ce qui me sert d'une certaine excuse, c'est que le monastère n'était pas établi sur le pied d'une très haute perfection. Et moi, mauvaise comme j'étais, je me portais à ce que je voyais d'imparfait, pour laisser ce qu'il y avait de bon.

Une religieuse souffrait alors d'un mal très grave et très pénible. C'étaient des ouvertures que des obstructions lui avaient occasionnées au ventre, et par où elle rejetait les aliments. Elle ne tarda pas d'ailleurs à succomber. Je voyais que toutes les religieuses redoutaient son mal. Pour moi, j'avais grande envie d'une patience pareille à la sienne ; et, s'il plaisait à Dieu de m'en donner une semblable, je le suppliais de m'envoyer toutes les maladies qu'il voudrait. Je n'en redoutais aucune, ce semble, tant j'étais résolue de gagner à tout prix les biens éternels. Je suis étonnée moi-même de ces dispositions, car je ne possédais pas encore, je crois, cet amour de Dieu dont je fus animée, ce semble, lorsque je commençai à faire oraison. C'était une lumière qui me montrait le peu de valeur de tout ce qui passe et le prix d'autres biens qui sont inestimables, parce qu'ils sont éternels et

que cet amour nous procure. Sa Majesté daigna encore exaucer cette prière. Deux années ne s'étaient pas écoulées, que j'étais prise d'un mal qui ne ressemblait point sans doute à celui dont je viens de parler, mais qui n'était, je crois, ni moins douloureux, ni moins pénible. Il dura trois ans, comme je vais le raconter bientôt.

L'époque du traitement que j'attendais chez ma sœur, dans la localité que j'ai dite, étant arrivée (1), je fus transportée, avec les soins les plus appropriés à mes goûts (2), par mon père, ma sœur et cette religieuse, mon amie, qui m'avait accompagnée et qui me portait la plus vive affection. C'est là que le démon commença à jeter du trouble dans mon âme. Mais Dieu sut en tirer beaucoup de bien.

Dans cette localité où j'allai pour ma cure, se trouvait un ecclésiastique d'une naissance distinguée et d'une très belle intelligence. Il avait reçu une instruction assez bonne, mais peu profonde. Je commençai à me confesser à lui. J'ai toujours recherché les confesseurs instruits, car ceux qui ne l'étaient qu'à demi ont porté le plus

(1) C'était vers le mois d'avril 1538 qu'elle quittait Castellanos de la Cañada pour se rendre à Bécédas.

(2) *Informations d'Avila*, 26 août 1610. Isabelle de Saint-Dominique.

grand préjudice à mon âme; mais je ne pouvais pas toujours les avoir aussi savants que je l'eusse désiré. J'ai reconnu par mon expérience que, quand on a affaire à des hommes vertueux et de saintes mœurs, il vaut mieux qu'ils n'aient aucune science que d'en avoir peu, car alors ils se défient de leurs lumières, comme moi-même je m'en défierais, et ils consultent des savants. Les vrais savants, au contraire, ne m'ont jamais trompée. Les autres n'avaient pas évidemment l'intention de le faire, mais ils n'en savaient pas davantage. Les croyant suffisamment instruits, je m'imaginai n'avoir d'autre obligation que celle de les croire. Leurs conseils d'ailleurs étaient larges et me donnaient plus de liberté. S'ils m'avaient traitée avec rigueur, j'aurais cherché d'autres confesseurs, tellement je suis misérable. Là où il y avait péché véniel, on me disait qu'il n'y avait aucune faute, et là où il y avait péché grave, on me disait que ce n'était qu'une faute vénielle. Tout cela me causa le plus grand préjudice. Aussi rien d'étonnant que j'en parle ici pour prémunir d'autres âmes contre un si grand malheur. Je vois bien que, devant Dieu, je n'ai pas d'excuse. Dès lors, en effet, qu'une chose n'était pas bonne en elle-même, ce devait être suffisant pour que je me tienne en garde contre elle. Dieu, je pense,

a permis qu'à cause de mes péchés, les confesseurs se soient trompés et m'aient trompée. A mon tour, j'en ai trompé beaucoup d'autres en leur répétant la même chose qu'on m'avait dite. Je demeurai dans cet aveuglement plus de dix-sept ans, ce me semble. Enfin un Père dominicain (1), grand théologien, me détrompa sur divers points. Puis, les Pères de la Compagnie de Jésus me représentèrent la gravité de si mauvais débuts et me firent concevoir les craintes les plus sérieuses sur toute ma vie, comme je le raconterai plus tard.

Je commençai donc à me confesser à cet ecclésiastique dont j'ai parlé, et il s'affectionna beaucoup à moi; car alors, comme depuis le commencement de ma vie religieuse, je n'avais à accuser que bien peu de fautes, en comparaison de celles que j'ai eu à déclarer dans la suite. Son affection n'était pas mauvaise en soi, mais elle était excessive et par suite n'était plus bonne. Il avait compris que pour rien au monde jè ne consentirais à commettre une faute grave contre Dieu et il m'assurait qu'il était de son côté dans les mêmes dispositions. Aussi nos entretiens

(1) Le P. Vincent Baron, confesseur du père de la Sainte, don Alphonse de Cépéda.

étaient fréquents. Tout enivrée de Dieu comme je l'étais alors, mon plus grand bonheur était de parler de lui. Une telle disposition dans une personne si jeune encore le remplit de confusion. Poussé par sa grande sympathie pour moi, il commença à me découvrir le mauvais état de son âme qui était en effet déplorable. Depuis environ sept ans il se trouvait dans une occasion très dangereuse. Il entretenait une affection et des relations coupables avec une personne de la localité, et malgré cela il disait la messe. La chose était si publique, qu'il avait perdu son honneur et sa réputation; mais personne n'osait l'en reprendre. J'étais remplie de compassion pour lui, car je lui portais beaucoup d'intérêt. D'ailleurs il y avait en moi tant de légèreté et d'aveuglement que je considérais comme une vertu de répondre par la reconnaissance et par l'amour à ceux qui m'aimaient. Maudite soit une telle loi qui va jusqu'à être contraire à la loi de Dieu! C'est là une folie qui a cours dans le monde, et qui me met toute hors de moi, car tout le bien qu'on nous fait, nous le devons à Dieu; et nous regardons comme une vertu de ne pas rompre une amitié alors même qu'elle serait contre lui! O monde, que tu es aveugle! O Seigneur, quelle grâce vous m'eussiez accordée, si j'avais été rem-

plie d'ingratitude envers le monde tout entier, et que je ne l'eusse jamais été envers vous ! Mais, à cause de mes péchés, c'est tout le contraire qui est arrivé.

Je cherchai donc à me procurer des renseignements plus précis auprès des personnes de sa maison, et je connus mieux l'état dangereux où il était. Je vis que l'infortuné était moins coupable qu'il le paraissait. La malheureuse femme qui l'avait séduit l'avait prié de porter au cou par amour pour elle une petite idole de cuivre à laquelle elle avait attaché des charmes, et personne n'avait eu assez d'autorité sur lui pour la lui faire enlever. Je ne crois pas d'une manière absolue à ce que l'on raconte des sortilèges ; je dis ce que j'ai vu, afin que les hommes se tiennent sur leurs gardes contre ces femmes qui voudraient former de telles relations. Car, il n'y a pas à en douter, une fois qu'elles ont perdu toute pudeur devant Dieu, elles qui cependant devraient, plus que les hommes encore, se tenir dans la plus grande réserve, elles ne méritent plus aucune confiance. Elles ne reculent devant rien, quand il s'agit d'atteindre leur but et de satisfaire cette passion que le démon entretient dans leur cœur. J'ai été bien misérable, je le reconnais, mais je ne suis jamais tombée dans

une faute de ce genre. Je n'ai jamais eu l'intention de faire le moindre mal; et, quand je l'aurais pu, je n'aurais jamais forcé quelqu'un à m'aimer. C'est le Seigneur qui m'a préservée. S'il m'avait délaissée, je tombais sur ce point comme sur les autres, car on ne doit avoir aucune confiance en moi.

Une fois ces renseignements pris, je commençai à lui manifester un attachement plus profond. Si mon intention était bonne, ma conduite fut mauvaise; car, pour arriver à un bien, si grand qu'il soit, il ne fallait pas commettre le moindre mal. Je ne lui parlai guère que de Dieu, et ces entretiens durent lui faire du bien. Mais ce qui exerça le plus d'empire sur lui dans la circonstance ce fut, je crois, l'affection très grande qu'il me portait. Pour me faire plaisir, il en vint à me remettre la petite idole de cuivre que je fis jeter immédiatement dans la rivière. Une fois débarrassé de cette idole, il lui sembla sortir comme d'un profond sommeil. Il commença à se rappeler tout ce qu'il avait fait durant ces dernières années. Effrayé de lui-même, il pleurait son malheureux état, et se mit à l'avoir en horreur. Notre-Dame a dû l'aider puissamment, car il avait une dévotion spéciale au mystère de sa Conception, et il célébrait cette fête très solen-

nellement. Il cessa enfin complètement de voir cette femme, et il ne se lassait pas de rendre grâces à Dieu de l'avoir éclairé. Il mourut juste un an après le jour où je l'avais vu pour la première fois. Il avait très bien persévéré dans le service de Dieu.

Je n'ai jamais compris que la grande affection qu'il avait pour moi fût mauvaise; cependant elle aurait pu être plus pure. Il y eut aussi des occasions où nous aurions commis des fautes plus graves, si nous ne nous étions pas bien tenus en la présence de Dieu. Je le répète, je n'aurais jamais voulu rien faire qui fût à mes yeux péché mortel; et, si je ne me trompe, la vue de cette disposition le portait à me donner son affection. Tous les hommes d'ailleurs, je le crois, doivent avoir plus d'affection pour les femmes qu'ils voient portées à la vertu; et c'est pour elles un moyen plus sûr de gagner leur estime, comme je le dirai dans la suite.

Je regarde comme certain que ce prêtre est dans la voie du salut éternel. Il est mort dans les meilleurs sentiments et dans l'éloignement complet de l'occasion de pécher où il s'était trouvé. Tels sont, à mon avis, les moyens dont le Seigneur a voulu se servir pour sauver son âme.

Mon séjour dans cette localité fut de trois mois (1). J'y souffris de grandes tortures, car le traitement était trop rude pour mon tempérament. Au bout de deux mois, on m'avait, à force de médecines, ôté presque la vie elle-même. La violence du mal de cœur dont j'avais voulu chercher la guérison, était devenue beaucoup plus terrible. Parfois même il me semblait qu'on le déchirait avec des dents aiguës. On craignit même que ce fût la rage. J'étais épuisée; car je ne prenais aucune nourriture; je me contentais d'un peu de liquide; j'étais dégoûtée de tout, dévorée par une fièvre continuelle, desséchée par suite des médecines qu'on m'avait fait prendre tous les jours durant près d'un mois, si dévorée enfin par un feu intérieur que les nerfs commencèrent à se contracter avec des souffrances tellement insupportables que je ne trouvais aucun repos ni jour ni nuit. Enfin je tombai dans une tristesse profonde.

Voilà ce que j'avais gagné. Mon père me ramena chez lui. Les médecins vinrent de nouveau me visiter. Tous me condamnèrent. D'ailleurs, outre tous ces maux, disaient-ils, j'étais frappée d'étisie. Tout cela m'importait peu, car

(1) Bécédas.

j'étais absorbée par la souffrance qui s'étendait avec une égale intensité des pieds à la tête. Celles des nerfs, au dire des médecins eux-mêmes, sont intolérables, et, leur contraction étant générale, j'endurai un tourment indicible. Hélas, si encore je n'avais point par ma faute manqué d'en tirer profit!

Les tortures à cet excès ne durent pas se prolonger plus de trois mois. Mais il semblait impossible de pouvoir souffrir tant de maux réunis. Moi-même j'en suis étonnée maintenant et je regarde comme une grâce insigne la patience que le Seigneur me donna, car on voyait clairement qu'elle venait de lui. Ce qui me fut d'un grand secours pour la pratiquer, c'est que j'avais lu l'histoire de Job dans les *Morales* de saint Grégoire (a). Le Seigneur, ce me semble, avait, par ce moyen et par celui de l'oraison à laquelle j'avais commencé de m'adonner, daigné me préparer d'avance à supporter tous ces maux avec tant de conformité à sa volonté. Je ne m'entretenais qu'avec lui. J'avais habituellement à la pensée ces paroles de Job que je me plaisais à répéter : *Puisque nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous pas aussi les maux?* Ces paroles, ce me semble, me donnaient du courage.

La fête de Notre-Dame d'août arriva (1), après des tourments qui durèrent depuis le mois d'avril, bien qu'ils eussent été plus intenses les trois derniers mois. Je me préparai sans retard à me confesser. D'ailleurs, j'ai toujours aimé à me confesser souvent. On s'imagina que ce désir venait de la crainte de la mort, et, pour ne point m'effrayer, mon père s'y opposa. O amour excessif de la chair, quel préjudice tu pouvais causer à mon âme! Et cependant mon père était si bon chrétien, si prudent! Ce n'est donc point par ignorance qu'il parla ainsi. Or cette nuit-là même, j'eus une crise si terrible que pendant près de quatre jours je demeurai privée de tout sentiment. On m'administra alors le sacrement de l'Extrême-Onction; à toute heure, à tout moment, on s'attendait à me voir expirer. On ne cessait pas de me réciter le *Credo*, comme si j'avais compris quelque chose. A certains moments, on me croyait si bien morte, que l'on avait même laissé couler sur mes yeux de la cire que j'y trouvais ensuite (b). Mon père était désolé de ne pas m'avoir laissée me confesser. Que de cris et de prières il fit monter vers Dieu! Béni soit Celui qui a dai-

(1) C'était probablement le 15 août 1538. La Sainte avait donc un peu plus de 23 ans.

gné les exaucer ! Il y avait déjà un jour et demi que l'on avait creusé dans mon monastère la tombe qui attendait mon corps ; et un couvent de religieux de notre Ordre, situé en dehors de cette ville, avait fait les suffrages pour moi (c). Quand le Seigneur me rappela à moi, je voulus aussitôt me confesser (d). Je fis la communion en répandant beaucoup de larmes ; mais ces larmes ne provenaient pas uniquement, ce me semble, de la douleur et de la peine d'avoir offensé Dieu. Néanmoins cette douleur eût été suffisante pour assurer mon salut, quand bien même Dieu m'eût imputé l'erreur où l'on m'avait jetée, en me disant qu'il n'y avait pas de péché mortel dans certaines choses où j'ai vu plus tard qu'il y en avait certainement. Mes larmes provenaient aussi des souffrances qui étaient intolérables et me laissaient peu de connaissance. Cependant, il me semble que ma confession fut complète : j'y accusai tous les péchés dont je me croyais coupable envers Dieu. Sa Majesté m'a accordé la grâce entre autres, depuis ma première communion (1), de ne jamais omettre de déclarer en confession ce que j'ai cru être péché, même

(1) Jusqu'à ce jour aucun document ne nous indique à quel âge la Sainte fit sa première communion, qui

vénuel. Il me semble par ailleurs hors de doute que si j'étais morte alors, mon salut eût été bien exposé, soit parce que les confesseurs étaient très peu éclairés, soit parce que j'étais mauvaise, soit pour beaucoup d'autres motifs. Oui, il est certain qu'arrivée à cette partie de mon récit et considérant comment il apparaît que le Seigneur m'a ressuscitée, je suis pour ainsi dire toute tremblante.

O mon âme, il me semblerait bon que tu considères de quel danger le Seigneur t'avait délivrée. Si son amour n'avait pas assez d'empire pour t'empêcher de l'offenser, sa crainte, au moins, ne devait-elle pas te suffire? Il aurait pu mille autres fois te faire mourir dans un état plus dangereux encore. Je ne crois pas exagérer beaucoup en disant mille autres fois, dussé-je encourir les reproches de celui qui m'a commandé d'être très réservée dans l'aveu de mes péchés; car ils sont encore très embellis (1). Je le supplie, pour l'amour de Dieu, de ne rien retrancher au récit de mes infidélités; elles feront mieux ressortir la magnificence de Dieu et sa patience vis-à-

semble bien marquer une époque importante dans sa vie.

(1) Nous tenons à traduire littéralement l'expression de la Sainte : *harto hermosa*.

vis d'une âme. Qu'il soit béni à jamais! Plaise à Dieu que je ne cesse jamais de l'aimer! Mais que plutôt il me consume!

(a) On conserve religieusement au monastère des Carmélites Déchaussées de Saint-Joseph d'Avila deux volumes des *Morales* de saint Grégoire. A la première page du second on dit qu'il a été à l'usage de la Sainte, qu'elle y a fait des annotations et qu'elle le mettait sous sa tête pour dormir. Il est évident, comme le remarque le P. Silverio, que la plus grande partie de ces notes, comme celles de l'*Abécédaire spirituel*, ne sont pas de la Sainte. Quelques-unes même sont triviales, et ne rappellent nullement son génie. On reconnaît enfin très souvent qu'il y a eu là une main étrangère. Ce volume a paru à Séville en 1527, à l'imprimerie Cromberger.

(b) Une négligence de son frère Laurent aurait pu avoir les plus graves conséquences. Une nuit qu'il veillait Thérèse durant cette crise, il se laissa aller au sommeil. Le cierge qu'il tenait près de lui mit le feu aux oreillers et aux couvertures du lit de la Sainte, et, si la fumée ne l'avait réveillé, Thérèse pouvait être brûlée. Cfr. Ribera, liv. I, c. 7.

(c) Si Don Alphonse ne s'y était fortement opposé, on eût enterré la Sainte. Mais il savait reconnaître le pouls et il disait : *Cette fille n'est pas à enterrer.* — Ribera, *loc. cit.*

(d) Lorsqu'elle sortit de son assoupissement, elle dit : « Pourquoi m'a-t-on appelée? J'étais au ciel; j'ai vu l'enfer; mon père et doña Jeanne Suarez me devront leur salut; j'ai vu aussi les monastères que je dois fonder, ce que je dois faire dans l'Ordre et les âmes que je dois sauver; je mourrai sainte, et mon corps, avant d'être mis en terre, sera recouvert d'un drap d'or. » Ribera, l. I, c. vii.

CHAPITRE VI

Elle parle de la gratitude immense qu'elle doit au Seigneur pour sa résignation parfaite au milieu de si grandes souffrances. Elle montre comment elle prit le glorieux saint Joseph pour médiateur et avocat, et quels avantages elle en retira.

Après ces quatre jours de crise, je restai dans un état tel que Dieu seul peut savoir quelles tortures intolérables j'endurais. Ma langue était en lambeaux à force d'avoir été mordue. N'ayant pris aucune nourriture dans cet intervalle, ma faiblesse était extrême. Aussi ma gorge s'était tellement resserrée que je me sentais étouffer, et je ne pouvais pas même avaler un peu d'eau. Mon corps me semblait tout disloqué, et ma tête dans un désordre complet. J'étais toute roulée sur moi-même comme un peloton. Voilà où m'avaient amenée ces quelques jours de si grandes souffrances. A moins d'être aidée, je ne pouvais pas plus remuer les bras, les pieds, les mains, la tête, que si j'eusse été morte. Il n'y a, ce me semble, qu'un seul doigt de la main droite qu'il me fût possible de mouvoir. On ne savait com-

ment me toucher, car je ne pouvais le supporter, tant le corps tout entier était endolori. Aussi, pour me changer de place, était-on obligé de me soulever à l'aide d'un drap que deux personnes tenaient à chaque extrémité. Cet état dura jusqu'à Pâques fleuries (1). Il y avait cela de bon que, si l'on ne me touchait pas, les douleurs cessaient très souvent; et, dès que je pouvais reposer un peu, je me considérais comme bien. Je craignais de perdre la patience. Je fus donc très contente de voir que les douleurs n'étaient plus aussi aiguës ni aussi continuelles. Néanmoins, elles étaient encore insupportables, lorsque je ressentais les frissons d'une fièvre double-quarte très violente qui m'était restée. Quant au dégoût pour la nourriture, il était très grand.

Je mis un tel empressement à retourner à mon monastère, que je m'y fis transporter en cet état. On recevait en vie celle que l'on avait attendue morte. Mais le corps était pire que s'il n'eût pas été animé, tant il faisait peine à voir. Sa faiblesse extrême ne se peut décrire, je n'avais plus que les os. Comme je l'ai dit, cet état dura plus de huit mois, mais pendant près de trois ans je demeurai percluse (2), tout en ressentant une

(1) Le dimanche de Pâques de 1539.

(2) Par conséquent jusqu'en 1542.

amélioration progressive. Lorsque je commençai à pouvoir me traîner par terre, j'en rendis grâces à Dieu.

Tout ce temps se passa dans une résignation parfaite, et, à part les débuts de mes souffrances, j'y apportai même une grande joie, car elles ne me semblaient rien en comparaison des douleurs et des tortures que j'avais endurées au début. Ma conformité à la volonté de Dieu était complète, alors même qu'il m'eût laissée toujours en cet état. Il me semble toutefois que je ne désirais guérir qu'afin d'être dans la solitude pour faire oraison d'après la méthode qui m'avait été enseignée (1); car à l'infirmerie ce n'était pas chose facile. Je me confessais très souvent. Ma conversation roulait habituellement sur Dieu. Aussi, toutes les religieuses en étaient édifiées, et s'étonnaient de la patience que le Seigneur m'avait donnée. Sans le secours de Sa Majesté, il paraissait absolument impossible de goûter tant de joie au milieu de souffrances si cruelles.

Ce fut une grande chose pour moi que d'avoir reçu de Dieu le don de l'oraison : elle me faisait comprendre ce que c'est que de l'aimer lui-même.

(1) D'après le *Troisième Abécédaire* que son oncle lui avait donné. — Cf. ch. 3.

Durant ce peu de temps j'avais vu apparaître en moi ces vertus dont je vais parler, vertus qui étaient peu fortes toutefois, puisqu'elles étaient impuissantes à me maintenir dans la justice. Je ne disais de mal de personne, si petit qu'il fût; j'évitais au contraire d'une façon habituelle toute médisance, n'oubliant jamais que je ne devais ni vouloir pour les autres ni en dire ce que je ne voulais pas qu'on dise de moi-même. J'y veillais avec un soin extrême dans les occasions qui se présentaient. Il y avait cependant quelquefois des circonstances plus délicates, où il se glissait quelque léger manquement; mais c'était contre mon ordinaire. J'engageai donc si bien mes compagnes et les personnes que je voyais à suivre cette ligne de conduite, qu'elles en contractèrent l'habitude. On en vint à se persuader que là où j'étais la réputation des absents n'avait rien à craindre, et qu'il en était de même là où se trouvaient mes amies, mes parentes ou celles que j'instruisais. Néanmoins il y a d'autres points où j'ai un grand compte à rendre à Dieu pour les mauvais exemples que je leur ai donnés. Plaise à Sa Majesté de me pardonner si j'ai été cause de beaucoup de maux; mon intention n'était pas du moins aussi mauvaise que mes actes.

J'avais conservé le désir de la solitude. J'aimais

à traiter et à parler des choses de Dieu, quand l'occasion s'en présentait; j'y trouvais plus de contentement et de joie que dans toute la politesse, ou, pour mieux dire, dans la grossièreté des conversations du monde.

Je communiais et je me confessais beaucoup plus souvent. Mon âme le désirait d'ailleurs. J'affectionnais extrêmement la lecture des bons livres. Un repentir très profond s'emparait de moi, dès que j'avais offensé Dieu; et souvent, je m'en souviens, je n'osais plus faire oraison, car je redoutais comme un grand châtiment la douleur cruelle que je devais y ressentir de l'avoir offensé. Cette disposition prit ensuite de telles proportions que je ne sais à quoi comparer un pareil tourment. Jamais cependant il n'y eut de crainte, ni petite, ni grande; mais quand je me rappelais les délices dont le Seigneur me favorisait dans l'oraison, ou l'étendue de mes obligations envers lui, et que je voyais de quelle manière déplorable je le payais de retour, j'en demeurais accablée. Je me reprochais vivement de répandre tant de larmes pour mes fautes, quand je constatais mon peu d'amendement. Mes résolutions et mon chagrin ne suffisaient pas à me préserver des chutes, dès lors que je m'exposais aux occasions. Mes larmes me semblaient trompeuses, et mes fautes apparais-

saient ensuite plus grandes à mes yeux, car je voyais la grâce que le Seigneur me faisait de les pleurer et d'en concevoir un si vif regret. Je faisais en sorte de m'en confesser au plus tôt, et je n'omettais rien, ce me semble, pour rentrer en grâce avec lui. Tout le mal venait de ce que je ne m'éloignais pas complètement des occasions et de ce que les confesseurs ne me procuraient que peu de secours. Si l'on m'avait montré le danger où j'étais, et l'obligation qu'il y avait pour moi de rompre certaines relations, à coup sûr on eût remédié à mon mal, car jamais pour rien au monde je n'aurais consenti à rester volontairement un seul jour en état de péché mortel. Toutes ces marques de la crainte de Dieu me vinrent dans l'oraison, et la plus grande de toutes, c'est que cette crainte était imprégnée d'amour et que je ne pensais même pas au châtement. Tout le temps de ma grande maladie, je veillais soigneusement sur ma conscience pour la tenir à l'abri des péchés mortels. O mon Dieu, je désirais la santé pour vous mieux servir, et c'est d'elle qu'est venu tout le dommage causé à mon âme.

Me voyant donc si percluse à un âge si tendre encore, et considérant l'état où m'avaient réduite les médecins de la terre, je résolus de recourir à ceux du ciel, pour obtenir ma guérison. Si je

désirais revenir encore à la santé, je supportais cependant mon mal avec beaucoup de joie. Je pensais que si avec de la santé je devais me damner, mieux valait rester ainsi. Néanmoins, je m'imaginai qu'une fois rétablie, je servirais Dieu d'une manière bien plus fidèle. C'est là notre illusion. Nous ne nous abandonnons pas entièrement à la volonté de Dieu. Il sait pourtant mieux que nous ce qui nous convient.

Je commençai donc mes dévotions qui consistaient à faire dire des messes et à réciter des prières très approuvées. D'ailleurs je n'ai jamais aimé ces autres dévotions auxquelles se livrent quelques personnes, les femmes en particulier qui y joignent certaines cérémonies de leur goût; je ne pouvais les supporter. En réalité, il a été prouvé que ces dévotions ne convenaient pas, et que c'était là de la superstition.

Je pris pour avocat et patron le glorieux saint Joseph et je me recommandai instamment à lui. J'ai vu bien clairement que c'est lui, mon père et mon protecteur, qui m'a guérie de cette infirmité, comme il m'a tirée également de dangers très grands où il s'agissait de mon honneur et du salut de mon âme. Son assistance m'a procuré plus de bien que je ne savais lui en demander. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais adressé

une supplique qu'il ne l'ait exaucée. C'est une chose merveilleuse que les grâces insignes dont Dieu m'a favorisée, et les dangers tant du corps que de l'âme dont il m'a délivrée par la médiation de ce bienheureux saint. Les autres semblent avoir reçu de Dieu le pouvoir de nous assister dans une nécessité spéciale. Mais ce glorieux saint, je le sais par expérience, nous assiste dans tous nos besoins. Notre-Seigneur veut nous faire comprendre que, s'il a été soumis sur la terre à celui qu'il appelait son père, parce que c'était son gouverneur qui pouvait lui commander, il défère également au ciel à toutes ses suppliques. C'est ce qu'ont reconnu par expérience plusieurs personnes qui, d'après mes conseils, se sont recommandées à lui. A l'heure actuelle, elles sont nombreuses les âmes qui l'honorent et constatent de nouveau la vérité de ce que j'avance.

Je m'appliquais à faire célébrer sa fête avec toute la solennité possible (a). J'y apportais, il est vrai, plus de vanité que d'esprit intérieur, car je voulais que tout se fit avec bon goût et d'une manière parfaite. Mon intention était pure, sans doute; mais j'avais le défaut, quand le Seigneur me donnait la grâce d'accomplir quelque bonne action, d'y mêler toujours une foule d'imperfec-

tions et de fautes; dès qu'il s'agissait de mal, de recherche, ou de vanité, je déployais beaucoup d'habileté et de diligence. Que le Seigneur daigne me le pardonner!

Je voudrais persuader à toutes les âmes qu'elles doivent porter de la dévotion à ce glorieux saint. Une longue expérience, en effet, m'a montré les grâces qu'il nous obtient de Dieu. Je n'ai pas connu une seule personne, ayant pour lui une dévotion vraie et l'honorant d'un culte particulier, que je ne l'aie vue plus avancée dans la vertu. Il fait progresser d'une manière admirable les âmes qui se recommandent à lui. Depuis plusieurs années, ce me semble, je lui demande une grâce le jour de sa fête, et je l'ai toujours obtenue; et lorsque ma supplique est quelque peu de travers, il la redresse pour le plus grand bien de mon âme. Si j'avais autorité pour écrire, je m'appliquerais très volontiers à raconter dans tous leurs détails les faveurs dont ce glorieux saint m'a favorisée, ainsi que d'autres personnes. Mais pour ne point dépasser les limites qui m'ont été fixées, je serai brève sur un grand nombre de points, et plus même que je ne le désirerais, tandis que sur d'autres points je serai plus longue qu'il ne faudrait. Enfin, je ferai comme une personne qui n'apporte en toute bonne œuvre que

peu de discrétion. Je demande seulement pour l'amour de Dieu à celui qui ne me croirait pas, d'en faire l'épreuve. Il verrait par son expérience combien il est avantageux de se recommander à ce glorieux patriarche et d'avoir pour lui une dévotion spéciale. Les âmes d'oraison, en particulier, lui doivent un culte tout filial. Je ne sais d'ailleurs comment on pourrait penser à la Reine des Anges et à toutes les souffrances qu'elle a endurées en compagnie de l'Enfant Jésus, sans remercier saint Joseph de les avoir si bien aidés alors l'un et l'autre. Que celui qui n'aura pas de maître pour lui enseigner l'oraison prenne ce glorieux saint pour guide, et il ne risquera point de s'égarer. Plaise à Dieu que je ne me sois pas égarée moi-même en osant parler de lui ! Car, si je proteste de la plus tendre dévotion pour lui, j'apporte une foule d'imperfections dans la manière dont je cherche à le glorifier et à l'imiter. Il m'a bien montré ce qu'il est, puisque, grâce à lui, j'ai pu enfin me lever, marcher et être délivrée de ma paralysie. Et moi, étant ce que je suis, j'ai mal usé d'une telle grâce (*b*).

Qui aurait dit que je devais sitôt tomber, quand Dieu m'avait accordé tant de faveurs, quand Sa Majesté avait commencé à orner mon âme de vertus qui, d'elles-mêmes, me stimulaient à le

servir, quand je m'étais vue si près de la mort et en si grand danger de me damner, quand j'avais été ressuscitée corps et âme, à la stupéfaction de tous ceux qui me voyaient encore en vie!

Qu'est-ce que cela signifie, ô mon Seigneur! Faut-il donc vivre exposé à tant de dangers! Au moment où j'écris ces lignes, je puis bien, ce me semble, aidée de votre faveur et de votre miséricorde, dire comme saint Paul, bien que ce ne soit pas dans la même perfection que lui : *Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est vous, ô mon Créateur, qui vivez en moi*, tellement en effet, depuis quelques années, d'après ce que je puis comprendre, vous me soutenez de votre main! Je trouve aussi en moi des désirs et des résolutions de ne faire aucune chose, si minime qu'elle soit, contre votre volonté; c'est ce que l'expérience m'a montré d'une certaine manière en beaucoup de circonstances, ces dernières années. Sans doute, il doit se glisser, à mon insu, beaucoup d'offenses contre votre divine Majesté. Mais il n'est rien, ce me semble, que je ne sois fermement résolue d'accomplir par amour pour vous. Et en réalité, vous m'avez prêté votre secours pour mener à bonne fin plusieurs entreprises.

Je n'aime ni le monde, ni rien de ce qui le con-

cerne. Aucune chose, ce me semble, ne saurait me contenter en dehors de vous, et tout le reste me paraît une pesante croix. Je puis me faire illusion, et peut-être n'ai-je pas ces dispositions dont je parle. Mais vous voyez bien, vous, ô mon Seigneur, que d'après ce que je puis comprendre, je ne mens pas. Je tremble, et à bon droit, que vous ne m'abandonniez encore; car je sais où peuvent me conduire ma force et mon peu de vertu, si vous-même ne me soutenez constamment et ne m'aidez à ne point vous abandonner. Plaise à Votre Majesté que je ne sois pas abandonnée de vous en ce moment même où je m'imagine posséder toutes ces dispositions dont je parle! Je ne sais comment nous voulons vivre sur cette terre, puisque tout y est si incertain! O mon Seigneur, il me semblait déjà impossible de vous abandonner si complètement. Mais, après vous avoir été si souvent infidèle, je ne puis m'empêcher de trembler. Car vous étiez-vous éloigné un peu de moi, que je retombais aussitôt à terre. Soyez béni à jamais! j'avais beau vous abandonner, vous, vous ne m'abandonniez pas complètement, mais vous me tendiez plutôt toujours la main pour m'aider de nouveau à me relever! Et moi, ô mon Dieu, je la repoussais bien souvent! Je ne voulais même pas entendre ces appels réi-

térés que vous m'adressiez, comme je vais le raconter maintenant.

(a) Au XVI^e siècle, il y avait dans beaucoup de couvents d'Espagne une coutume d'après laquelle la religieuse, si elle possédait quelque bien, se chargeait de payer les frais de la fête d'un saint pour lequel elle avait une dévotion spéciale. Cette coutume existait au couvent des Carmélites de l'Incarnation d'Avila. Voilà pourquoi notre Sainte se chargeait des frais de la fête de saint Joseph — *S. Teresa*, P. Silverio, t. I, p. 38 — *Mir*, t. I, p. 131.

(b) Benoît XIV attribue aux Carmes la gloire d'avoir transporté son culte en Occident aux XI^e et XII^e siècles (*De serv. Dei Beatific.*, l. IV, p. II, c. xx. — *Acta S. Ther.* Van der Moere, xv oct., n^o 344^b — *Acta SS. XIX Martii*).

Les Carmes ont, au commencement du XV^e siècles, un office propre du Saint qui est reproduit dans leur Bréviaire imprimé à Bruxelles en 1480 (*Biblioth. Nat.*, n^o 2439).

Le Chapitre général de Paris 1456 ordonne que la fête soit solennelle, comme le rapporte l'Ordinal de Sibert Beka de 1468 (*Biblioth. municipale de Dijon*).

Le Missel des Carmes de Valenciennes a une Messe propre du Saint antérieure à 1450 (*Bibl. de l' Arsenal*, T. L. 193 — Lucot, p. 174); de même le Missel Carme de 1514 de la *Biblioth. Mazarine* n^o 1167 A².

Il semblait réservé à sainte Thérèse de propager le culte du Saint et de l'étendre à l'univers. Son premier monastère, elle le plaça sous sa protection, et de 17 qu'elle fonda, 12 furent placés sous le voca-

ble du saint. C'est elle, semble-t-il, qui, la première, lui a dédié une église (*Acta S. Teresiae*, Vander Moere, n° 344, A. B.). — La première église érigée en France à saint Joseph est celle des Carmes de Vaugirard, à Paris, 1613-1625.

Le 6 avril 1680, Innocent XI accordait aux Carmes la Fête du Patronage qui ne fut étendue à l'Église universelle qu'en 1847 par Pie IX.

Cfr. *Études Carmélitaines*, avril 1911.

CHAPITRE VII

Elle montre comment elle perdit peu à peu les faveurs dont le Seigneur l'avait comblée et combien fut infidèle la vie qu'elle commença à suivre. Elle raconte les dangers où sont les monastères de religieuses qui ne gardent pas une très étroite clôture.

Je commençai donc à aller de passe-temps en passe-temps, de vanité en vanité, d'occasion en occasion. J'en arrivai à m'exposer tellement aux plus grands périls et à dépraver mon âme par une foule de frivolités, que j'avais déjà honte de m'approcher de Dieu et de m'entretenir avec lui dans l'intimité si particulière de l'oraison. Ce qui me confirmait dans cette crainte, c'est que mes fautes devenaient plus nombreuses, et que je commençais à perdre le goût et la joie que je trouvais précédemment dans les pratiques de vertu. Je voyais très clairement, ô mon Dieu, que ces faveurs s'éloignaient de moi, parce que je m'éloignais de vous. Ce fut le plus terrible des pièges dans lesquels le démon pouvait me faire tomber sous prétexte d'humilité. Je commençai

à craindre de faire oraison, en me voyant si infidèle. Il me semblait préférable d'agir comme tout le monde, puisque j'étais encore inférieure aux plus mauvaises et de me contenter des prières vocales qui étaient d'obligation. Il ne me convenait pas de faire l'oraison mentale, ni de m'entretenir si intimement avec Dieu, quand je méritais d'être dans la compagnie des démons. Il me semblait que je trompais tout le monde, car les apparences étaient bonnes (a). Aussi il ne faut point en rendre responsable la Communauté où je me trouvais; et si je m'ingéniais à ce que l'on eût bonne opinion de moi, je n'avais cependant nulle intention de simuler la piété. D'ailleurs sur ce point de l'hypocrisie et de la vaine gloire, je ne me souviens pas d'avoir commis de faute, grâce à Dieu; du moins, il me le semble. Dès que j'en éprouvais le premier mouvement, j'en concevais tant de peine que le démon se retirait avec perte, et me laissait enrichie d'un mérite de plus; aussi, il m'a très peu tentée sur ce point. Peut-être si Dieu lui avait permis de me livrer d'aussi rudes combats sur ce point que sur d'autres, je serais également tombée. Mais Sa Majesté a daigné m'en préserver jusqu'à cette heure. Qu'elle en soit bénie à jamais! Toutefois je souffrais extrêmement de voir la bonne opinion qu'on

avait de moi, car je savais quel était l'intérieur de mon âme. Voici pourquoi on ne me croyait pas aussi mauvaise que je l'étais. On me voyait, malgré mon jeune âge et des occasions nombreuses, me retirer souvent dans la solitude pour m'y livrer à la prière et à de longues lectures. Je parlais habituellement de Dieu ; j'étais heureuse de faire peindre l'image de Notre-Seigneur en beaucoup d'endroits du monastère ; j'avais un oratoire que j'ornais de ce qui pouvait porter à la dévotion ; je ne disais jamais de mal de personne. On remarquait encore en moi d'autres choses de ce genre qui avaient les apparences de la vertu. Et moi, vaine comme j'étais, je savais me rechercher dans les choses que le monde a coutume d'estimer.

Ajoutez à cela qu'on me donnait autant et plus de liberté même qu'aux plus anciennes religieuses. On avait pleine confiance en moi. J'avoue que je n'aurais jamais pris de moi-même la moindre liberté, ni osé rien faire sans permission ; jamais, par exemple, je n'aurais voulu entretenir des conversations par quelque ouverture du monastère ou par-dessus les murs, ou à la faveur de la nuit ; jamais, ce me semble, on n'aurait pu m'amener à avoir de tels entretiens dans le monastère. Mais si je ne tombai point dans cet abus,

c'est que le Seigneur daigna me soutenir de sa main.

En considérant avec soin et attention beaucoup de choses, il me semblait qu'exposer par ma malice l'honneur de tant de religieuses, vraiment vertueuses, c'eût été très mal, comme si d'autres choses que je faisais eussent été bonnes. A la vérité, les fautes que je cōmettais, si grandes qu'elles fussent, n'avaient point une telle gravité.

Ce qui, à mon avis, me causa beaucoup de tort, ce fut de n'être pas dans un monastère cloîtré.

Les religieuses ferventes pouvaient, en effet, user bonnement de la liberté qui leur était accordée; elles n'étaient pas obligées à faire davantage, dès lors qu'elles ne promettaient point de garder la clôture. Mais une telle liberté, pour moi qui suis mauvaise, m'aurait infailliblement conduite en enfer, si le Seigneur, usant de miséricordes toutes particulières, ne m'eût comblée d'une foule de secours et de grâces pour me tirer du danger. Elle constitue, à mon avis, un danger très grand dans un monastère de religieuses. Celles qui veulent être imparfaites, y trouveront plutôt le chemin de l'enfer qu'un remède à leurs faiblesses. Ces réflexions toutefois ne s'appliquent pas à mon monastère; il renferme en effet tant de religieuses qui servent le Seigneur avec géné-

rosité et la plus haute perfection que Sa Majesté ne peut dans sa miséricorde manquer de les favoriser. Il n'est pas d'ailleurs de ceux qui sont le plus ouverts à ces libertés, et il y règne une grande régularité. Je veux parler de certains autres monastères que je connais et que j'ai vus. Les religieuses qui les habitent m'inspirent, je l'avoue, une profonde compassion. Il faut vraiment que le Seigneur leur adresse des appels bien particuliers, et non pas une fois, mais souvent, pour qu'elles puissent y faire leur salut, tant les honneurs et les plaisirs du monde y sont accrédités, tant on y comprend mal les obligations de la vie religieuse. Plaise à Dieu qu'on n'y prenne pas pour vertu ce qui est péché, comme cela m'arrivait très souvent ! Il est si difficile de faire comprendre cette vérité que le Seigneur doit lui-même y mettre la main d'une façon spéciale.

Dès lors que les parents ne se préoccupent plus de placer leurs filles dans un monastère où elles trouveraient des moyens de salut, mais là où les dangers sont plus grands encore que dans le monde, je les supplie de suivre au moins le conseil que je leur donne dans l'intérêt de leur honneur. Il vaut mieux pour eux marier leurs filles même au-dessous de leur rang que de les

placer dans de semblables monastères, à moins qu'elles n'aient une inclination très profonde pour la vertu, — et encore plaise à Dieu que de telles dispositions soient suffisantes ! — ou bien qu'ils les gardent chez eux. Car si l'une d'elles veut mener une vie imparfaite à la maison paternelle, elle ne pourra la dissimuler que peu de temps. Dans ces monastères, au contraire, elle le pourrait très longtemps ; et à la fin le Seigneur finit par tout dévoiler.

Ces religieuses non seulement se nuisent à elles-mêmes, mais elles nuisent aussi à toutes les autres. Quelquefois la faute n'est point à ces pauvres petites ; elles ne font que suivre une voie toute frayée, et beaucoup d'entre elles sont bien à plaindre. Elles veulent fuir un monde pour s'engager au service du Seigneur et se tenir à l'écart des dangers d'ici-bas ; et, au lieu d'un monde, elles en trouvent dix ; elles ne savent comment s'en délivrer ou s'en préserver. Leur jeune âge, leur sensualité et le démon ne cessent de les convier et de les porter à certaines choses réellement mondaines ; et elles voient que leur couvent les considère en quelque sorte comme des actes de vertu ! Je pourrais les comparer, jusqu'à un certain point, à ces infortunés hérétiques qui veulent faire croire qu'ils suivent la

vérité, et affirment qu'ils en sont persuadés, quand il n'en est rien, car ils entendent au-dedans d'eux-mêmes une voix qui leur dit que cela est mal. Oh ! quel malheur ! quel malheur ! quand des communautés d'hommes ou de femmes, je ne distingue pas en ce moment, ne gardent plus la régularité ! quand il y a deux chemins, l'un pour la vertu et les pratiques du cloître, l'autre pour le relâchement, et que tous les deux sont également suivis ! Je me trompe ; non ; ils ne sont pas également suivis. Nos péchés nous entraînent toujours au plus imparfait, celui du grand nombre, et par suite, celui qui a les faveurs. On y observe si peu la régularité que les religieux ou religieuses qui veulent généreusement correspondre à leur vocation ont plus à redouter les habitants mêmes du monastère que tous les démons réunis. Il faut alors user d'une prudence et d'une réserve plus grande pour parler de l'amitié où l'on veut être avec Dieu que de ces autres amitiés ou liaisons que le démon entretient dans les monastères. Je ne sais pourquoi nous nous étonnons de voir tant de maux dans l'Église. Car enfin ceux qui devraient être pour tous des modèles de vertu ont complètement éteint cet esprit que les saints, leurs devanciers, avaient, au prix de leurs travaux, implanté dans la religion. Que la divine

Majesté daigne y apporter le remède qu'Elle juge nécessaire ! Ainsi soit-il !

Je commençai donc à m'engager peu à peu dans ces conversations du monde. Suivant en cela une coutume établie, je ne croyais pas que de tels entretiens dussent causer à mon âme les dommages et les distractions que j'ai compris dans la suite. Il me semblait que cet usage si général des visites dans beaucoup de monastères ne devait pas me faire plus de mal qu'aux autres, qui me paraissaient vraiment vertueuses. Mais je ne considérais pas que les autres religieuses étaient bien meilleures que moi et que ce qui était un vrai danger pour moi ne devait pas l'être au même degré pour d'autres. Je crains bien toutefois qu'il n'y en ait toujours ; en tout cas, c'est du temps mal employé.

Me trouvant un jour avec une personne dont je venais de faire la connaissance, le Seigneur voulut me donner à entendre que de telles liaisons ne me convenaient pas, m'avertir du danger où j'étais et m'éclairer dans cet aveuglement si profond. Le Christ se représenta à moi sous un visage sévère et me montra combien il était mécontent (1) de ces conversations. Je le vis des

(1) Le P. Bagnès, voulant corriger le texte *le pesaba*, avait mis *no le agradava*.

yeux de l'âme beaucoup plus clairement que je ne pourrais le voir des yeux du corps. Son image me produisit une impression si profonde qu'après plus de vingt-six ans écoulés (*b*), je crois l'avoir encore devant moi. J'en fus très effrayée et troublée, et je ne voulus plus voir cette personne.

Un grand inconvénient pour moi, ce fut d'ignorer que l'on peut voir autrement qu'avec les yeux du corps. Le démon chercha à m'entretenir dans cette pensée. Il me donnait à entendre que cela était impossible, que c'était une illusion de ma part, que peut-être c'était un artifice du malin esprit, et autres choses de ce genre. Et cependant il me semblait toujours que cette vision était de Dieu et non une illusion. Mais comme elle ne répondait pas à mes goûts, je m'appliquai à me tromper moi-même, et je n'osai m'en ouvrir à qui que ce soit. On me pressa ensuite de continuer mes rapports avec cette personne. On m'assurait qu'il n'y avait aucun mal à la voir et que, bien loin d'y perdre de la considération, je ne pourrais qu'en gagner. Je repris donc mes entretiens avec elle.

A d'autres époques, j'ai encore eu d'autres relations, car j'ai passé de longues années dans cette récréation pestilentielle. Lorsque je m'y trouvais, elle ne me semblait pas aussi nuisible qu'elle

l'était en réalité. Parfois cependant je voyais clairement qu'elle n'était pas bonne. Mais aucune ne me causa autant de dissipation que celle dont je parle, car je portais à cette personne la plus profonde affection.

Une autre fois, me trouvant avec elle, nous vîmes venir vers nous, comme en furent témoins d'autres personnes qui étaient là, une sorte de crapaud énorme, qui s'avancait néanmoins avec beaucoup plus de rapidité que ne le font ces animaux. Je ne puis comprendre comment en plein midi un tel monstre pût venir de l'endroit d'où il sortit; et de fait, on n'y en a jamais vu. Mais l'impression que cette vue produisit en moi ne me semblait pas sans mystère; aussi je n'en ai jamais perdu le souvenir. O grand Dieu! avec quelle sollicitude et quelle bonté vous avez daigné m'avertir par toutes sortes de moyens, et comme j'ai mal su en profiter! (c)

Dans ce monastère se trouvait une religieuse ancienne, de ma famille. C'était une grande servante de Dieu. Sa régularité était exemplaire. Elle aussi me donnait parfois quelques avis. Et moi, non seulement je ne la croyais pas, mais je la trouvais ennuyeuse, et il me semblait qu'elle se scandalisait sans motif.

Si je raconte ces faits, c'est afin que l'on com-

prenne bien ma malice et la miséricorde infinie de Dieu ; c'est aussi afin que l'on voie jusqu'à quel point une telle ingratitude m'avait rendue digne de l'enfer. Je le fais également afin que, si le Seigneur permet pour sa gloire que des religieuses lisent un jour ce récit, elles puissent s'instruire à mon exemple. Je les conjure pour l'amour de Notre-Seigneur de fuir de semblables récréations. Plaise à Sa Majesté que j'en désabuse quelqu'une parmi celles en si grand nombre que j'ai trompées, en leur disant qu'il n'y avait aucun mal dans ces conversations et en les rassurant sur un si grand danger ! J'étais dans l'aveuglement, mais je ne voulais certes point les tromper. Et si, comme je l'ai dit, je leur ai donné le mauvais exemple, et par suite, causé beaucoup de préjudice, je ne croyais pas faire tant de mal.

Lorsque j'étais au début de ma maladie et que je ne savais pas même me diriger, il me venait un désir très ardent d'être utile au prochain. C'est là une tentation très commune chez les commençants, mais qui me réussit bien. Comme j'aimais tant mon père, je désirais le voir posséder le bien que je croyais déjà trouver moi-même dans l'oraison, car, à mon avis, il n'y en avait pas de plus grand sur la terre. Aussi, je m'ingéniai de mon mieux et commençai à l'y porter ; je

lui remis même des livres dans ce but. Vertueux comme il l'était, ainsi que je l'ai dit, il s'habitua si bien à cet exercice, qu'au bout de cinq ou six ans, ce me semble, il avait déjà réalisé d'immenses progrès (1). J'en rendis à Dieu les plus vives actions de grâces et en éprouvai la consolation la plus profonde. S'il eut de dures épreuves de diverses sortes, il sut les supporter toutes avec une conformité parfaite à la volonté de Dieu (2). Il venait souvent me voir, car il mettait sa joie à parler des choses de Dieu.

Une fois que les distractions m'eurent entraînée et que je ne faisais plus oraison, je m'aperçus qu'il me croyait toujours avec les mêmes habitudes. Je ne pus m'empêcher de le désabuser. J'étais restée une année et même davantage sans faire oraison (3), parce que cela me paraissait plus humble. Ce fut, comme je le dirai plus loin, la plus grande tentation de ma vie; car elle allait achever de me perdre. Avec l'oraison, en effet,

(1) Don Alphonse de Cépéda est mort le 24 décembre 1543. Ce serait donc en 1538 ou en 1539 que Thésèe l'aurait engagé à s'adonner à l'exercice de l'oraison.

(2) Nous ne savons de quelles épreuves il s'agit.

(3) Au chapitre XIX, la Sainte met une petite variante; elle dit: « J'abandonnai cet exercice un an et demi, ou au moins un an, car pour les autres six mois je ne me rappelle pas bien. »

s'il m'arrivait d'offenser Dieu un jour, je me remettais dans le recueillement les autres jours, et je m'éloignais davantage des occasions. Aussi je ne pus souffrir que ce saint homme restât dans l'illusion à mon sujet et crût que je traitais avec Dieu comme d'habitude. Je lui déclarai donc que je ne faisais plus oraison, sans lui en dire le motif. Je lui représentai seulement que mes infirmités m'en empêchaient, car bien que guérie de cette maladie si grave dont j'ai parlé, j'en ai toujours eu jusqu'à ce jour et j'en ai même de bien grandes. Depuis quelque temps, j'avoue qu'elles sont moins pénibles, mais j'en ai toujours de plusieurs sortes. Ainsi durant vingt ans, j'étais prise de vomissements tous les matins; il m'était impossible de prendre aucune nourriture jusqu'au milieu du jour, quelquefois même plus tard. Depuis que je fais la communion plus souvent, les vomissements me viennent le soir, avant d'aller prendre mon sommeil, et avec une peine plus grande. Je dois moi-même les provoquer à l'aide d'une plume ou d'autre chose; car si j'ometts de le faire, la souffrance est très vive. Je ne suis jamais, ce me semble, sans endurer des douleurs de diverses sortes qui sont quelquefois même très pénibles, surtout celles du cœur. Néanmoins, le mal qui m'affligeait autrefois

d'une façon très ordinaire, ne me vient plus que de loin en loin. Quant au rhumatisme aigu et aux fièvres qui me venaient fréquemment, j'en suis guérie depuis huit ans. Je me préoccupe très peu aujourd'hui de tous ces maux qui m'affligent. Bien souvent, au contraire, je m'en réjouis, à la pensée qu'ils me servent à procurer quelque gloire au Seigneur.

Mon père crut donc que c'étaient mes infirmités qui m'empêchaient de faire oraison. Comme il ne disait point de mensonge, je n'aurais pas dû en dire, non plus, vu surtout l'intimité que j'avais avec lui. Je lui dis donc, pour le confirmer dans son sentiment, que c'était bien assez pour moi de pouvoir remplir mon office au chœur. Cette excuse, je le voyais, n'était pas valable, car les infirmités ne sont pas un motif suffisant pour laisser un exercice qui ne requiert point les forces corporelles, mais seulement l'amour et l'habitude. Le Seigneur, en outre, nous en facilite toujours les moyens, si nous le voulons. Je dis toujours; car si les circonstances ou même la maladie nous enlèvent parfois de longues heures de solitude, il y a néanmoins des moments où la santé nous permet de faire oraison. La véritable oraison, quand on est malade ou empêché, consiste, pour l'âme qui aime, à offrir à Dieu ses

souffrances, à se rappeler Celui pour qui elle souffre, à se résigner et à produire mille autres actes qui se présentent. C'est l'amour qui agit ici, et non la force; le temps de solitude n'est pas indispensable, et il ne faut pas s'imaginer qu'en dehors de là il n'y a pas d'oraison.

Avec un peu de vigilance, on peut se procurer les plus grands biens, si l'on sait profiter du temps, alors même que le Seigneur nous enlèverait par la souffrance les heures accoutumées de l'oraison. C'est ainsi que j'en avais acquis, lorsque je veillais à la pureté de ma conscience.

Grâce à la bonne opinion qu'il avait de moi et à l'amour qu'il me portait, mon père crut tout ce que je lui dis, et même me plaignit. Comme il était déjà très élevé dans l'oraison, il ne restait plus dès lors que peu de temps avec moi. A peine m'avait-il vue un instant qu'il s'en allait, en disant que rester davantage c'était du temps perdu. Et moi, qui le perdais en d'autres vanités, je m'en préoccupais peu.

Ce n'est pas seulement mon père, mais quelques autres personnes encore que j'engageais à faire oraison à cette époque où je m'occupais de passe-temps inutiles. Les trouvant portées à la prière, je leur indiquais la manière de méditer ;

je m'occupais de leur avancement, je leur procurais des livres. Car depuis que j'ai commencé à faire oraison, comme je l'ai dit, j'ai toujours eu le désir de voir les autres servir Dieu. Dès lors que je ne servais pas le Seigneur d'après les lumières que Sa Majesté m'avait données, il me semblait que je ne devais point les perdre, mais porter les autres à le servir à ma place. Je dis cela pour que l'on voie bien la profondeur de mon aveuglement. Je courais à ma perte, et je cherchais à sauver les âmes !

A cette époque, mon père fut atteint d'une maladie qui en peu de jours le conduisit au tombeau. J'allai lui donner mes soins, mais j'étais plus malade de l'âme qu'il ne l'était du corps, car je me trouvais plongée dans beaucoup de vanités. Cependant, autant que je puis en juger, je ne suis point tombée dans le péché mortel durant toute cette époque, la plus malheureuse de ma vie. Si je l'avais compris, je n'aurais jamais consenti à y demeurer.

J'eus beaucoup à souffrir durant la maladie de mon père, mais il me semble que je le payai tant soit peu de retour de la peine qu'il avait eue au milieu de mes maux. Souffrante comme je l'étais, je fis effort sur moi pour le servir. Je voyais qu'en le perdant, j'allais perdre tout mon bien et

toute ma joie; car il avait toujours été mon bonheur et ma consolation. J'eus assez de courage pour ne point lui montrer mon chagrin, et jusqu'à sa mort je fus comme si je n'avais rien senti. Mais il me semblait qu'on m'arrachait l'âme, quand je voyais s'éteindre peu à peu la vie d'un père que j'aimais tant. Il y a lieu de bénir Dieu quand on sait la mort qu'il fit, le désir qu'il avait de mourir, les conseils qu'il nous donnait après avoir reçu l'Extrême-Onction. Il nous chargeait de le recommander à Dieu et de lui obtenir sa miséricorde. Il nous exhortait à servir toujours le Seigneur et à bien considérer que tout passe. Il nous disait, les larmes aux yeux, quel profond chagrin il éprouvait de ne pas l'avoir servi avec ferveur. Il ajouta qu'il aurait voulu à ce moment être religieux, je veux dire l'avoir été, dans un ordre des plus austères.

Je regarde comme absolument certain que le Seigneur le prévint de sa fin prochaine quinze jours avant de l'appeler à lui. Jusqu'alors en effet le mal dont il souffrait ne lui semblait pas mortel. Mais à partir de ce moment, malgré un mieux notable et malgré les paroles rassurantes des médecins, il ne se préoccupait plus que de mettre ordre aux affaires de son âme.

Ils souffrait surtout aux épaules, d'une douleur

très vive qui ne le quittait pas. Parfois le mal était si violent qu'il en ressentait d'horribles tortures. Sachant qu'il était très dévot à Notre-Seigneur portant sa croix, je lui rappelais cette scène de la Passion et le priais de penser que Sa Majesté voulait lui donner à sentir quelque chose des souffrances qu'Elle avait alors endurées pour nous. Il en fut tellement consolé que jamais plus, ce me semble, je ne l'entendis se plaindre. Il demeura trois jours presque entièrement privé de connaissance. Mais le jour de sa mort, il recouvra, grâce à Dieu, une lucidité d'esprit si complète que nous en étions tout surpris. Il la conserva ensuite jusqu'à son dernier soupir et mourut au milieu du *Credo* qu'il récitait lui-même. Il était comme un ange. Il me semble bien qu'il l'était, si je puis m'exprimer ainsi, par la pureté de son âme et par toutes ses dispositions qui étaient si parfaites (*d*).

Je ne sais pourquoi je raconte ce fait, si ce n'est pour me rappeler davantage les infidélités de ma vie. Car, témoin d'une telle mort et connaissant une telle vie, j'aurais dû, pour ressembler à un tel père, travailler à mon amendement. Son confesseur, qui était un dominicain très savant, disait qu'il ne doutait pas que mon père ne fût allé droit au ciel. Il y avait plusieurs années qu'il

le confessait, et il faisait l'éloge de sa pureté de conscience (*e*).

Ce Père dominicain, homme d'une grande vertu et craignant Dieu, me fit le plus grand bien. Je le pris pour confesseur, et il eut à cœur de veiller au bien de mon âme; il m'éclaira sur le danger où je me trouvais. Il me faisait communier tous les quinze jours. Je commençai à m'entretenir avec lui, et j'arrivai peu à peu à lui parler de mon oraison. Il me recommanda de ne point l'abandonner, car elle ne pouvait que m'être utile. Je la repris donc, et depuis lors je ne l'ai plus quittée, mais je ne m'éloignai pas pour cela des occasions dangereuses.

Ma vie était des plus pénibles. Grâce à l'oraison, je comprenais mieux mes fautes. Si d'un côté Dieu m'appelait, de l'autre je suivais le monde. Les choses de Dieu me procuraient les plus précieuses consolations, et celles du monde me retenaient captive. Je voulais, ce semble, concilier ces deux contraires, si ennemis l'un de l'autre, la vie spirituelle et ses consolations avec les jouissances et les passe-temps d'une vie sensuelle. J'endurais un vrai tourment dans l'oraison. L'esprit n'était pas maître, mais esclave. Aussi je ne pouvais me renfermer au-dedans de moi-même, puisque c'était là tout mon mode d'o-

raison, sans y renfermer avec moi mille pensées vaines. Beaucoup d'années se passèrent de la sorte, et je m'étonne à présent comment j'ai pu souffrir un tel état sans abandonner l'un ou l'autre. Par ailleurs, je sais qu'il n'était plus en mon pouvoir de laisser l'oraison, parce que Celui-là me soutenait de sa main, qui m'aimait et voulait m'accorder des faveurs plus hautes.

Oh! grand Dieu! que n'aurais-je pas à raconter si je devais dire toutes les occasions dangereuses dont le Seigneur m'éloignait durant cette époque de ma vie, et comment je retombais sans cesse! Que de fois il m'a préservée des dangers où j'étais de perdre tout mon crédit! Tandis que par mes œuvres je découvrais ce que j'étais, le Seigneur couvrait d'un voile mes fautes; il manifestait la moindre petite vertu que je pouvais avoir et la faisait paraître grande à tous les regards. Aussi on avait toujours beaucoup d'estime pour moi. Quand parfois mes fautes de vanité venaient à transpirer, on n'y croyait pas parce que l'on découvrait en moi d'autres choses qui avaient les apparences de la vertu. Celui qui connaît tout avait déjà vu qu'il en devait être ainsi, pour qu'on donnât quelque crédit aux choses de son service dont j'ai parlé plus tard. Dans sa libéralité souveraine, il regardait, non mes grands péchés,

mais les désirs que je formais souvent de le servir et la peine que j'éprouvais de ne pas sentir en moi la force de les réaliser.

O Seigneur de mon âme, comment pourrais-je exalter les faveurs que vous m'avez accordées durant ces années, et l'empressement que, dans le temps où je vous offensais le plus, vous avez mis à me disposer, par une douleur extrême de mes fautes, à goûter vos caresses et vos bienfaits ! Je le confesse, ô mon Roi, vous me donniez le châtimement le plus délicat et le plus cruel qu'il y eût pour mon âme, et vous saviez bien qu'il en serait ainsi. C'est par des faveurs insignes que vous me punissiez de mes fautes. Non, je ne crois pas dire une folie ; et ne serait-il pas juste que ma raison se troublât en ce moment où je me rappelle mon ingratitude et ma malice ? Il m'était beaucoup plus pénible, vu ma nature, de recevoir des faveurs que des châtiments, quand j'étais tombée dans des fautes graves. Certainement une seule de ses grâces me mettait pour ainsi dire hors de moi, me jetait dans la plus profonde confusion et m'éprouvait beaucoup plus que plusieurs infirmités et autres peines réunies. Celles-ci, du moins, étaient, comme je le voyais, un châtimement mérité, et elles me semblaient une satisfaction, quoique très insuffisante, pour mes nombreux

péchés. Mais me voir comblée de nouveaux bienfaits quand je répondais si mal à ceux que j'avais déjà reçus, c'était pour moi une sorte de tourment terrible. Et je crois qu'il en sera ainsi pour tous ceux qui auront quelque connaissance et quelque amour de Dieu. On peut s'en convaincre en considérant les sentiments d'une âme vertueuse. Ce qui causait mes larmes et ma peine, c'était de voir les sentiments qui m'animaient et de me trouver à la veille de nouvelles chutes. Toutefois mes résolutions et mes désirs, dans ces moments du moins, étaient vraiment sincères.

Quelle infortune pour une âme quand elle se trouve seule au milieu de tant de dangers ! Il me semble que si j'avais trouvé alors à qui m'ouvrir entièrement, j'en aurais reçu un secours pour ne plus retomber. La honte, à défaut de la crainte de Dieu, m'aurait retenue. Aussi, je conseillerais à ceux qui font oraison, de rechercher, surtout au début, l'amitié et le commerce des personnes qui s'y adonnent également. C'est là un point de la plus haute importance, alors même qu'il n'y aurait que le profit de prier les uns pour les autres. Mais il y a beaucoup d'autres avantages. Si, dans le monde, on recherche des conversations et des affections qui ne sont pas très parfaites, si on se procure des amis pour goûter près d'eux

les douceurs du repos, et augmenter sa joie par le récit de vains plaisirs, je ne vois pas pourquoi celui qui se met résolument à aimer et à servir Dieu ne pourrait pas s'entretenir avec certaines personnes de ses joies et de ses peines; car les unes et les autres arrivent aux âmes d'oraison. S'il veut véritablement arriver à l'amitié avec Sa Majesté, qu'il ne craigne pas la vaine gloire. A peine en sentira-t-il le premier mouvement, qu'il le refoulera victorieusement. Mon avis est qu'avec cette intention droite dans ses entretiens, il se procure les plus grands avantages à lui-même et à ceux qui l'écoutent. Il en sort avec des lumières plus vives, et même à son insu il instruit ses amis. Celui qui tirerait de la vaine gloire de tels entretiens en tirerait également d'être vu quand il entend la messe avec dévotion, et quand il pratique d'autres exercices qu'il doit accomplir sous peine de n'être pas chrétien, et qu'on ne peut omettre par crainte de la vaine gloire.

Ce point est tellement important pour les âmes qui ne sont pas encore très affermiées dans la vertu, que je ne saurais trop y insister. Car elles ont beaucoup d'ennemis et même d'amis pour les porter au mal. C'est là, ce me semble, une ruse que le démon emploie, parce qu'elle sert admirablement son but. D'un côté, il pousse les âmes

fidèles à ne point manifester leurs désirs ardents d'aimer Dieu et de lui plaire, tandis que, de l'autre, il excite les âmes mondaines à découvrir leurs intentions coupables. Ces usages sont tellement établis qu'on s'en fait gloire, ce semble, et on rend publiques les offenses qu'on fait à Dieu sur ce point.

Je ne sais si je ne dis pas des folies. S'il en est ainsi, déchirez cet écrit. Dans le cas contraire, venez, je vous en conjure, au secours de ma simplicité, et complétez la pensée que je viens d'émettre par beaucoup d'autres raisons. Car aujourd'hui il y a si peu d'énergie pour tout ce qui concerne le service de Dieu, que ceux qui lui sont dévoués doivent se soutenir mutuellement afin de marcher de l'avant. On trouve si naturel de se lancer dans les vanités et les joies mondaines, que c'est à peine si on y fait attention. Mais quelqu'un vient-il à se donner à Dieu, il voit aussitôt s'élever tant de murmures qu'il lui faut nécessairement chercher une bonne compagnie pour se défendre, jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour ne pas craindre la souffrance; sans cela, il se verrait dans la plus grande détresse. C'est pour ce motif, semble-t-il, que certains saints ont dû s'enfuir dans les déserts. C'est d'ailleurs un genre d'humilité que de se défier de soi-même et de

croire que Dieu nous aidera par le moyen de nos confidents; de plus, la charité grandit en se communiquant; enfin il y a mille autres avantages; je n'oserais le dire, si une longue expérience ne m'avait appris l'importance de cette conduite.

Je suis, il est vrai, la plus faible et la plus mauvaise de toutes les créatures. Mais, à mon avis, une âme même forte ne perdra rien à ne pas se croire telle, à s'humilier et à s'en rapporter sur ce point à une personne d'expérience. Pour moi, je déclare que, si le Seigneur ne m'eût découvert cette vérité, et s'il ne m'avait ménagé l'occasion de m'entretenir très fréquemment avec des personnes d'oraison, je m'en allais, avec mes chutes et mes retours, tout droit en enfer. Pour m'aider à tomber, j'avais des amis en grand nombre; mais pour me relever, je me trouvais complètement isolée. Aujourd'hui je m'étonne de n'être pas restée toujours par terre. Louange à la miséricorde de Dieu! C'est lui seul qui me tendait la main. Qu'Il en soit béni à jamais! Ainsi soit-il!

(a) Il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre les exagérations que l'humilité suggère à la Sainte. Le P. Dominique Bagnès, qui la connaissait bien, a déclaré dans les Informations pour sa béatification

à Salamanque ce qui suit : Durant son séjour comme jeune religieuse à l'Incarnation, elle n'a pas commis d'autres fautes que celles que commettent de semblables religieuses, qui sont des femmes de bien. Je sais qu'elle s'est toujours montrée une infirmière dévouée et une religieuse qui était plus adonnée à l'oraison qu'on ne l'est d'ordinaire ; mais j'ai ouï dire qu'à cause de ses bonnes grâces elle était visitée par des personnes de tout rang, et c'est ce qu'elle a déploré toute sa vie, une fois que Dieu lui eut accordé plus de lumière et donné le courage de veiller à la perfection de son état.

Un fait connu des religieuses de la Réforme, c'est que la Sainte avait une horreur naturelle de tout ce qui n'est pas pur. Elle a avoué qu'elle ne savait pas ce que c'était qu'une tentation contre la belle vertu.

(b) La Sainte termina la seconde rédaction du livre de sa *Vie* en 1565. Or 26 ans auparavant nous ramènent à l'année 1539, où elle fut si mal. Elle ne pouvait donc aller au parloir. D'ailleurs elle ne fut guérie par saint Joseph que plus tard. Aussi il est difficile de préciser à quelle époque eut lieu la vision dont il est question ici.

(c) On voit encore aujourd'hui, à la gauche de la porte d'entrée du monastère, le parloir où, d'après la tradition, eut lieu cette vision.

(d) Il semble certain que don Alphonse Sanchez de Cépéda mourut le 24 décembre 1543. Son testament est du 3 décembre précédent. Or dès le 26 décembre on procéda à l'ouverture du testament sur la demande de Laurent de Cépéda, frère et exécuteur testamentaire du défunt. Dans les pièces du procès occasionné par suite d'une disposition de don Alphonse il est dit : *A l'époque où mourut don Alphonse de Cépéda, c'est-à-dire à la fin de l'année*

1543. De plus, les témoins de Gotterendura appelés à faire leur déclaration dans ce procès au mois d'octobre 1544 disent qu'il y a environ un an que don Alphonse est mort. *Ms. 8713 du P. Manuel*, Bibliot. Nationale de Madrid. — *S^a Teresa*, P. Silverio, t. I, chap. vii.

On ne sait au juste où fut enterré don Alphonse. La plupart des éditeurs ont dit que c'était dans l'église Saint-François (Cfr. Carramolino, *Monasterios...*) Il semble que ce soit là une erreur. On y trouve une pierre tombale sur laquelle on lit : « Ici reposent les très illustres François Alvarez de Cépéda et doña Marie de Ahumada sa femme. » Mais ce François Alvarez était un oncle de don Alphonse Sanchez de Cépéda. Il est beaucoup plus probable que don Alphonse ait voulu reposer à côté de sa seconde femme doña Béatrix, dans l'église Saint-Jean, sa propre paroisse. — *S^a Teresa*, P. Silverio, loco cit. — *Bibl. Nationale de Madrid*, V. 429.

(e) Le P. Vincent Baron, O. P. Jeune encore, il fut professeur de théologie à Avila. De là il passa à Salamanque, où il fut commissaire de l'Inquisition. Il exerça ensuite la même fonction à Tolède. — Cf. *S^a Teresa y la Orden de Predicadores*, P. Martin, 1908, Avila.

CHAPITRE VIII

Elle traite du grand bonheur qu'elle eut de ne pas abandonner entièrement l'oraison, et par suite de ne point perdre son âme. Elle montre quel remède excellent est l'oraison pour réparer le temps perdu. Elle exhorte toutes les âmes à s'y adonner. Elle en expose tant d'avantages que, viendrait-on à l'abandonner, ce serait encore un bien considérable d'avoir profité pendant quelque temps d'une source de grâces si abondante.

Ce n'est pas sans motif que je me suis appesantie sur cette époque de ma vie. La vue de tant d'infidélités, je le comprends, n'aura rien d'attrayant pour personne. Mais je voudrais que tous ceux qui liront cet écrit aient en horreur une âme qui a été aussi obstinée et aussi ingrate vis-à-vis de Celui dont elle avait reçu tant de faveurs. Je voudrais, en outre, être autorisée à raconter toutes les fautes que j'ai commises à cette époque contre Dieu, pour ne m'être pas appuyée à cette forte colonne de l'oraison.

Je passai près de vingt ans sur cette mer orageuse, en tombant, en me relevant, mais mal, puisque je retombais encore. Ma vie était si

imparfaite que je ne me gardais presque pas des péchés véniels. Quant aux péchés mortels, je les craignais sans doute, mais je n'avais pas pour eux assez d'horreur, puisque je ne m'éloignais pas des dangers. Je puis bien le dire; c'est là, à mon avis, une existence des plus pénibles que l'on puisse imaginer. Je ne goûtais pas les joies de Dieu, et je ne trouvais pas de contentement dans le monde. Lorsque je me trouvais au milieu des contentements du monde, je m'en attristais au souvenir de mes obligations envers Dieu. Lorsque je me trouvais avec Dieu, les affections mondaines me troublaient. C'est là une lutte tellement pénible, que je ne sais comment j'ai pu la supporter un seul mois, à plus forte raison durant tant d'années. Malgré tout, je vois clairement de quelle miséricorde le Seigneur a usé envers moi, puisqu'il me laissait, malgré mes relations avec le monde, l'audace de faire oraison. Je dis l'audace. Je ne sais pas, en effet, s'il y a ici-bas une plus grande audace que celle de trahir son roi, quand on est persuadé qu'il ne l'ignore pas, et qu'on demeure constamment en sa présence. Sans doute, nous sommes tous sous le regard de Dieu : mais, à mon avis, les âmes qui s'occupent d'oraison y sont d'une manière spéciale, parce qu'elles voient qu'il les considère ;

les autres, au contraire, peuvent durant plusieurs jours ne pas se rappeler que Dieu les voit.

Il est certain toutefois que, durant tout ce temps, il y eut beaucoup de mois, et quelquefois même, si je ne me trompe, une année entière, où je me tenais à l'abri de l'offense de Dieu. Je m'adonnais beaucoup à l'oraison, et je prenais certaines précautions et des moyens sérieux pour ne point commettre de fautes. Je signale ce fait en ce moment, car tout ce que je dis doit être l'expression de la plus exacte vérité. Néanmoins il me reste un bien faible souvenir de ces heureux jours qui durent être moins nombreux que les autres, tandis que le souvenir des mauvais est profondément gravé en moi. En réalité, peu de jours se sont passés sans que j'aie consacré beaucoup de temps à l'oraison, à moins que je ne fusse très souffrante ou très occupée. C'est quand j'étais malade que je me trouvais le mieux avec Dieu. J'engageais les personnes qui m'entouraient à faire de même; je suppliais le Seigneur de leur accorder cette grâce; je leur parlais souvent de Dieu. Ainsi donc, sauf l'année dont j'ai parlé, depuis vingt-huit ans que j'ai commencé à faire oraison, j'en ai passé plus de dix-huit dans ce combat et cette lutte avec Dieu et avec le monde. Durant les autres années dont il me reste à par-

ler, si la cause de la guerre fut différente, le combat lui-même ne fut pas petit. Mais j'étais dès lors, ce me semble, appliquée au service de Dieu, et je comprenais la vanité du monde. Aussi tout m'était une suavité, comme je le dirai dans la suite.

Si je me suis tant appesantie sur ces détails, c'est, je le répète, pour bien faire ressortir et la miséricorde de Dieu et mon ingratitude. C'est aussi pour faire comprendre l'immense faveur que Dieu accorde à une âme, quand il l'incline à s'adonner généreusement à l'oraison, bien qu'elle n'y apporte pas toutes les dispositions nécessaires. C'est, en outre, pour montrer que, si elle persévère, malgré les fautes, les tentations et les chutes de toutes sortes où le démon voudrait la faire tomber, le Seigneur, j'en ai l'assurance, la conduira enfin au port du salut, comme, d'après ce qui me semble maintenant, Sa Majesté m'y a conduite moi-même. Qu'il lui plaise que je ne m'expose plus à ma perte!

Beaucoup de saints et d'hommes de vertu ont écrit sur les avantages qu'on retire de l'oraison, je veux dire l'oraison mentale. Que Dieu en soit glorifié! Mais quand ils ne l'auraient pas fait, je ne serais pas, malgré mon peu d'humilité, assez téméraire pour oser en parler. Je puis dire toute-

fois ce que l'expérience m'a appris. Malgré les fautes où tombe celui qui débute dans la voie de l'oraison, il ne doit jamais l'abandonner. L'oraison est le moyen qui lui servira à se relever. Sans elle, ce serait beaucoup plus difficile. Mais qu'il ne se laisse pas séduire comme moi par le démon, et qu'il se garde bien d'abandonner cet exercice sous prétexte d'humilité. Il doit croire que le Seigneur ne peut manquer à sa parole. Si notre repentir est sincère, et si nous prenons la résolution généreuse de ne plus pécher, il nous rend son amitié première; il nous accorde les mêmes faveurs que précédemment, et parfois de beaucoup plus grandes, si le repentir de notre cœur le mérite.

Quant à celui qui n'aurait pas encore commencé à faire oraison, je le supplie pour l'amour de Dieu de ne pas se priver d'un si grand bien. Ici, il n'y a rien à craindre, mais tout à espérer. Si, je suppose, on n'avance pas et si l'on ne s'efforce pas d'être assez parfait pour mériter les joies et les délices que le Seigneur réserve à ses vrais amis, on arrivera néanmoins à connaître peu à peu la voie du ciel. Si l'on persévère, j'ai confiance en la miséricorde de Dieu. Personne ne l'a pris en vain pour ami. Or, l'oraison mentale n'est, à mon avis, qu'un commerce intime

d'amitié où l'on s'entretient souvent seul à seul avec ce Dieu dont on se sait aimé. Mais vous ne l'aimez pas encore, dites-vous. Car pour que l'amour soit vrai et l'amitié durable, il faut la parité des conditions. Or Notre-Seigneur, nous le savons, ne peut avoir de défauts; notre nature, au contraire, est vicieuse, sensuelle et ingrate. Vous ne pouvez donc arriver à lui porter assez d'amour, à cause de l'infériorité de votre état. Mais la vue des grands biens qu'il y a pour vous à posséder son amitié et de l'amour immense qu'il vous porte, vous amènera à triompher de la peine où vous êtes de rester longtemps avec Celui qui est si différent de vous.

O bonté infinie de mon Dieu! C'est bien de la sorte, ce me semble, que je vous vois et que je me vois. O délices des Anges, je voudrais à cette vue me consumer tout entière d'amour pour vous. Oh! qu'il est bien vrai que vous supportez la présence de celui qui se fatigue en votre compagnie! quel ami généreux vous êtes pour lui, ô mon Dieu! que de faveurs vous lui prodiguez! quelle patience à le supporter! vous attendez qu'il se conforme à votre condition, pendant que vous poussez la condescendance jusqu'à supporter la sienne. Vous lui tenez compte, ô mon Dieu, de quelques instants qu'il consacre à vous aimer;

et, à la première lueur de son repentir, vous oubliez ses offenses envers vous. Voilà ce que j'ai vu clairement par moi-même. Aussi, je ne comprends pas, ô mon Créateur, pourquoi tout le monde ne chercherait pas à se rapprocher de vous par une amitié si intime. Les méchants qui ne sont point de votre condition, vous les rendriez bons. Ils n'ont qu'à supporter que vous soyez près d'eux, seulement deux heures par jour, alors même que leur esprit serait, comme jadis le mien, emporté loin de vous et agité de mille soucis et de mille pensées frivoles. En récompense des efforts qu'on fait pour rester en si bonne compagnie, vous tenez compte de ce que dans les débuts, et même parfois dans la suite, nous ne saurions faire davantage. Et alors vous, ô Seigneur, vous empêchez les démons de nous attaquer, vous diminuez chaque jour leur empire sur nous, et vous nous donnez la force d'en triompher. Non, vie de toutes les vies, vous ne donnez la mort à aucun de ceux qui se confient en vous et vous prennent pour ami. Mais vous donnez la vie à l'âme, et vous soutenez celle du corps en lui communiquant une nouvelle santé.

Je ne comprends pas les craintes de ceux qui n'osent s'adonner à l'oraison mentale; je ne sais de quoi ils ont peur. Quant au démon, il sait bien

ce qu'il fait lorsqu'il nous inspire ces frayeurs. Il nous cause un vrai préjudice quand il nous empêche de penser à nos péchés et à nos graves obligations envers Dieu, à l'existence d'un enfer et d'un ciel, aux tourments inouïs et aux angoisses que le Sauveur a endurés pour nous. Telle fut toute mon oraison au milieu des dangers dont j'ai parlé. Telles furent les vérités sur lesquelles je méditais quand je le pouvais. Mais très souvent pendant plusieurs années, j'étais beaucoup plus préoccupée du désir de voir s'achever l'heure d'oraison et d'entendre le coup de l'horloge, que d'autres pensées vraiment utiles. Souvent aussi il m'eût été moins dur de subir les pénitences les plus rigoureuses que de me recueillir pour faire oraison. Oui, je l'affirme, j'avais à soutenir un tourment inouï contre le démon ou ma mauvaise nature, qui voulaient m'empêcher de me rendre à l'oraison. Une telle tristesse s'emparait de moi, en entrant à l'oratoire, que pour me surmonter j'avais besoin de tout mon courage, qui, dit-on, n'est pas petit. On a vu, en effet, que Dieu me l'a donné bien supérieur à celui d'une femme, quoique j'en aie mal usé. Enfin, le Seigneur venait à mon secours. Après m'être ainsi surmontée, je goûtais plus de repos et de consolation que dans quelques autres circonstances où j'étais stimulée par le désir de le prier.

Eh bien, si le Seigneur a supporté durant tant d'années une créature aussi vile que moi et s'il est évident que l'oraison a été le remède à tous mes maux, quel est celui, tout méchant qu'il soit, qui craindrait de s'adonner à cet exercice? Quelque profonde que soit sa misère, il n'y persistera jamais autant d'années que moi, après avoir reçu de si grandes faveurs. Qui donc perdrait confiance, quand le Seigneur m'a tant supportée, uniquement parce que je recherchais et me procurais un peu de solitude et de temps pour qu'il fût avec moi? Encore était-ce très souvent contre mon attrait par suite des efforts que je faisais ou que le Seigneur plutôt faisait lui-même pour m'y contraindre.

Or, si l'oraison procure tant de bien et est même très nécessaire à ceux qui ne le servent pas, mais l'offensent au contraire, si personne ne peut en réalité y trouver le moindre inconvénient tandis qu'il y en aurait un très grand à ne s'y point livrer, pourquoi donc ceux qui servent Dieu et veulent l'honorer laisseraient-ils cet exercice? En vérité, je ne saurais le comprendre, à moins qu'ils ne veuillent augmenter la peine que procurent les travaux de la vie et fermer à Dieu la porte afin de l'empêcher de leur donner sa consolation. Oui, je les plains, car ils

servent Dieu à leurs dépens. Si, au contraire, ils s'adonnent à l'oraison, c'est le Seigneur lui-même qui fait tous les frais. En échange d'un peu de peine, il leur donne des consolations qui les aident à supporter les épreuves.

Comme je traiterai longuement ailleurs des consolations que le Seigneur réserve à ceux qui persévèrent dans l'oraison, je n'en parlerai pas ici. Je dirai seulement que ces faveurs insignes dont le Seigneur m'a comblée, ne viennent que par l'oraison. Cette porte une fois fermée, je ne sais pas comment il nous les accorderait; car s'il veut venir prendre ses délices dans une âme et la combler de ses consolations, il n'y a qu'un moyen : il faut que l'âme soit seule, pure et désireuse de le recevoir. Si nous mettons une foule d'obstacles à sa venue, et si nous négligeons absolument de les faire disparaître, comment viendra-t-il à nous? Comment voulons-nous alors qu'il nous fasse de grands dons?

Je voudrais montrer sa miséricorde et l'immense avantage qu'il y eut pour moi à ne point abandonner l'oraison ni la lecture; car il est très important qu'on le comprenne. Je dirai donc quelle batterie le démon dresse contre une âme pour la gagner, ainsi que les artifices et la miséricorde dont le Seigneur use pour la rappeler à

lui. Ceux qui me liront, se tiendront en garde contre les dangers dont je n'ai pas su me préserver. Avant tout, ce que je demande, au nom de Notre-Seigneur, et au nom de cet amour immense qui le porte avec tant de sollicitude à nous ramener à lui, c'est que l'on s'éloigne des dangers. Dès qu'on s'y trouve, il n'y a plus de sécurité; nous avons alors une foule d'ennemis pour nous combattre, et nous sommes très faibles pour nous défendre.

Je voudrais pouvoir retracer l'état de captivité où se trouvait mon âme à cette époque. Je voyais bien qu'elle était captive, mais je ne parvenais pas à comprendre en quoi elle l'était. Je ne pouvais, non plus, croire entièrement que des choses qui ne m'étaient pas complètement défendues par mes confesseurs, fussent aussi graves que me le reprochait ma conscience. L'un d'eux que j'allai consulter sur mon scrupule me répondit que, quelle que fût la sublimité de la contemplation où j'étais élevée, je ne pouvais souffrir aucun dommage de toutes ces occasions dangereuses et de ces entretiens avec le monde. C'était dans les derniers temps où, par la grâce de Dieu, je m'éloignais davantage des grands dangers, sans pourtant en quitter entièrement l'occasion. Mes confesseurs considéraient mes bons désirs et le

temps que je consacrais à l'oraison. Il leur semblait que je faisais beaucoup. Mais mon âme comprenait qu'elle ne répondait point aux obligations que lui imposaient tant de bienfaits reçus. Je la plains aujourd'hui de tout ce qu'elle a souffert, du peu de secours qu'elle trouvait de toutes parts, excepté du côté de Dieu, et de la grande latitude qu'on lui donnait pour des passe-temps et les joies du monde en lui disant que c'était permis.

Un tourment pour moi qui n'était pas petit, c'étaient les sermons. J'aimais tellement à les entendre que si je voyais un prédicateur unir la flamme du zèle au talent, je lui portais une particulière estime. Je ne la recherchais point, il est vrai, et je ne sais qui la mettait en moi. Les personnes qui avaient entendu le prédicateur avaient beau dire qu'il ne prêchait pas bien, le sermon ne me paraissait presque jamais si défectueux que je ne l'écoutesse volontiers. Lorsqu'il était bon, j'en éprouvais une joie spéciale. D'ailleurs je ne me lassais pour ainsi dire jamais de parler de Dieu ou d'en entendre parler, depuis le jour où je me suis adonnée à l'oraison. D'un côté, les sermons étaient une joie pour moi : de l'autre, ils étaient aussi un tourment. J'y reconnaissais, en effet, que je n'étais pas sous beaucoup de rap-

ports ce que je devais être. Je suppliais le Seigneur de me venir en aide, mais d'après ce qui me semble maintenant, j'avais le tort de ne pas mettre toute ma confiance en Sa Majesté et de ne pas me défier absolument de moi-même. Je cherchais un remède à mon tourment. Je faisais des diligences actives pour le trouver, mais je ne comprenais pas, sans doute, que tous nos efforts servent de peu, tant que nous ne bannissons pas toute confiance en nous-même pour nous reposer entièrement en Dieu. Je désirais vivre, car je voyais bien que ce n'était pas vivre que de lutter sans cesse contre une sorte de mort. Je n'avais personne pour me donner la vie, et je ne pouvais me la procurer moi-même. Celui qui le pouvait, avait bien raison de ne pas venir à mon secours ; tant de fois il m'avait ramenée à Lui, et je l'avais toujours abandonné!

CHAPITRE IX

Elle raconte par quels moyens le Seigneur commença à réveiller son âme, à l'éclairer au milieu de si épaisses ténèbres et à fortifier ses vertus pour la préserver du péché.

Mon âme, fatiguée d'une telle vie, soupirait après le repos. Mais ses tristes habitudes ne lui permettaient pas d'en jouir. Or voici ce qui m'arriva. Entrant un jour dans l'oratoire, je vois une statue que l'on s'était procurée pour une fête qui devait se célébrer dans le couvent et que, en attendant, on avait placée là. Elle représentait le Christ tout couvert de plaies. La dévotion qu'elle inspirait fut si grande qu'en la voyant je me sentis complètement bouleversée, tant elle rappelait ce que le Seigneur avait enduré pour nous (1). Une telle douleur s'empara de moi, en considérant combien j'avais mal répondu à l'amour que supposaient de telles plaies,

(1) Cette statue, qui représente l'*Ecce Homo*, se vénère encore aujourd'hui au monastère des Carmélites de l'Incarnation d'Avila.

que mon cœur semblait se briser. Je me prosternai aux pieds de mon Sauveur, en répandant un torrent de larmes, et le suppliai de me donner enfin la force de ne plus l'offenser.

J'avais une dévotion très vive pour la glorieuse Madeleine, et très souvent la pensée de sa conversion m'occupait, spécialement lorsque je communiais. Certaine que Notre-Seigneur était alors au-dedans de moi, je me mettais à ses pieds. Il me semblait que mes larmes n'étaient pas à dédaigner. Je ne savais ce que je lui disais; c'était déjà une grande faveur de sa part de me laisser les répandre pour lui, quand je devais sitôt oublier une telle disposition. Je me recommandais donc à cette glorieuse sainte et la suppliais de m'obtenir le pardon.

Mais dans cette dernière circonstance où je m'étais prosternée devant la statue de Notre-Seigneur, cette sainte me fut, ce semble, plus propice. J'avais déjà une extrême défiance de moi et toute ma confiance était en Dieu. Je dis alors, ce me semble, à Notre-Seigneur que je ne me relèverais pas de là, qu'il ne m'eût exaucée. Il m'écouta, j'en suis certaine, car je n'ai plus cessé depuis lors de faire de grands progrès dans la vertu.

Voici quelle était ma méthode d'oraison. Ne

pouvant discourir à l'aide de l'entendement, je m'appliquais à me représenter le Christ au-dedans de moi. Mon âme retirait plus de profit, ce semble, à le considérer dans les circonstances où il s'était trouvé isolé. Je pensais que là, se trouvant seul et affligé, il devait, à cause même de sa détresse, m'accueillir auprès de lui. J'avais beaucoup de simplicités de ce genre. Je me plaisais surtout à méditer sa prière au jardin des Oliviers. C'est là que j'aimais à lui tenir compagnie. Je considérais sa sueur de sang et la tristesse où il était tombé alors. J'aurais désiré, si je l'avais pu, essuyer cette sueur qui lui a tant coûté. Mais, je m'en souviens, je n'ai jamais osé m'y déterminer. J'étais arrêtée par le souvenir de mes infidélités si graves. Je restais ainsi en sa compagnie aussi longtemps que mes pensées me le permettaient, car il y en avait beaucoup qui faisaient mon tourment.

Durant de nombreuses années, presque tous les soirs, avant de m'endormir, je recommandais mon sommeil à Dieu, et je méditais toujours un instant sur la prière de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers; j'avais cette coutume même avant d'être religieuse, car on m'avait dit qu'il y avait beaucoup d'indulgences attachées à cette pratique. Ce qui est certain, au moins, c'est que mon

âme y trouva le plus grand profit, puisque je commençai ainsi à faire oraison, sans même savoir ce que c'était; par suite de l'habitude, j'étais aussi fidèle à cette pratique qu'à faire mon signe de croix avant de prendre mon sommeil.

Je reviens à ce tourment des pensées importunes dont j'ai parlé. Ce mode de procéder sans le discours de l'entendement a ceci de particulier que l'âme y est très absorbée ou très égarée. Quand je dis qu'elle est égarée, j'entends parler des distractions où elle se trouve. Si elle avance, elle profite beaucoup. Car elle avance dans l'amour. Mais il lui en coûtera d'en arriver là, à moins que le Seigneur ne veuille la conduire en peu de temps à l'oraison de quiétude, comme il l'a fait pour plusieurs personnes que je connais. Il est bon pour les âmes qui suivent cette voie de prendre un livre, afin de se recueillir promptement. Ce qui m'était aussi d'un grand secours, c'est la vue de la campagne, de l'eau ou des fleurs. Toutes ces choses me rappelaient mon Créateur. Elles me portaient à la ferveur et au recueillement; elles me tenaient lieu de livre. Je me servais, en outre, du souvenir de mon ingratitude et de mes fautes. Quant aux choses célestes ou très élevées, mon entendement gros-

sier n'a jamais, non jamais, pu les imaginer, jusqu'à ce que le Seigneur daignât me les représenter par un autre moyen.

Il y avait en moi si peu d'aptitude pour me peindre les objets à l'aide de l'entendement, que je ne pouvais imaginer les choses que je n'avais pas sous les yeux. D'autres, au contraire, ont une imagination qui les aide à entrer dans le recueillement. Pour moi, je ne pouvais que penser à Notre-Seigneur dans son Humanité. Et encore, il ne m'a jamais été possible de me le représenter. En vain, je lisais la description de sa beauté, ou je contemplais ses images, je n'y parvenais pas. Figurez-vous quelqu'un qui est aveugle, ou qui est dans l'obscurité. Il parle à une personne. Il sait qu'il est en sa présence, parce qu'il a la certitude qu'elle est là; il comprend, il croit qu'elle est là, mais il ne la voit pas. Ainsi en était-il de moi, quand je pensais à Notre-Seigneur. Voilà le motif pour lequel j'aimais tant les images. Hélas! qu'ils sont malheureux ceux qui, par leur faute, se privent d'une ressource aussi précieuse! On voit bien qu'ils n'aiment pas Notre-Seigneur. S'ils l'aimaient, ils seraient contents de voir son portrait; car même ici-bas c'est une joie de voir le portrait d'un ami.

A cette époque, on me remit les *Confessions* de saint Augustin (1). Ce fut sans doute par une disposition spéciale de la Providence, car je ne les avais point demandées, et je ne les avais même jamais vues. J'avoue que j'ai une dévotion très spéciale à ce grand saint, d'abord parce que le monastère où j'ai habité avant d'être religieuse était de son Ordre, et ensuite parce qu'il a été pécheur. Or les saints que le Seigneur a retirés du péché pour les amener à la perfection étaient pour moi un sujet de consolations très vives. Il me semblait que je devais trouver en eux un appui, et que le Seigneur, qui leur avait accordé le pardon, pouvait bien me l'accorder à moi aussi. Une chose me désolait : c'est que, comme je l'ai dit, un seul appel du Seigneur avait suffi pour les convertir, et ils n'étaient plus retombés. Pour moi, au contraire, ses appels avaient été déjà si nombreux, et c'est là ce qui m'affligeait. Toutefois la vue de l'amour qu'il me portait me donnait du courage ; et, si j'ai désespéré très souvent de moi-même, je n'ai jamais perdu confiance en sa miséricorde.

O mon Dieu, comme je suis stupéfaite en considérant l'aveuglement de mon âme, au mi-

(1) Il y eut une traduction de ce livre en castillan qui fut publiée par le portugais P. Sébastien Toscano, en 1554.

lieu de tant de secours dont vous l'entouriez ! Je deviens toute tremblante, en voyant le peu d'empire que j'avais sur moi-même, et jusqu'à quel point j'étais enchaînée puisque j'hésitais encore à me donner tout à Vous !

Dès que je commençai la lecture des *Confessions* de saint Augustin, il me sembla m'y voir représentée. Je me mis aussitôt à me recommander à ce glorieux saint. Arrivée au récit de sa conversion, où il parle de la voix qu'il entendit dans le jardin, il me sembla que le Seigneur me faisait entendre cette même voix, tant l'émotion de mon cœur était vive. Je restai longtemps baignée dans mes larmes, toute pénétrée de repentir et de douleur. Oh ! qu'une âme souffre, grand Dieu, quand elle perd la liberté qui devait en faire une Souveraine ! Que de tourments elle endure ! Je me demande aujourd'hui avec étonnement comment j'ai pu vivre au milieu d'une pareille torture. Béni soit Dieu qui m'a donné la vie et m'a délivrée d'une mort si cruelle ! Il semble bien que mon âme obtint alors de Notre-Seigneur de grandes forces. Il a dû entendre mes cris et se laisser toucher par tant de larmes.

A partir de ce moment je vois croître en moi le désir de demeurer plus longtemps en sa compagnie. Je détourne mes regards des occasions

dangereuses. A peine ont-elles disparu, que mon amour pour Sa Majesté renaît dans mon cœur. Il me semblait bien que je l'aimais. Toutefois, je ne comprenais pas, comme je l'aurais dû, ce que c'est que d'aimer véritablement son Dieu. J'avais à peine formé, je crois, le désir d'accomplir sa volonté, qu'il me comblait de nouveau de ses faveurs. Ce que d'autres n'obtiennent qu'après de pénibles travaux, on aurait dit vraiment qu'il me suppliait de l'accepter. D'ailleurs, dans ces dernières années il m'accordait déjà des goûts spirituels et des délices. Je ne lui demandais cependant jamais ces faveurs, ni la tendresse de la dévotion. Je ne l'aurais pas osé. Je me contentais de lui demander la grâce de ne plus l'offenser et de me pardonner mes grands péchés. Ils étaient si grands à mes yeux que sciemment je n'aurais même jamais osé désirer ces joies et ces délices. C'était déjà, à mon avis, trop de bonté de sa part et vraiment trop de miséricorde, que de me supporter en sa présence et de m'attirer près de lui, car, sans une telle sollicitude de sa part, je le voyais, j'en serais restée éloignée.

Je ne me souviens pas de lui avoir demandé de consolations, si ce n'est une seule fois dans ma vie; je me trouvais alors dans la plus grande aridité. A peine eus-je remarqué ce que je fai-

sais, que je devins toute confuse; mais la douleur de me voir si peu humble m'obtint ce que j'avais eu la témérité de demander. Je savais bien, il est vrai, qu'il est permis de faire cette supplique; mais, selon moi, une telle liberté est réservée à ceux qui y sont préparés et qui n'ont négligé aucun effort pour acquérir la vraie dévotion, c'est-à-dire qui n'offensent plus Dieu et sont disposés et résolus à tout bien. Mes larmes ne me semblaient que des larmes de femme et des larmes sans énergie, puisqu'elles ne m'obtenaient pas l'objet de mes désirs. Je crois cependant qu'elles m'ont servi. Car depuis ces deux circonstances en particulier où je les répandis avec tant de componction et tant de brisement de cœur, je me suis adonnée davantage à l'oraison. En outre, je me suis moins exposée aux occasions qui auraient pu me nuire. Sans doute, je ne les évitais pas encore entièrement; mais, je le répète, Dieu m'a aidée à m'en détourner peu à peu. Sa Majesté n'attendait donc qu'une légère disposition de ma part. Aussi les faveurs spirituelles dont elle m'a enrichie devinrent de plus en plus grandes, comme je vais le raconter. C'est là une conduite peu ordinaire de la part de Dieu, car il n'accorde en général ces faveurs qu'à ceux qui vivent dans la plus grande pureté de conscience.

CHAPITRE X

Elle commence à raconter les faveurs que le Seigneur lui a accordées dans l'oraison, les moyens par lesquels nous pouvons y donner notre concours, et l'importance qu'il y a à bien comprendre les grâces divines. Elle supplie celui à qui elle destine ces pages de tenir secret le récit qui va suivre, puisqu'on lui commande d'exposer avec tant de détails les faveurs reçues de Dieu.

Il m'a été donné plusieurs fois, comme je l'ai dit (1), de goûter durant un temps très court les prémices de la faveur dont je vais parler maintenant. Tandis que je m'appliquais à me tenir auprès de Notre-Seigneur de la manière que j'ai racontée, ou même quelquefois lorsque je faisais une lecture, il m'arrivait subitement un sentiment intime de la présence de Dieu. Je ne pouvais nullement douter qu'il ne fût en moi, ou que je ne fusse tout abîmée en lui. Cette faveur n'est pas une sorte de vision. On l'appelle, je crois, théologie mystique. L'âme est suspendue de telle sorte qu'elle semble tout entière hors

(1) Au chap. IV.

d'elle-même. La volonté aime. La mémoire me paraît comme perdue. L'entendement ne discourt pas, à mon avis (1), mais il ne se perd pas. Cependant, je le répète, il n'agit pas par voie de raisonnement. Il est comme épouvanté de tout ce qu'il voit, car le Seigneur veut lui montrer qu'il ne comprend rien de ce que Sa Majesté lui représente.

Tout d'abord, j'avais été favorisée d'une tendresse très habituelle de dévotion, dont nous pouvons, ce me semble, nous procurer jusqu'à un certain point quelque chose; c'est une joie qui n'est ni complètement sensible, ni complètement spirituelle. Tout est sans doute un don de Dieu. Cependant nous pouvons, à mon avis, nous aider beaucoup pour obtenir cette faveur, soit

(1) Les anciennes éditions, voulant prémunir le lecteur contre de fausses interprétations, avaient mis ici la note suivante : « Elle dit que l'entendement *n'agit pas*, parce que, comme elle l'a fait remarquer, il ne discourt pas sur un sujet ou sur un autre, et il n'en tire pas de conclusions, car il est occupé alors par la grandeur du bien qu'il a devant lui. Mais en réalité il agit, puisqu'il jette les regards sur l'objet qui lui est présent, et qu'il sait qu'il ne peut le comprendre comme il est. Cette expression *il n'agit pas* veut dire qu'il ne *discourt pas*; il est comme épouvanté de tout ce qu'il voit, c'est-à-dire de la grandeur de l'objet qu'il voit, non parce qu'il a une grande compréhension de cet objet, mais parce qu'il voit que cet objet est tellement grand qu'il ne saurait le comprendre. »

en considérant notre bassesse et notre ingratitude envers Dieu, les bienfaits immenses reçus de sa main, sa passion douloureuse et sa vie si souffrante, soit en nous réjouissant à la vue de ses œuvres, de sa grandeur, de son amour pour nous et de beaucoup de choses qui, sans grand effort de notre part, frappent très souvent l'âme désireuse de son avancement. Si à ces dispositions s'ajoute un peu d'amour, l'âme goûte une joie intime, le cœur s'attendrit et les larmes coulent; parfois nous semblons les arracher de vive force; d'autres fois, c'est le Seigneur qui nous fait violence, semble-t-il, et nous ne pouvons les retenir. A mon avis, Sa Majesté veut récompenser ces faibles efforts par ce don si magnifique de la consolation qu'éprouve une âme en sentant couler ses larmes pour un si grand Roi. Je ne m'en étonne pas. Elle n'a que trop de motifs pour mettre en lui sa consolation. En lui est toute sa joie; en lui sont toutes ses délices.

Voici une belle comparaison qui s'offre à moi en ce moment. Ces joies de l'oraison doivent ressembler à celles du ciel. Les bienheureux ne voient que ce que le Seigneur leur donne à contempler, d'après leurs mérites. Mais comme ils savent combien ils ont peu fait pour l'obtenir, chacun d'eux est content de la place qu'il occupe.

Or, il y a une très grande différence entre les divers degrés de bonheur au ciel, et cette différence dépasse de beaucoup celle qu'il y a dès ici-bas entre les divers degrés de joie spirituelle, quelle qu'elle soit. En vérité, quand une âme commence à goûter ces faveurs divines, dont je parle, il lui semble presque qu'elle n'a plus rien à désirer. Elle se considère comme très bien payée de tout ce qu'elle a fait pour la gloire de Dieu; et elle n'a que trop raison. Car une seule de ces larmes que, je le répète, nous nous procurons presque par nos efforts, bien que rien ne se fasse sans le secours de Dieu, ne pourrait être payée, ce semble, par tous les travaux du monde. Ces larmes produisent en nous un gain inestimable. Et quel trésor plus précieux que celui de posséder quelque témoignage que l'on est agréable à Dieu! Aussi l'âme qui arrive à cette faveur doit lui adresser les plus vives actions de grâces, et reconnaître jusqu'à quel point elle lui est redevable, car le Seigneur semble dès lors la vouloir pour sa demeure et la choisir pour son royaume, si elle ne retourne pas en arrière.

Elle ne doit pas se préoccuper de certains sentiments d'humilité dont je veux parler. Il y en a qui s'imaginent faire acte d'humilité en ne

reconnaissant pas les dons du Seigneur. Comprendons bien, oui, comprenons bien, comme c'est d'ailleurs la vérité, que ce sont des dons que le Seigneur nous accorde sans aucun mérite de notre part. Soyons-en reconnaissants à Sa Majesté; mais si nous ne savons ce que nous recevons, nous ne nous stimulons pas à aimer. Il est bien certain, en effet, que plus nous nous voyons riches des dons du Seigneur, tout en reconnaissant que nous sommes pauvres par nous-mêmes, plus aussi notre âme avance dans la vertu et spécialement dans la véritable humilité. Le reste est de nature à décourager. On s'imagine être incapable de recevoir de grandes grâces, et dès que Dieu commence à les accorder, on se met à trembler et à redouter la vaine gloire. Croyons-le, celui qui nous accorde ses faveurs nous donnera aussi la grâce de découvrir les tentations du démon, dès qu'il commencera à nous tenter sur ce point, et la force de les repousser. Mais il faut marcher avec sincérité devant Dieu et être bien déterminé à ne contenter que lui seul et non les créatures.

Il y a une chose très claire, c'est que nous aimons davantage une personne quand nous nous rappelons souvent ses bienfaits. Or, s'il est permis et très méritoire de nous rappeler sans

cesse que Dieu nous a donné l'être, qu'il nous a tirés du néant, qu'il nous conserve l'existence, que, bien longtemps avant de nous créer, il a préparé pour chacun de ceux qui existent actuellement tous les autres bienfaits de ses souffrances et de sa mort, pourquoi ne me serait-il pas permis de reconnaître, de voir, de considérer très souvent qu'après m'être plu autrefois dans des conversations frivoles, je voudrais aujourd'hui, par un don du Seigneur, ne m'entretenir que de lui? Voici un joyau de prix. Le souvenir qu'il nous a été donné et qu'il est en notre possession nous invite et nous force à aimer notre bienfaiteur. C'est là tout le fruit de l'oraison basée sur l'humilité. Mais que serait-ce donc si on voyait en sa possession, comme certains serviteurs de Dieu, d'autres joyaux bien plus précieux, tels que le mépris du monde et même de soi? A coup sûr, ceux-là seraient tenus à se montrer plus redevables et plus obligés envers Dieu. Ils devraient bien se persuader qu'ils ne possédaient rien de ces faveurs et reconnaître la munificence de Dieu. Alors même qu'une âme aussi pauvre, aussi vile et aussi dépourvue de mérites que la mienne, n'eût reçu que le premier de ces joyaux, c'eût été suffisant. C'était même trop pour moi! Et il a voulu me combler de trésors

qui dépassent tout ce que j'aurais pu désirer.

De tels bienfaits nous obligent à prendre courage pour le servir avec plus de ferveur et ne pas nous montrer ingrats envers lui. C'est à cette condition qu'il les accorde. Si nous ne profitons pas de ce trésor et de l'état sublime où il nous élève, il reprendrait ses biens pour nous laisser plus pauvres que jamais; il donnerait ces perles précieuses à des âmes qui sauraient les faire resplendir et en profiter pour elles-mêmes et pour les autres. Mais comment pourrait-il faire part de ses biens et les distribuer avec libéralité, celui qui ne sait pas qu'il est riche? A mon avis, il est impossible, vu la faiblesse de notre nature, de se sentir porté aux grandes choses, quand on ne comprend pas que l'on est soutenu par Dieu. Nous sommes si misérables, si penchés vers les choses de la terre, qu'il est très difficile de mépriser réellement tous les biens d'ici-bas et de vivre dans un détachement absolu, si on ne reconnaît pas en soi quelque gage des biens d'en-haut. Par ces dons, en effet, le Seigneur nous rend la force que nous avons perdue par nos péchés. Mais si l'on n'a pas déjà des arrhes de l'amour divin et une foi très vive, il sera très difficile d'aspirer à devenir un objet de mépris et d'horreur pour toutes les

créatures, et de se porter à toutes ces autres vertus sublimes que possèdent les parfaits. Notre nature est si inerte que nous ne nous portons qu'à ce que nous voyons présentement. Voilà pourquoi ces faveurs viennent réveiller notre foi et lui donner de la vigueur. Peut-être que, vu mon peu de vertu, je juge des autres par moi-même. Il peut se faire que la seule vertu de foi suffise à certaines âmes pour accomplir des œuvres très parfaites. Quant à moi, misérable comme je le suis, j'ai eu besoin de tous ces secours. Mais c'est à ces âmes favorisées à s'expliquer. Pour moi, je raconte ce que j'ai éprouvé, comme on me l'a commandé. Si cette relation n'est pas bien, celui à qui je l'envoie pourra la détruire. Il saura mieux que moi en découvrir les défauts. Mais je le supplie, pour l'amour de Dieu, de publier tout ce que j'ai raconté jusqu'ici de ma triste vie et de mes péchés. Dès ce moment, je donne la liberté à tous mes confesseurs, et à lui par conséquent, puisqu'il est de ce nombre, de le faire même de suite et de mon vivant, s'ils le jugent à propos, afin que je ne trompe pas le monde plus longtemps et ne laisse pas croire qu'il y a en moi quelque bien. Oui, oui, je le dis en toute vérité, d'après les sentiments qui m'animent en ce moment, j'en aurais

la joie la plus vive. Mais je ne leur donne point la même liberté pour le récit qui va suivre. S'ils viennent à le montrer à quelques personnes, je ne veux pas qu'ils disent quelle est celle qui l'a composé, ni en qui ces choses se sont passées. C'est pour cela que je fais silence sur mon nom et sur celui des autres dont j'aurai à parler.

Je veux tout raconter de mon mieux, mais rester inconnue. Aussi je les conjure pour l'amour de Dieu de se conformer à mes désirs. D'ailleurs l'approbation d'hommes si instruits et si graves suffira pour autoriser les quelques choses bonnes que le Seigneur me donnerait la grâce de dire. S'il en est ainsi, le mérite doit être attribué à lui, et non à moi, car je suis sans talent, ni vertu, et sans le secours de savants ou de toute autre personne. Ceux-là seuls qui m'ont commandé d'écrire, et qui, à l'heure actuelle, ne sont pas ici, savent que je compose ce récit de ma vie (a). Je n'y consacre pour ainsi dire que des instants dérobés, et c'est encore avec peine; car ce travail m'empêche de filer, et cependant je me trouve dans une maison pauvre au milieu de nombreuses occupations. Si le Seigneur m'avait donné un peu plus de capacité et de mémoire, j'aurais pu mettre à profit ce que j'ai lu et entendu, mais il y en a très peu en moi.

Si donc je réussis à dire quelque chose de bon, c'est que le Seigneur l'aura voulu pour en tirer quelque bien. Tout ce qui sera défectueux viendra de moi, et je vous prie, mon Père, de le retrancher. Mais dans l'un et l'autre cas, il n'y a aucune raison de dire mon nom. De mon vivant, il est clair qu'il ne faut point publier le bien qui est en moi; à ma mort, il n'y a aucun motif de le faire non plus, car le bien que je dirais perdrait toute autorité et tout crédit, dès que l'on saurait qu'il vient d'une personne aussi basse et aussi vile que moi.

J'ai confiance, mon Père, que vous voudrez bien, vous et ceux qui doivent lire ces pages, accueillir cette demande pour l'amour de Dieu. Je pourrai alors écrire en toute liberté. Sans cela, je n'oserais le faire qu'avec beaucoup de scrupule, excepté pour raconter mes péchés, car sur ce point je n'en ai aucun. Quant au reste, il me suffit d'être femme pour perdre tout courage; à plus forte raison, lorsqu'on est une femme aussi misérable que moi. Ainsi donc tout ce qui sera en dehors du simple récit de ma vie, veuillez, mon Père, le garder pour vous, puisque vous m'avez tant pressée de faire une relation des faveurs que le Seigneur m'a accordées dans l'oraison. Je suppose, bien entendu, qu'elle sera

conforme à notre sainte foi catholique ; sinon, mon Père, vous la brûlerez immédiatement ; et, dès ce moment, je m'y sou mets.

Je dirai donc ce qui se passe en moi. Si ce récit est conforme à nos croyances, il pourra vous être de quelque utilité. Dans le cas contraire, vous me détromperez afin que le démon ne trouve pas de profit là où je croyais moi-même en trouver. Le Seigneur sait bien, comme je le dirai plus loin, que j'ai toujours recherché les personnes capables de m'éclairer.

Malgré le désir que j'ai de m'exprimer avec la plus grande clarté, ces choses de l'oraison seront bien obscures pour celui qui n'en a pas l'expérience. J'indiquerai divers obstacles qui, selon moi, empêchent l'âme d'avancer dans ce chemin, et d'autres choses où il y a danger. J'utiliserai dans ce but les enseignements de l'expérience que le Seigneur m'a donnés, et les lumières que j'ai puisées près de gens très instruits ou de personnes adonnées depuis longtemps à la vie spirituelle. Ils ont pu constater que, depuis vingt-sept ans seulement que je fais oraison, Sa Majesté m'a donné, malgré tous mes faux pas et toutes mes imperfections dans cette voie, autant d'expérience qu'à d'autres qui la suivent depuis quarante-sept ou trente-sept ans dans l'exercice con-

tinuel de la pénitence et de la vertu. Béni soit le Seigneur de tous ses dons ! qu'Il se serve de moi, comme il plaira à Sa Majesté ! Mon Maître sait bien que je n'ai d'autre prétention que de travailler quelque peu à sa gloire et à son exaltation, en montrant comment il a changé un fumier aussi abject et aussi rebutant que mon âme en un jardin où s'épanouissent les fleurs aux parfums les plus suaves. Plaise à Sa Majesté que je ne les arrache pas de nouveau par ma faute, et que je ne retourne pas à mon premier état ! Je vous conjure, mon Père, par amour pour Notre-Seigneur, demandez-lui cette grâce pour moi. Vous savez ce que je suis, bien plus clairement que vous ne m'avez permis de le dire ici.

(a) Le P. Gratien dans une note marginale au livre de la *Vie de la Sainte* par Ribéra dit qu'il s'agit du P. Dominique Bagnès et du P. Garcia de Tolédo. — *Memorias Historiales* L.R. n. 138. — P. Silverio, t. I (prologo), parle de l'Inquisiteur Soto et de François de Salcedo.

CHAPITRE XI

Elle montre pour quel motif nous n'arrivons pas en peu de temps à la perfection de l'amour de Dieu. Elle commence à expliquer par une comparaison quatre degrés d'oraison. Elle traite ici du premier ; c'est un point très important pour ceux qui débutent et pour ceux qui ne goûtent pas les douceurs de l'oraison.

Je vais parler maintenant de ceux qui commencent à être les serviteurs de l'amour, car il me semble que nous ne sommes pas autre chose, lorsque nous nous déterminons à suivre par ce chemin de l'oraison Celui qui nous a tant aimés. C'est une dignité tellement haute, que je ne puis y penser sans éprouver une joie extrême. En réalité, la crainte est bientôt bannie, si dans ce premier état nous marchons comme il faut.

O Seigneur de mon âme ! O mon Bien ! Pourquoi n'avez-vous pas voulu que l'âme, dès lors qu'elle se détermine à vous aimer et fait son possible pour quitter tout, afin de s'y mieux employer, ne goûte pas immédiatement la joie d'arriver à cet amour parfait ? Je dis mal. J'au-

rais dû dire en gémissant : Pourquoi ne voulons-nous pas nous-mêmes ? puisque toute la faute est à nous, si nous ne parvenons pas de suite à une si haute dignité.

Ce véritable amour de Dieu apporte avec lui tous les biens, dès lors qu'on arrive à le posséder avec perfection. Mais nous nous estimons à un si haut prix ! Nous sommes si lents à faire à Dieu le don absolu de nous-mêmes que nous n'en finissons plus de nous préparer à cette grâce ! Et cependant Sa Majesté ne veut pas nous accorder la jouissance d'un bienfait si précieux, si nous ne le payons d'un grand prix. Je vois bien qu'il n'y a pas sur la terre de quoi acheter un trésor si élevé. Toutefois si nous faisons tout ce qui dépend de nous pour n'avoir aucune attache aux choses de la terre, si, de plus, nous fixions toute notre sollicitude et toutes nos affections au ciel, je crois, à n'en pouvoir douter, que ce bien ne tarderait pas à nous être accordé. Il faudrait, à l'exemple de certains saints, apporter une disposition prompte et complète. Il nous semble que nous donnons tout à Dieu. Or, nous ne lui offrons que les revenus et les fruits, tandis que nous gardons pour nous le fonds et la propriété. Nous embrassons la pauvreté, c'est là un acte très méritoire. Mais bien souvent nous nous

jetons de nouveau dans les soucis et les préoccupations, pour ne manquer ni du nécessaire, ni même du superflu; nous nous faisons des amis qui nous le procurent; et ainsi, pour ne manquer de rien, nous nous trouvons dans des soucis, peut-être même dans des dangers plus grands qu'il n'y en avait précédemment au milieu de nos biens.

Nous pensons, en outre, avoir renoncé à l'honneur du monde, parce que nous sommes entrés en religion, ou que nous avons déjà commencé à mener une vie spirituelle, et à suivre le chemin de la perfection. Or, vient-on à nous toucher sur le point d'honneur, nous oublions que nous en avons déjà fait le sacrifice à Dieu. Nous voulons le reprendre de nouveau et l'arracher pour ainsi dire de ses mains; et cependant c'est bien volontiers, ce semble, que nous l'en avons rendu le maître. Il en est de même de toutes les autres choses.

Curieuse manière, en vérité, de rechercher l'amour de Dieu! Nous voulons le posséder en peu de temps, et pour ainsi dire à pleines mains. Or, nous conservons toutes nos anciennes affections. Nous ne cherchons point à réaliser nos bons désirs et nous n'achevons pas de les élever au-dessus de toutes les choses de ce monde. Les

grandes consolations spirituelles ne s'accordent point avec une telle conduite. Il y a, à mon avis, incompatibilité de part et d'autre.

Nous n'en finissons jamais de faire à Dieu le don absolu de nous-mêmes. Aussi il ne nous donne pas tout d'un coup un tel trésor. Plaise au Seigneur de le répandre en nous goutte à goutte, alors même qu'il devrait nous en coûter tous les travaux du monde!

C'est un grand effet de sa miséricorde que de donner à une âme la grâce et le courage de se décider à poursuivre énergiquement la conquête d'un si haut bienfait. Aussi qu'elle persévère. Dieu ne se refuse à personne. Il donnera peu à peu plus de vigueur à son courage et lui fera enfin remporter la victoire. Je parle de courage, car, dès le début, le démon lui suscitera une foule d'entraves pour lui barrer entièrement l'entrée de ce chemin. Il sait quelles pertes il y subit, et que ce n'est pas seulement une âme, mais un grand nombre d'âmes qui lui échappent. Je crois, en effet, que celui qui commence, avec le secours de Dieu, à marcher résolument vers le sommet de la perfection, ne va jamais seul au ciel. Il entraîne toujours une foule à sa suite. Il est comme un vaillant capitaine à qui Dieu confie des gens qui marchent en sa compagnie. Voilà

pourquoi il trouve tant de dangers et de difficultés de la part du démon. Aussi il ne lui faut pas peu de courage pour ne point retourner en arrière; il lui en faut un très grand, au contraire, et une faveur de Dieu toute spéciale.

Je parle des débuts de ceux qui se déterminent à la poursuite de ce bien et à la réussite de cette entreprise. Quant à l'autre sujet dont j'ai déjà dit un mot, et qu'on appelle, je crois, théologie mystique, j'y reviendrai plus loin. Je dis donc que c'est dans les débuts que l'on rencontre le plus de difficultés. Car si Dieu donne son secours, c'est nous qui faisons le travail. Dans les autres degrés d'oraison, la jouissance domine. Tous cependant, les premiers, ceux qui sont au milieu ou les derniers, ont à porter leur croix, bien que ce soit de différentes manières. Le chemin que le Christ a frayé est celui où doivent passer ceux qui le suivent, sous peine de se perdre. Heureuses souffrances que celles-là! puisque dès ici-bas elles sont payées avec tant de surabondance!

Il faut que je me serve de quelques comparaisons. N'étant qu'une simple femme, j'aurais voulu m'en abstenir et me contenter d'écrire simplement ce que l'on m'a commandé. Mais il est si difficile de s'expliquer dans ces choses spirituel-

les, pour des personnes comme moi qui n'ont point fait d'études, que je dois nécessairement m'ingénier de quelque manière. Il pourra bien se faire que le plus souvent la comparaison ne sera pas juste. Elle servira du moins à vous donner, mon Père, une petite récréation, en vous montrant toute la pesanteur de mon esprit.

Voici maintenant une comparaison qui se présente à moi. Je l'ai lue ou entendue, ce me semble, mais j'ai si mauvaise mémoire que je ne saurais dire en quel endroit ni à quel sujet. Néanmoins elle convient bien au but que je me propose.

Celui qui débute considérera attentivement qu'il va préparer dans un terrain très ingrat et rempli de très mauvaises herbes un jardin où le Seigneur puisse prendre ses délices. Sa Majesté arrache les mauvaises herbes et doit planter les bonnes. Or, sachons-le, ce travail est déjà fait, quand l'âme se détermine à pratiquer l'oraison et est entrée dans cette voie. Néanmoins nous devons, en bons jardiniers, veiller avec l'aide de Dieu à faire croître ces plantes, et à prendre soin de les arroser. Au lieu de se dessécher, elles donneront, au contraire, des fleurs aux parfums les plus suaves qui réjouiront Notre-Seigneur; et ainsi, il viendra souvent prendre ses délices

dans ce jardin et se réjouir au milieu de nos vertus.

Voyons maintenant comment on peut arroser ce jardin, afin de savoir ce qu'il y a à faire, et le travail que nous allons nous imposer, tout en examinant s'il ne dépassera pas les profits, et combien de temps il faudra y consacrer.

Il me semble qu'il y a quatre manières d'arroser un jardin. D'abord, en tirant de l'eau d'un puits à force de bras, ce qui exige une grande fatigue de notre part. Ou bien, en tournant à l'aide d'une manivelle une noria garnie de godets, comme je l'ai fait moi-même quelquefois : avec moins de travail on puise une plus grande quantité d'eau. Ou bien, en amenant l'eau soit d'une rivière, soit d'un ruisseau : la terre est alors mieux arrosée et mieux détrempeée ; il n'est pas nécessaire d'arroser aussi fréquemment, et le jardinier a beaucoup moins de travail. Enfin il y a la pluie abondante : c'est le Seigneur qui arrose alors sans aucun travail de notre part, et ce mode d'arrosage est sans comparaison supérieur à tous ceux dont nous avons parlé.

Appliquons maintenant à notre sujet ces quatre manières d'arroser et d'entretenir ce jardin qui, sans eau, ne pourrait rien produire. Cette com-

paraison me semble très à propos pour donner quelque idée des quatre degrés d'oraison, où le Seigneur, dans sa bonté, a daigné élever quelquefois mon âme. Puissé-je, à l'aide de sa miséricorde, m'exprimer de manière à être utile à l'un de ceux qui m'ont commandé ce récit (1) et que le Seigneur a élevé en quatre mois bien au-delà du terme où je ne parvins qu'au bout de dix-sept ans. Ses dispositions ont été meilleures que les miennes. Aussi arrose-t-il sans peine le verger de son âme à l'aide de ces quatre eaux. La dernière, il ne la reçoit encore que par gouttes, mais sa fidélité est telle qu'il ne tardera pas, avec l'aide de Dieu, à s'y abîmer. Si mes explications lui semblent des folies, qu'il en rie; j'y consens de bon cœur.

Les âmes qui commencent à s'adonner à l'oraison, nous pouvons l'affirmer, sont celles qui tirent péniblement l'eau du puits, comme je l'ai dit. Elles se fatiguent, en effet, pour recueillir leurs sens habitués à se répandre au dehors; c'est là un très grand travail. Elles doivent s'accoutumer peu à peu à ne plus se préoccuper de voir ou d'entendre, spécialement aux heures de l'oraison, à rester dans la solitude, et là, dans cet éloi-

(1) Le P. Ibaguez, O. P.

gnement de tout le créé, réfléchir sur leur vie passée. Tous, il est vrai, débutants et parfaits, doivent y penser fréquemment, mais dans une mesure plus ou moins grande, comme je le dirai plus tard.

Une peine des commençants, c'est de ne pouvoir se rendre compte s'ils ont un vrai repentir de leurs fautes; et cependant ils l'ont, puisqu'ils se consacrent si généreusement au service de Dieu. Leur devoir est de s'appliquer à méditer la vie de Jésus-Christ, et cet exercice n'est pas sans fatigue pour l'entendement.

Voilà jusqu'où nous pouvons arriver par nos propres efforts, secondés, bien entendu, par la grâce de Dieu, car sans lui, nous le savons, il nous est impossible d'avoir une bonne pensée. C'est là ce que j'appelle commencer à tirer l'eau du puits, et Dieu veuille qu'il y en ait! Mais, du moins, ce ne sera pas de notre faute si nous n'en avons pas, puisque nous allons pour la tirer et que nous faisons notre possible pour arroser les fleurs de notre jardin. Dieu peut permettre pour des motifs connus de lui seul, et sans doute pour notre plus grand bien spirituel, que le puits soit à sec. Mais il est si bon qu'en nous voyant travailler avec activité, comme des jardiniers soigneux, il entretiendra nos fleurs sans eau et fera

grandir nos vertus. Sous le nom d'eau je désigne ici les larmes et, à leur défaut, les tendres sentiments et la dévotion intérieure.

Mais que fera donc ici celui qui, après avoir travaillé longtemps, ne rencontre qu'aridité, dégoût, ennui et répugnance extrême à puiser de l'eau? S'il ne considérait pas le plaisir qu'il procure et les services qu'il rend au Maître du jardin, s'il ne veillait pas à ne point perdre tous les mérites acquis, ni les récompenses qu'il attend encore d'un travail aussi pénible que celui de descendre fréquemment le seau dans le puits pour le retirer vide, il laisserait tout là. Il lui arrivera souvent que, même pour ce travail, il ne pourra plus lever les bras, c'est-à-dire avoir une seule bonne pensée, car, c'est chose convenue, tirer de l'eau du puits, c'est agir avec l'entendement. Mais je le répète, que fera le jardinier? Il se réjouira, il se consolera, il considérera que c'est déjà une très haute faveur de travailler dans le jardin d'un si haut Souverain. Il sait, en effet, que par là il le contente, et son but doit être de rechercher, non une satisfaction personnelle, mais celle de son Maître. Qu'il lui adresse les plus vives actions de grâces, de ce que ce Maître compte sur lui, car c'est sous ses yeux que, sans recevoir aucun salaire, il accomplit avec le plus

grand soin ce qui lui a été commandé. Qu'il l'aide ainsi à porter sa croix; qu'il médite comment toute sa vie s'est passée au milieu des souffrances, qu'il ne recherche point son royaume ici-bas, qu'il n'abandonne jamais l'oraison; et alors même que cette aridité devrait durer toute la vie, qu'il soit bien résolu à ne point laisser le Christ tomber sous le poids de la croix. Un temps viendra où tous ses services lui seront payés à la fois. Qu'il ne craigne pas de perdre le fruit de ses travaux. Il sert un bon Maître qui a les regards attachés sur lui. Qu'il méprise les mauvaises pensées, en considérant que le démon les représentait aussi à saint Jérôme dans le désert (1).

Tous ces travaux ont leur prix. Je les connais pour les avoir endurés pendant de longues années. Aussi je regardais comme une faveur de Dieu de pouvoir enfin tirer une goutte d'eau de ce puits béni. Ces souffrances sont très pénibles, je le sais, et, à mon avis, elles exigent plus de courage que beaucoup d'autres travaux du monde. Mais, je l'ai vu avec évidence, Dieu ne manque pas de les récompenser largement, même dès cette vie. Il est certain, en effet, qu'une seule de ces heures, où le Seigneur s'est donné ensuite

(1) Lettre 22 à Eustochium.

à goûter à mon âme, m'a surabondamment payée, ce me semble, de toutes les angoisses que j'ai endurées longtemps pour persévérer dans l'oraison.

Le Seigneur, j'en ai la conviction, envoie souvent aux commençants, et parfois à ceux qui approchent du terme, ces tourments et beaucoup d'autres tentations pour mettre à l'épreuve ceux qui l'aiment. Il veut savoir s'ils pourront boire son calice et l'aider à porter la croix, avant de leur donner de grands trésors. C'est pour notre bien sans aucun doute que Sa Majesté veut nous conduire par cette voie. Il faut, en effet, que nous comprenions bien le peu que nous sommes. Les grâces qui nous seront accordées plus tard sont d'un ordre si élevé, qu'il veut d'abord nous faire connaître par expérience l'abîme de notre misère, afin de nous préserver d'une chute semblable à celle de Lucifer.

Mais, ô mon Souverain, est-il une seule de vos œuvres qui ne soit pour le plus grand bien d'une âme, quand vous comprenez qu'elle est déjà tout à vous, qu'elle se remet entre vos mains pour vous suivre en tous lieux jusqu'à la mort même de la croix, et qu'elle est résolue à vous aider à porter la croix elle-même, sans vous laisser jamais seul sous son fardeau ? Dès que l'on recon-

naît en soi de telles déterminations, non, non, il n'y a rien à craindre.

O âmes spirituelles, vous n'avez plus à vous affliger ! Vous êtes déjà élevées à un degré tellement sublime, que toute votre ambition est de traiter avec Dieu seul, et que vous foulez aux pieds tous les passe-temps du monde ; le plus difficile est fait. Remerciez Sa Majesté d'une telle grâce ; ayez confiance en sa bonté ; Dieu n'a jamais manqué à ses amis... Mais gardez-vous bien d'entretenir en vous une pensée comme celle-ci : Pourquoi accorde-t-il en peu de jours à celui-ci la dévotion qu'il me refuse à moi après tant d'années ? Soyons assurés que tout cela est pour notre plus grand bien. Que Sa Majesté nous conduise par où il lui plaira. Nous ne sommes plus à nous, mais à Dieu. C'est déjà une grande grâce qu'il nous fait de mettre en nous le désir de bêcher son jardin. Là, nous sommes près de lui, le Maître du jardin, car, n'en doutons point, il est près de nous. S'il veut que les plantes et les fleurs croissent chez les uns avec l'eau qu'ils tirent du puits, et chez les autres, sans eau, que m'importe à moi ? Agissez, ô mon Dieu, comme bon vous semblera, mais ne permettez pas que je vous offense, ni que je perde mes vertus, si toutefois vous en avez déjà mis en moi quelque une dont

je sois redevable à votre seule bonté. Je veux souffrir, ô mon Dieu, parce que vous avez souffert! que votre volonté s'accomplisse en moi de toutes manières. Mais je vous en prie, ô mon souverain Maître, ne donnez pas la faveur si précieuse de votre amour à des âmes qui ne vous servent que pour goûter des consolations!

Voici une remarque importante. Je le dis, parce que je le sais par expérience. L'âme qui commence à marcher résolument dans cette voie de l'oraison mentale, et qui en est arrivée à ne plus faire cas des consolations ou des tristesses excessives, des goûts et des tendresses, qu'elle reçoit ou dont elle est privée, a déjà parcouru une grande partie du chemin. Qu'elle ne craigne point! Malgré tous ses faux pas, elle ne retournera pas en arrière : l'édifice auquel elle travaille repose sur un fondement solide. Non, l'amour ne consiste pas à répandre des larmes, ni à goûter ces douceurs et ces tendresses que l'on désire ordinairement pour y trouver de la consolation. Il consiste à servir Dieu dans la justice, dans la force d'âme et dans l'humilité. Sans cela, nous semblerions recevoir toujours et ne rien donner.

Que de pauvres petites femmes comme moi, faibles et sans beaucoup de force, soient soute-

nues par des consolations intérieures, cela me semble convenable. C'est ainsi que le Seigneur en use en ce moment à mon égard, pour m'aider à supporter certaines épreuves qu'il a plu à Sa Majesté de m'envoyer. Mais que des serviteurs de Dieu, des hommes graves, de savoir et de jugement, éprouvent, comme je le sais, tant de chagrin de ce que Dieu ne leur donne pas de dévotion sensible, cela me déplaît. Je ne leur dis pas de la refuser, si Dieu la leur accorde. Dans ce cas, qu'ils l'estiment beaucoup; car Sa Majesté voit alors que cela leur convient. Mais s'ils en sont privés, qu'ils ne s'en troublent point; et, puisque Sa Majesté ne la leur accorde pas, ils doivent comprendre qu'elle ne leur est point nécessaire. Qu'ils sachent donc rester maîtres d'eux-mêmes. Sans cela, il y aurait faute; ils peuvent m'en croire. Je l'ai expérimenté; je l'ai vu moi-même. Qu'ils sachent donc que ce serait une imperfection. Le trouble enlève la liberté d'esprit et tout courage pour les grandes œuvres.

Ce que je dis est sans doute pour les commençants, et si je m'y appesantis, c'est qu'il est très important pour eux de débiter avec cette liberté d'esprit et cette générosité. Toutefois, je m'adresse moins à eux qu'à une foule d'autres âmes qui, après avoir commencé depuis longtemps,

n'arrivent jamais au but. Cela vient en grande partie, j'en suis persuadée, de ce qu'ils n'embrassent pas généreusement la croix dès le principe. Ils s'affligent, parce qu'ils s'imaginent ne rien faire. Si l'entendement cesse d'agir, ils ne peuvent y consentir; et c'est peut-être alors que la volonté se perfectionne et prend de la force; mais ils ne le comprennent pas. Nous devons bien nous persuader que le Seigneur n'attache pas d'importance à ces choses qui, à nos yeux, sont des fautes et qui, en réalité, n'en sont pas, Sa Majesté connaît mieux que nous notre misère et la bassesse de notre nature. Dieu sait aussi que ces âmes n'ont d'autre ambition que de penser toujours à lui et de l'aimer. Voilà le désir qui lui plaît. Quant aux chagrins que nous nous causons, ils ne servent qu'à jeter le trouble dans notre âme; et si elle était déjà inhabile à profiter de l'oraison pendant une heure, elle le sera pendant quatre.

Très souvent ce trouble vient d'une indisposition du corps. J'ai une grande expérience sur ce point. C'est un fait que j'ai constaté avec soin et qui m'a été confirmé par le témoignage de personnes spirituelles. Telle est notre misère ici-bas. Notre pauvre âme, cette petite prisonnière du corps, participe à ses infirmités. Les changements

de temps et le bouleversement des humeurs qu'il subit empêchent souvent l'âme, sans faute de sa part, d'accomplir ce qu'elle veut, et lui causent des souffrances de toutes sortes. Plus on veut la forcer alors, plus on aggrave son état et plus aussi on le prolonge. Il faut donc de la prudence pour découvrir quand le mal provient de cette cause, et ne point achever d'étouffer la pauvre âme. Ces personnes doivent comprendre qu'elles sont malades. Elles changeront l'heure de l'oraison, et souvent elles seront obligées d'agir ainsi plusieurs jours de suite. Elles supporteront cet exil comme elles pourront. C'est une croix bien sensible pour une âme qui aime son Dieu de se voir au milieu de telles infirmités, et de ne pouvoir réaliser ses vœux, à cause d'un hôte aussi triste que ce corps.

J'ai dit que nous devons agir avec prudence. Quelquefois, en effet, c'est le démon qui est l'auteur de cet état. Aussi, ne doit-on pas toujours abandonner l'oraison quand les distractions et les troubles de l'entendement sont excessifs, ni tourmenter sans cesse notre âme pour l'obliger à ce qui est au-dessus de ses forces. On peut se livrer à des œuvres extérieures, à l'exercice de la charité ou à la lecture; mais quelquefois on en sera même incapable. Que l'âme alors serve

le corps pour l'amour de Dieu, afin que le corps la serve à son tour dans beaucoup d'autres circonstances. On peut, en outre, chercher quelque distraction dans les conversations vraiment saintes, ou aller respirer l'air de la campagne, selon le conseil que donnera le confesseur. En tout cela, l'expérience est d'un grand secours : elle nous fait connaître ce qui nous convient. D'ailleurs, en tout état on peut servir Dieu. Son joug est doux, et c'est une grande chose de ne pas violenter l'âme en l'entraînant de vive force, comme on dit, mais de la conduire avec suavité pour son plus grand avancement.

Je reviens à l'avis que j'ai donné, et peu importe que je le rappelle souvent. Il est très important de ne jamais se préoccuper ni désoler des aridités, des troubles ou des distractions. Si nous voulons jouir de la liberté d'esprit, et ne pas vivre sans cesse au milieu des angoisses, commençons par ne point redouter la croix. Nous verrons alors comment le Seigneur nous aidera aussi à la porter, quelle joie inondera notre cœur et quels avantages nous retirerons de toutes nos épreuves. Car il est bien évident que si le puits est à sec, nous ne pouvons y mettre de l'eau. Et cependant nous devons bien veiller à puiser l'eau, dès qu'il y en aura, car Dieu veut alors par ce moyen multiplier nos vertus.

CHAPITRE XII

Elle continue à expliquer ce premier degré d'oraison ; elle expose jusqu'où nous pouvons arriver par nous-mêmes avec l'aide de Dieu ; elle montre les dangers qu'il y a à vouloir élever l'esprit à des choses surnaturelles et extraordinaires, avant que le Seigneur nous en fasse la grâce.

Dans le chapitre précédent, mon but a été, malgré de nombreuses digressions qui m'ont paru nécessaires, de montrer jusqu'où nous pouvons arriver par nos propres efforts, et comment, dans ce premier degré d'oraison, la dévotion dépend en partie de notre concours. Quand, en effet, nous méditons et approfondissons les souffrances que le Seigneur a endurées pour nous, nous sommes touchés de compassion ; de plus, il y a de la saveur dans le chagrin et les larmes qui procèdent de cette considération. Quand nous pensons à la gloire, objet de notre espérance, à l'amour de Notre-Seigneur pour nous, à sa résurrection, nous sommes portés à une joie qui n'est pas entièrement spirituelle, ni

entièrement sensible ; mais cette joie est vertueuse, comme la peine précédente était très méritoire. Ainsi en est-il de tout ce qui cause une dévotion qui est en partie le fruit de l'entendement, bien que nous ne puissions ni la mériter, ni l'obtenir, si Dieu ne la donne.

Une âme que Dieu n'aura pas élevée au-dessus de cet état fera très bien de ne pas chercher à monter d'elle-même plus haut. Qu'elle y fasse bien attention ; sans quoi, elle ne pourrait qu'y perdre.

Lorsqu'elle se trouve dans ce degré d'oraison, elle peut produire des actes nombreux ayant pour but de la stimuler à de grandes œuvres pour Dieu et de réveiller son amour pour lui. Elle en accomplit d'autres pour favoriser l'accroissement des vertus, selon que l'indique un livre intitulé : *l'Art de servir Dieu* (1), ouvrage excellent et très approprié à cet état d'oraison où l'entendement opère. Nous pouvons par la pensée nous mettre en présence du Christ, nous embraser peu à peu du plus grand amour pour sa Sainte Humanité, lui tenir toujours compagnie, lui parler, lui recommander nos besoins,

(1) Ce livre, composé par un franciscain, le P. Alphonse de Madrid, fut publié d'abord en 1521, à Séville, et ensuite en 1526, à Madrid. — Cf. P. Silverio, *Vida*, t. I, c. 12.

nous plaindre à lui dans nos peines, nous réjouir avec lui dans les consolations, nous garder de l'oublier dans la prospérité. Ne cherchons point à lui faire de beaux discours ; parlons-lui simplement pour lui exprimer nos désirs et nos besoins. C'est là une méthode excellente, et elle nous fait avancer en très peu de temps. Celui qui s'étudie à vivre dans cette précieuse compagnie, qui cherche à en retirer les plus grands avantages, et y puise un amour sincère pour ce Maître, auquel nous sommes redevables de tant de bienfaits, celui-là, je l'affirme, est avancé dans la voie de l'oraison. Nous ne devons donc pas, comme je l'ai dit déjà, nous affliger, si la dévotion sensible vient à nous manquer. Remercions plutôt le Seigneur, qui, malgré les imperfections de nos œuvres, entretient en nous le désir de lui plaire.

Cette méthode d'oraison, qui consiste à se tenir dans la compagnie du Sauveur, est profitable dans tous les états. Elle est un moyen très sûr pour faire des progrès dans le premier degré d'oraison et arriver au second en peu de temps. Elle sert aussi dans les derniers pour nous protéger contre les tentations du démon.

Voilà donc ce que nous pouvons par nos propres forces. Celui qui voudrait passer outre et

élever son esprit jusqu'à jouir de ces douceurs intimes qui ne lui sont point données perdrait, à mon avis, l'un et l'autre, car cette faveur est surnaturelle; et si l'entendement cesse d'agir, l'âme tombe dans un désert, dans une aridité complète. Or, comme cet édifice repose tout entier sur l'humilité, plus nous approchons de Dieu, et plus nous devons grandir en cette vertu; sans quoi tout l'édifice croule. Il y a en effet, à mon avis, une sorte d'orgueil à vouloir par nous-mêmes monter plus haut. Vu ce que nous sommes, c'est déjà une trop grande faveur que Dieu nous fait, quand il nous attire près de lui.

Je ne veux pas dire toutefois que nous ne devions point élever nos pensées jusqu'à considérer les choses du ciel et ses merveilles, ou Dieu lui-même et son infinie sagesse. J'avoue, il est vrai, que je ne l'ai jamais fait. J'étais si inhabile, comme je l'ai dit; je me trouvais si dénuée de vertu, que c'était déjà bien osé de ma part de penser aux choses de la terre, comme Dieu m'a fait la grâce de le comprendre. A plus forte raison étais-je dans l'impuissance d'élever mon esprit jusqu'à celles du ciel. Mais d'autres pourront en tirer profit, surtout les personnes instruites. La science, en effet, est, à mon avis, un trésor précieux pour cet exercice, quand on

est humble. Je l'ai constaté dernièrement chez quelques personnages distingués par leur savoir. Bien qu'adonnés depuis peu à l'oraison, ils y avaient déjà réalisé les plus sérieux progrès ; c'est ce qui m'a fait désirer ardemment qu'un grand nombre de savants s'adonnent à la vie spirituelle, comme je le dirai plus loin (1).

Quand je recommande de ne point chercher à monter plus haut, si Dieu ne nous attire, j'emploie un langage tout spirituel. Celui qui a quelque expérience de ces choses pourra me comprendre. Mais si je ne suis pas comprise, j'avoue que je ne saurais m'expliquer plus clairement.

Dans la théologie mystique dont j'ai commencé à parler (a), l'entendement n'a plus la faculté d'agir. Dieu suspend son action, comme je l'expliquerai mieux dans la suite, si je le puis, et si Dieu m'en donne la grâce (2). Ce que je veux

(1) Ils sont évidemment nombreux les savants qui ont tiré un profit spirituel de leurs rapports avec la Sainte. Parmi ceux qui méritent une mention spéciale, il y a les P. Ibagnez, Dominique Bagnès, Garcia de Toledo, Medina, Balthasar Alvarez, Gaspar de Salazar, Gratien... Cfr. *Informaciones de Madrid* 1595. Dép. de Juan Carillo.

(2) L'édition des Œuvres de la Sainte publiée à Salamanque en 1589 portait ici la note suivante :

« La suspension de la pensée ou de l'entendement dont parle ici la sainte Mère, et qu'elle appelle *théologie mysti-*

dire, c'est que nous n'ayons ni la présomption, ni même la pensée de le suspendre nous-mêmes. Nous ne devons pas cesser de l'employer à discourir, sans quoi nous tomberions dans la stupidité et la sécheresse, et nous ne pourrions obtenir aucun bon résultat. Mais quand le Seigneur suspend et arrête lui-même l'entende-

que, est une représentation générale de choses surnaturelles et divines que Dieu lui accorde en même temps qu'il lui infuse une grande abondance de lumière pour les voir d'une vue simple sans l'aide de discours, ni de considérations, et sans travail. Cela se fait avec tant de force qu'il ne peut voir autre chose ni faire diversion. La faveur ne se borne pas seulement à faire voir et admirer, mais la lumière passe à la volonté et y devient un feu qui la consume d'amour. Durant le temps de cette faveur, celui qui la reçoit a son entendement fixé sur l'objet qu'il voit et admire, et sa volonté est embrasée d'amour pour lui, tandis que sa mémoire est complètement inactive, car l'âme, occupée à jouir, n'admet pas d'autre souvenir. Quand on dit que cette élévation ou suspension est surnaturelle, on veut signifier que l'âme alors est, à proprement parler, plus passive qu'active. On dit qu'aucune âme ne doit avoir la prétention de s'élever de cette sorte avant qu'on ne l'élève, d'abord parce que cela dépasse toute notre industrie et que l'on s'y exercerait en vain ; et ensuite parce que ce serait un manque d'humilité. Tel est l'avis que donne la sainte Mère, et, à juste titre, car il y a des livres d'oraison qui conseillent à ceux qui prient de suspendre totalement l'entendement, de ne rien se représenter dans l'imagination, et même de ne plus respirer ; aussi ils restent froids et sans dévotion. »

ment, il lui donne de quoi admirer et de quoi s'occuper. Il lui montre, sans l'intermédiaire du raisonnement, plus de vérités dans l'espace d'un *Credo* que nous n'en pourrions comprendre avec toutes les diligences du monde en plusieurs années. Mais de nous-mêmes occuper les puissances de l'âme et nous imaginer que nous pourrions tout à la fois en suspendre l'opération, c'est une véritable folie. Je le répète, ce n'est pas là un signe d'une humilité profonde, bien que l'on ne s'en rende pas compte. Il n'y aura pas de notre faute, mais la peine, nous la subirons. Notre travail sera inutile, et l'âme éprouvera en elle-même un petit ennui, comme celui qui s'apprête à sauter et se sent retenu par derrière. Elle avait, semble-t-il, déployé toutes ses forces et elle n'a pas obtenu le but qu'elle se proposait d'atteindre. Au peu de profit qu'on retire, on pourra découvrir sans effort ce petit manque d'humilité dont j'ai parlé. Cette vertu, en effet, a cela d'excellent qu'elle ne laisse jamais de dégoût dans l'âme, quelles que soient les œuvres où elle l'accompagne.

Il me semble que mon explication est claire ; mais peut-être ne l'est-elle que pour moi. Daigne le Seigneur ouvrir les yeux de ceux qui liront ce récit ! qu'il leur donne aussi de l'expérience ! Si

peu qu'ils en aient, ils me comprendront de suite.

Durant de longues années, j'ai lu beaucoup de choses sans les comprendre. Ensuite, il y eut un temps assez long où par la grâce de Dieu je comprenais les faveurs dont j'étais l'objet, sans pouvoir trouver de termes pour m'expliquer : ce qui m'a coûté beaucoup de peine. Mais quand Sa Majesté le veut, elle nous enseigne le tout en un instant d'une manière qui me ravit.

Voici une chose que je puis affirmer en toute vérité. J'ai eu des entretiens avec beaucoup de personnes spirituelles, qui s'appliquaient à me faire comprendre les faveurs que le Seigneur m'accordait, afin de m'aider à en rendre compte. Or il est certain que leurs explications ne me servaient ni peu ni beaucoup, tant mon esprit était borné. Peut-être aussi le Seigneur le voulait de la sorte, car c'est Sa Majesté qui m'a toujours servi de Maître. Qu'Il soit béni de tous ses bienfaits ! Je puis l'avouer en toute vérité et à ma plus grande confusion, il ne voulait pas que ma reconnaissance s'adressât à un autre qu'à lui. Je ne recherchais rien, je ne demandais rien. Moi, si curieuse en une foule de choses vaines, je ne l'étais nullement sur ce point où il y aurait eu pourtant de la vertu à l'être ; et Dieu

m'a accordé en un instant la grâce de comprendre clairement ces faveurs et celle de savoir les exprimer. Mes confesseurs en étaient dans l'étonnement, et moi plus qu'eux parce que je connaissais mieux mon incapacité. Il y a peu de temps que j'ai reçu cette grâce. Depuis lors, je ne me mets plus en peine d'apprendre ce que le Seigneur ne m'a point enseigné, à moins que cela ne touche à ma conscience.

Il est donc très important, je le répète, de ne point chercher à élever par nous-mêmes notre esprit, tant que le Seigneur ne l'attire pas à un degré supérieur. Quand il le fait, on le comprend aussitôt. Mais ce serait plus dangereux encore pour les femmes d'y travailler, car le démon pourrait les faire tomber dans quelque illusion. Néanmoins, je suis certaine que le Seigneur ne lui permettra pas de nuire à une âme qui marche dans l'humilité. Loin de là. Cette âme trouvera plus de profit et plus de gain, là où le démon croyait lui causer une perte.

Je me suis étendue beaucoup sur ce premier degré d'oraison, car il est le plus généralement suivi, et les avis que j'ai donnés sont très importants. D'autres sans doute auront écrit sur ce sujet bien mieux que moi, je le confesse. Aussi je suis toute confuse et toute honteuse d'avoir

osé en parler, quoique je devrais l'être davantage. Que le Seigneur soit béni de tout, puisqu'il permet et veut même qu'une personne comme moi s'occupe de questions qui le concernent et traite de sujets si sublimes et si élevés !

(a) La Sainte, qui se sert de cette expression : *théologie mystique*, aux pages 159 et 175, a dû la trouver dans le *Troisième Abécédaire* du P. Osuno, VI, 11, Toledo, 1525, où il est dit : « On l'appelle *mystique*, c'est-à-dire cachée, parce que c'est dans le secret du cœur que l'enseigne le bon Maître Jésus qui s'en réserve le magistère. »

CHAPITRE XIII

Elle continue l'explication du premier degré d'oraison, et donne des avis pour se prémunir contre quelques tentations que suscite parfois le démon. Ce chapitre contient une doctrine de la plus haute importance.

Il m'a paru bon de parler de certaines tentations que j'ai vues chez les commençants et que j'ai moi-même éprouvées quelquefois. Je voudrais, en outre, donner des avis sur des points qui me semblent nécessaires.

On doit, dès le début, s'appliquer à marcher avec joie et avec liberté d'esprit. Il y a des âmes qui s'imaginent que la dévotion va s'en aller, si elles s'oublient elles-mêmes tant soit peu. Il est bon de marcher dans la crainte de soi pour ne s'exposer, ni de près ni de loin, aux occasions où l'on a coutume d'offenser Dieu. Ce point est très nécessaire, tant qu'on ne sera pas profondément enraciné dans la vertu. Bien peu le sont assez pour se dispenser de vigilance dans les occasions qui favorisent la pente de la nature. D'ailleurs, tant que nous sommes sur la terre,

nous devons, même par humilité, bien reconnaître quelle est notre faiblesse. Mais il y a beaucoup de circonstances où, comme je l'ai dit, on peut se récréer, afin même de revenir avec de nouvelles forces à l'oraison. En toutes choses la prudence est nécessaire.

Il faut, en outre, s'animer d'une grande confiance; car il nous est très avantageux de ne point ralentir nos désirs. Nous devons attendre de la bonté de Dieu que nos efforts nous amèneront, je ne dis pas de suite, mais au moins peu à peu, là où beaucoup de saints sont arrivés avec sa grâce. S'ils n'avaient jamais conçu de tels désirs et ne les avaient mis peu à peu à exécution, ils ne seraient point parvenus à un si haut état. Sa Majesté recherche et aime les âmes généreuses, pourvu qu'elles soient humbles et ne mettent aucune confiance en elles-mêmes. Je n'en ai jamais vu une seule s'arrêter dans les bas sentiers de la vie spirituelle. Je n'ai jamais vu, non plus, une âme pusillanime qui se cache sous le manteau de l'humilité, faire au bout de longues années autant de chemin que les autres en très peu de temps.

Pour moi, je suis étonnée quand je vois combien il importe, dans ce chemin de l'oraison, de s'animer à accomplir de grandes choses. A coup

sûr, l'âme n'a pas beaucoup de forces au début; semblable au petit oiseau qui n'a pas toutes ses plumes, elle se fatigue et s'arrête; mais si elle donne un coup d'aile, elle monte très haut.

Il fut un temps où il m'arrivait souvent de méditer sur cette parole de saint Paul : *On peut tout en Dieu*, et j'étais bien persuadée que je ne pouvais rien par moi-même. Cette considération me profita beaucoup ainsi que cette parole de saint Augustin : *Donnez-moi, Seigneur, ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez*. Je m'entretenais, en outre, très souvent de cette pensée que saint Pierre n'avait rien perdu en se jetant à la mer, malgré la crainte qui s'empara ensuite de lui. Ces résolutions des débuts ont une grande valeur, bien que dans ce premier degré d'oraison il faille plutôt agir avec modération, se conformer à la prudence et suivre les avis du directeur. Mais nous devons veiller à ne pas en choisir un qui nous enseigne à imiter le crapaud ou qui est satisfait lorsqu'il a montré comment il faut faire la chasse aux lézards.

Quant à l'humilité, elle doit toujours tenir le premier rang, pour nous faire comprendre que nos forces ne viennent pas de nous. Il faut nous faire une idée exacte de cette vertu. Car je crois que le démon porte beaucoup de préju-

dice aux âmes qui font oraison, et les empêche de réaliser de grands progrès par les fausses idées qu'il leur donne de l'humilité. Il leur représente qu'il y a de l'orgueil à entretenir de grands désirs, à vouloir imiter les saints, à souhaiter le martyre. Aussitôt il nous dit ou nous fait entendre que les actions des saints sont dignes de notre admiration, mais que des pécheurs comme nous ne sauraient les imiter. Tel est également mon avis.

Pendant nous devons bien considérer ce qu'il faut admirer et ce qu'il faut imiter. Ainsi il serait imprudent pour une personne faible et malade de s'imposer des jeûnes nombreux, des pénitences rigoureuses, de s'en aller dans un désert où elle ne pourrait ni dormir, ni trouver de quoi vivre, et de se livrer à d'autres mortifications de ce genre. Néanmoins nous devons penser que, nous aussi, nous pouvons faire des efforts avec le secours de Dieu pour parvenir à un grand mépris du monde, ou n'avoir nulle estime de l'honneur et nulle attache aux biens de la terre.

Nos cœurs sont tellement étroits que la terre, ce semble, va nous manquer, si nous venons à négliger tant soit peu le corps, pour veiller aux intérêts de l'âme. De plus, nous nous imaginons

que la possession abondante de ce qui est nécessaire va favoriser le recueillement intérieur, parce que les soucis du temporel troublent l'oraison. Pour moi, je gémiss de trouver en nous si peu de confiance en Dieu, et tant d'amour de nous-mêmes que nous nous laissions troubler par de tels soucis. En réalité, quand l'esprit d'oraison est si peu avancé, des bagatelles nous causent autant de peine que le feraient à d'autres des choses de grande importance; et avec cela, nous avons sérieusement la prétention d'être spirituels! Une telle manière de procéder cherche, ce me semble, à accorder le corps et l'âme de façon à ne point perdre le repos d'ici-bas et à jouir de Dieu là-haut. Il en sera de la sorte si nous marchons dans la justice et si nous sommes attachés à la vertu. Mais c'est là cheminer d'une manière trop timide (1), et jamais on n'arrivera ainsi à la liberté d'esprit. Cette conduite me paraît très bonne pour des personnes mariées, qui doivent se conformer à leur état; mais pour un autre état de vie, je ne souhaite nullement une telle méthode pour avancer; on ne me fera jamais croire qu'elle est bonne; j'en ai fait l'expérience, et je l'aurais toujours suivie, si le Seigneur,

(1) La Sainte a mis : *es paso de gallina* : c'est marcher à pas de poule.

dans sa bonté, ne m'avait enseigné une autre voie plus courte.

J'avoue que j'ai toujours été animée de grands désirs ; mais je m'en tenais à ce genre de vie dont j'ai parlé ; je faisais oraison, et je vivais selon mon plaisir. Oui, j'en suis persuadée, si j'avais eu quelqu'un pour m'aider à voler, je me serais appliquée à réaliser ces grands désirs. Mais, à cause de mes péchés, ils sont si rares et si peu nombreux ceux qui n'ont pas sur ce point une trop grande prudence ! C'est là, à mon avis, une cause suffisante pour empêcher les commençants d'arriver plus tôt à une haute perfection. Jamais, en effet, le Seigneur ne nous manque, et il ne tient pas à lui que nous fassions de tels progrès. C'est nous qui lui manquons et qui lui sommes infidèles.

On peut, en outre, à l'exemple des saints, rechercher la solitude, le silence et la pratique de beaucoup d'autres vertus qui ne tueront pas ce triste corps. Il ne veut être si bien traité que pour maltraiter l'âme. Le démon, de son côté, contribue grandement à le rendre inhabile pour le bien. S'il découvre en nous un peu de crainte, il n'en demande pas davantage pour tenter de nous persuader que tout va nous tuer, ou du moins nous ravir la santé. S'il nous voit seulement

répandre des larmes, il nous fait craindre de devenir aveugles. J'ai passé par cette tentation. Voilà pourquoi je le sais. Mais je me demande vraiment ce que nous pourrions désirer de mieux pour notre vue et pour notre santé que de les sacrifier l'une et l'autre à une si noble cause. Quant à moi, infirme comme je le suis, j'ai toujours été enchaînée et incapable de rien, jusqu'au jour où je me suis déterminée enfin à ne plus faire aucun cas ni du corps ni de la santé. Et même à l'heure présente, ce que je fais est bien peu de chose. Néanmoins j'ai pu, grâce à Dieu, comprendre cette ruse du démon. S'il me représentait la perte de ma santé, je disais : Peu importe que je meure ! S'il me montrait la perte de mon repos, je répondais : Désormais ce n'est plus le repos qu'il me faut, mais la croix ! Et ainsi d'autres choses. J'ai vu clairement que très souvent, malgré mes grandes infirmités, il y avait tentation du démon ou faiblesse de ma part. Aussi, depuis que je ne traite plus mon corps avec autant de prudence et de délicatesse, ma santé est bien meilleure.

Il est donc très important, quand on commence à s'adonner à l'oraison, de ne point se laisser aller à de vaines terreurs. On peut me croire sur ce point, je le sais par expérience. Il

serait même très utile de raconter mes fautes, afin que l'on s'instruise à mon exemple.

Voici encore une autre tentation très ordinaire chez les commençants. A peine ont-ils goûté les douceurs et les avantages de la vie d'oraison, qu'ils veulent voir tout le monde dans une très haute perfection. Ce désir n'est pas mauvais, mais le mode de le réaliser peut n'être pas bon, s'il n'est accompagné de beaucoup de prudence et d'adresse pour ne point paraître faire la leçon aux autres. Celui qui veut procurer au prochain le bien dont il s'agit ici doit être lui-même très enraciné dans la vertu, sans quoi il ne sera pour les autres qu'un sujet de tentation. C'est là un fait qui m'est arrivé à moi-même, à l'époque où, comme je l'ai dit, je cherchais à porter d'autres personnes à l'oraison; voilà pourquoi je le sais. D'un côté, il est vrai, elles m'entendaient parler des immenses avantages de l'oraison; de l'autre, elles me voyaient faire oraison et néanmoins rester très pauvre de vertu. J'étais donc pour elles un sujet de tentation et de trouble. Ce n'était pas sans motif, car elles-mêmes m'ont avoué depuis qu'elles ne voyaient pas comment ces deux choses pouvaient se concilier. Croyant par ailleurs trouver en moi quelque vertu, elles ne considéraient pas comme mal ce

qui l'était en réalité, précisément parce qu'elles me le voyaient faire quelquefois.

Voilà l'œuvre du démon. Il semble se servir des vertus qui sont en nous, pour autoriser, autant que possible, le mal qu'il poursuit. Et ce mal, si petit qu'il soit en lui-même, lui procure un gain énorme, quand il s'accomplit dans une communauté. Quel gain n'aura-t-il pas réalisé, à cause de ma conduite, hélas, si mauvaise ! Aussi, pendant plusieurs années, il n'y eut que trois personnes qui profitèrent de mes conseils (1). Mais depuis lors le Seigneur m'ayant fortifiée dans la vertu, j'ai pu, en deux ou trois ans, faire du bien à un grand nombre, comme je le dirai, dans la suite.

A part cela, il y a encore un autre grand inconvénient, c'est que l'âme y perd. Au début, elle doit veiller surtout à ne prendre soin que de sa perfection, et à vivre comme s'il n'y avait sur la terre que Dieu et elle. Cette pratique lui sera de la plus grande utilité.

Voici une autre tentation, cachée comme les

(1) D'après le P. Gratien, ces trois personnes sont les Sœurs Marie de Saint-Paul, Anne des Anges et doña Marie de Cépéda. C'est aussi ce qu'affirme la Mère Marie de Saint-Joseph, sœur du P. Gratien. Ms. 12936 Bibl. Nac. de Madrid. — Cf. P. Silverio, *Vida de S. Teresa*, t. I, cap. XIII.

précédentes sous le zèle de la vertu ; aussi est-il nécessaire de se bien surveiller et de marcher avec prudence. Nous nous affligeons des péchés et des fautes du prochain. Le démon nous persuade que cette affliction vient uniquement du désir que Dieu ne soit pas offensé, et notre douleur, des atteintes à sa gloire. Aussitôt nous voudrions y porter remède. La préoccupation nous envahit si bien qu'elle nous empêche de faire oraison. Et le plus grand dommage, c'est que tout cela nous paraît vertu, perfection et grand zèle pour Dieu. Je ne parle pas de la douleur que nous éprouvons à la vue des fautes publiques qui seraient passées en coutume dans une Congrégation, ni des ravages que les hérésies, comme nous le voyons, causent dans l'Église par la perte de tant d'âmes. Cette douleur est très légitime et, pour ce motif, elle ne trouble pas.

Le plus sûr pour une âme qui s'applique à l'oraison est donc de laisser le souci de tout et de tous, de ne s'occuper que d'elle-même et de procurer le bon plaisir de Dieu. Voilà ce qui lui est souverainement utile. Que n'aurais-je pas à dire si je devais raconter tous les errements où la bonne intention a conduit, et dont j'ai été témoin !..... Appliquons-nous donc toujours à

ne considérer dans le prochain que ses vertus et ses bonnes œuvres ; mais que la grandeur de nos péchés nous porte à cacher ses défauts. Cette pratique, tout imparfaite qu'elle soit au début, nous conduit peu à peu à une vertu solide qui nous fait estimer tous les autres plus que nous. C'est par là que l'âme commence à réaliser des progrès avec le secours de Dieu. Ce secours d'ailleurs est toujours nécessaire ; sans lui toutes nos diligences sont vaines ; aussi devons-nous supplier le Seigneur de nous accorder cette vertu. Mais faisons de généreux efforts. Il ne se refuse à personne.

Voici encore un avis que je recommande à ceux qui discourent beaucoup à l'aide de l'entendement et qui savent déduire d'un sujet un grand nombre de pensées et de réflexions. Quant à ceux qui n'ont pas ce moyen, et c'était mon cas, je leur conseille seulement de se tenir dans la patience jusqu'à ce que Dieu leur donne de quoi s'occuper et leur communique sa lumière. Ils peuvent si peu de chose par eux-mêmes, que leur entendement leur est plutôt un obstacle qu'un secours.

Revenant donc à ceux qui se servent du discours, je leur recommande de ne pas l'employer tout le temps de l'oraison. Comme cet exercice

est très méritoire et plein de délices, il leur semble qu'il ne doit y avoir pour eux ni dimanche, ni un seul instant exempt de travail; sans quoi, ils s'imaginent aussitôt qu'ils perdent leur temps. Pour moi, je regarde cette perte de temps comme un gain très précieux. Qu'ils se tiennent donc, ainsi que je l'ai dit, en présence de Notre-Seigneur, sans fatiguer leur entendement; qu'ils lui parlent et mettent leur joie à se trouver avec lui; qu'ils ne se préoccupent point de composer des discours, mais lui exposent simplement les nécessités de leur âme et les motifs qu'il aurait de ne pas les souffrir devant lui. On doit s'appliquer tantôt à l'une tantôt à l'autre de ces considérations, pour ne point fatiguer l'âme en lui donnant toujours la même nourriture. Ces aliments sont pleins de saveur et très utiles; quand on s'y habitue, on y prend goût et on y puise cette forte substance qui donne la vie à l'âme et lui procure les plus précieux avantages.

Je veux m'expliquer plus clairement. Car tout ce qui concerne l'oraison est difficile et l'on a beaucoup de peine à le comprendre, sans le secours d'un maître. Mon désir serait d'être brève; l'excellent esprit de celui qui m'a commandé d'écrire m'autoriserait à effleurer seulement ces choses d'oraison; mais mon peu d'in-

telligence ne me permet pas de dire et de faire comprendre en peu de mots une chose qu'il est si important d'exposer avec la plus grande clarté. Après avoir passé par tant d'angoisses, je suis touchée de compassion pour les commençants dont les livres sont l'unique secours. On est étonné, quand on voit combien la lumière qu'on y puise diffère de celle que donne l'expérience.

Je reviens à ce que je disais. Nous méditons, je suppose, un mystère de la Passion, par exemple celui qui nous représente Notre-Seigneur à la colonne. L'entendement recherche les motifs qui lui feront comprendre quelles grandes douleurs et quelles angoisses Sa Majesté endure dans un tel abandon; s'il est actif et enrichi de connaissances, il déduira encore beaucoup d'autres considérations. Tel est le mode d'oraison par lequel tous doivent commencer, continuer et finir. Cette voie est excellente et très sûre, jusqu'à ce que le Seigneur nous élève à d'autres choses surnaturelles. Je dis que ce mode est pour tous. Bien des âmes néanmoins trouveront plus de profit à méditer d'autres sujets que ceux de la Passion. S'il y a beaucoup de demeures au ciel, il y a aussi beaucoup de chemins pour y arriver. Certaines âmes profitent en se considérant déjà en enfer; d'autres, que la pensée de l'enfer attriste, profite-

ront davantage en se considérant au ciel. Il y en a encore pour qui la pensée de la mort est très utile. Certaines personnes qui ont une grande tendresse de cœur, se fatiguent beaucoup si elles méditent constamment la Passion; mais elles trouveront du repos et du profit à considérer le pouvoir et la grandeur que Dieu manifeste dans les créatures, l'amour qu'il a eu pour nous et qu'il fait resplendir en tous lieux. Ce mode d'oraison est admirable, mais il faut revenir souvent à la Passion et à la vie de Notre-Seigneur. Car c'est de là que nous sont venus et que nous viennent tous les biens.

Celui qui commence doit bien examiner ce en quoi il profite davantage. Pour cela un maître lui est très nécessaire, pourvu qu'il ait de l'expérience. Si le maître n'est pas tel, il peut commettre beaucoup d'erreurs. Il conduira l'âme sans la comprendre et sans lui permettre de se comprendre elle-même; et cette âme, connaissant les grands mérites qu'il y a à obéir au directeur, n'osera pas sortir de la voie qui lui est prescrite. J'ai rencontré de ces âmes qui étaient dans le trouble⁽¹⁾ et l'affliction à cause de l'inexpérience du directeur. Elles me faisaient pitié. J'en ai vu

(1) La Sainte n'a pas mis ici *acollaradas* mais *acorraladas*.

une, en particulier, qui ne savait plus que devenir. Quand un directeur ne comprend pas ces choses spirituelles, il afflige tout à la fois l'âme et le corps; il arrête tout progrès. Une personne m'a raconté que le sien la tenait enchaînée depuis huit ans, sans la laisser sortir de la connaissance d'elle-même, et cependant le Seigneur l'avait déjà élevée à l'oraison de quiétude; aussi eut-elle à souffrir de très grandes tortures.

Sans doute nous ne devons jamais négliger de considérer ce que nous sommes par nature. Il n'y a pas d'âme, eût-elle la taille d'un géant dans cette voie spirituelle, qui ne doive revenir très souvent à l'état de l'enfant, et sucer comme lui à la mamelle. Qu'on n'oublie jamais ce point. Peut-être je le répéterai encore bien des fois, tellement il est important, car il n'est pas d'état d'oraison si élevé, qu'il ne faille souvent revenir au commencement. Mais la considération de nos péchés et la connaissance de nous-mêmes, est le pain avec lequel il faut, dans cette voie de l'oraison, prendre tous les autres mets, si délicats qu'ils soient; sans lui, l'âme ne pourrait se soutenir; qu'on le prenne cependant avec mesure. Dès que l'âme se voit subjuguée par la grâce, et bien persuadée de son impuissance à ne posséder rien de bon par elle-même, dès qu'elle

se reconnaît toute couverte de confusion en présence d'un si grand Roi et incapable de payer du plus faible retour ses immenses bienfaits, quelle nécessité a-t-elle de perdre là son temps? pourquoi ne se porterait-elle pas plutôt à d'autres mets que le Seigneur lui présente? Il ne serait pas raisonnable de les refuser. Sa Majesté sait mieux que nous la nourriture qui nous convient.

Il est donc très important que le directeur soit prudent, c'est-à-dire qu'il ait un esprit sûr et de l'expérience. Si à cela il ajoute la doctrine, c'est un très grand bien. Mais si l'on ne peut en trouver un qui ait ces trois qualités réunies, qu'on sache que les deux premières sont les plus importantes, car on peut, dans un cas de nécessité, trouver des hommes instruits et leur demander conseil. Les commençants retirent peu de profit, selon moi, des savants qui ne sont pas adonnés à l'oraison. Je ne leur dis pas cependant de n'avoir avec eux aucun rapport. Mais si dès le début l'âme ne devait pas suivre la voie droite, j'aimerais mieux qu'elle ne fît jamais oraison. La science est un grand trésor; elle nous instruit, nous qui savons peu de chose, et nous communique la lumière. Avec elle, nous arrivons à connaître les vérités de la sainte Écriture et par suite à nous acquitter de nos devoirs. Quant aux

dévotions sottes, que Dieu nous en préserve !

Je veux m'expliquer plus clairement, car je me mêle, à ce que je vois, de beaucoup de choses. D'ailleurs, ainsi que je l'ai dit, j'ai toujours eu ce défaut de ne pouvoir me faire comprendre qu'avec beaucoup de paroles. Voici une religieuse qui commence à s'adonner à l'oraison ; son directeur est un homme simple et il a la fantaisie de la porter à croire qu'il vaut mieux lui obéir qu'à son supérieur ; il n'y mettra aucune malice ; il croira même agir sagement ; et s'il n'est pas religieux, il sera persuadé qu'il en doit être ainsi ; s'il traite avec une femme mariée, il lui dira qu'il vaut mieux vaquer à l'oraison, malgré le mécontentement de son mari, quand elle devrait s'occuper des affaires de famille. Ainsi donc, il ne sait régler ni le temps ni les œuvres d'une manière conforme à la vérité. La lumière lui manque, et, malgré son désir, il ne saurait la communiquer aux autres. Bien que la doctrine ne semble pas nécessaire ici, mon avis a toujours été et sera que tout chrétien doit s'appliquer, quand il le peut, à communiquer avec un guide instruit, et le plus éclairé sera le meilleur. Celui qui suit la voie de l'oraison en a plus besoin que tout autre : et plus on est avancé dans la spiritualité, plus il faut y avoir recours. Qu'on ne se fasse donc point illu-

sion, en disant que les hommes instruits qui ne pratiquent pas l'oraison ne sauraient être utiles à ceux qui s'y adonnent. J'en ai connu un grand nombre. Depuis plusieurs années je les ai recherchés davantage, vu le besoin que j'avais de leurs lumières; d'ailleurs je les ai toujours aimés. Quelques-uns, il est vrai, ne possèdent pas la connaissance expérimentale des voies de l'oraison; mais ils n'ont pas en aversion l'esprit d'oraison, ils ne l'ignorent point; l'étude de la sainte Écriture, à laquelle ils ne cessent de se livrer, leur fait découvrir la vérité du bon esprit. Pour moi, je suis persuadée qu'une âme d'oraison qui consulte des hommes éclairés ne sera pas victime des illusions du démon, si elle ne veut elle-même se tromper. A mon avis, le démon redoute souverainement la science humble et vertueuse; il sait qu'alors ses ruses seront déjouées et qu'il sortira vaincu du combat.

J'ai parlé de la sorte, parce que, d'après quelques-uns, les gens instruits ne sont pas aptes à diriger les personnes d'oraison, s'ils n'en possèdent pas eux-mêmes l'esprit. Le maître doit être adonné à la spiritualité, comme je l'ai déjà dit; et, s'il n'est pas un homme de doctrine, c'est un grand inconvénient. Au contraire, le savant est d'un secours précieux quand il est vertueux;

alors même qu'il ne posséderait pas l'esprit d'oraison, il nous serait encore utile. Dieu lui fera comprendre ce qu'il doit nous enseigner; il le rendra même spirituel et apte à nous faire avancer. Si je l'affirme, c'est que je le sais d'après mon expérience personnelle; cela m'est arrivé avec plus de deux.

Mais je ne crains pas de le dire, une âme qui veut se soumettre à un seul guide commet une grande faute en ne le choisissant pas tel que je l'ai représenté. Si elle appartient à un Ordre religieux, elle devra obéissance à un Supérieur qui peut-être manquera des trois qualités dont j'ai parlé. Et ce sera assez d'une croix aussi lourde, sans aller de plein gré soumettre son jugement à celui qui en est dépourvu. Quant à moi, je n'ai jamais pu me résoudre à le faire, et, à mon avis, cela ne convient nullement. S'il s'agit d'une personne du monde, elle peut choisir le guide auquel elle doit se soumettre. Qu'elle en bénisse Dieu, et ne perde point une liberté si précieuse. Je dis même qu'elle fera bien de demeurer sans guide, tant qu'elle n'aura pas trouvé celui qui lui convient. Le Seigneur le lui donnera, si elle est profondément humble et désireuse de le trouver.

Pour moi, je bénis Dieu de tout mon cœur, et nous autres femmes, ainsi que toutes les person-

nes qui ne possèdent pas la science, nous devrions toujours lui adresser d'infinies actions de grâces, de ce qu'il nous procure les gens instruits qui, au prix des plus grands travaux, ont acquis la connaissance de la vérité que nous ignorons. Bien souvent, je suis toute remplie d'admiration, quand je considère par quels labeurs les savants, et en particulier les religieux, ont acheté des lumières dont je profite sans autre peine que celle de les leur demander. Et il se trouverait des personnes qui ne voudraient pas mettre à profit de tels trésors? Plaise à Dieu qu'il n'en soit pas ainsi! Je vois ces religieux assujettis à toutes les rigueurs de leur règle qui sont grandes. Je considère leurs pénitences, leur pauvre nourriture, leur obéissance qui est telle que j'en suis parfois vraiment toute confuse. Ajoutez à cela qu'ils dorment mal, que pour eux tout est sacrifice et que tout est croix. Ce serait, à mon avis, un grand mal que de ne point profiter par notre faute d'un bien si précieux. Et nous qui sommes exemptes de ces travaux auxquels ils se livrent, qui en recevons une nourriture toute préparée, comme on dit, qui vivons à notre gré, nous nous préférons peut-être à eux, parce que nous avons un peu plus de temps à consacrer à l'oraison!

Soyez béni, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez

créée si inhabile et si inutile ! Soyez béni surtout de ce que vous suscitez tant d'âmes, qui, à leur tour, nous portent à la vertu. Nous ne devrions jamais cesser de prier pour ces savants qui nous donnent la lumière. Et que deviendrions-nous sans eux, au milieu de ces tempêtes si grandes qui, à l'heure actuelle, agitent l'Église ? Si quelques-uns de ces savants se sont montrés infidèles, les bons n'en brilleront qu'avec plus d'éclat. Daigne le Seigneur les soutenir de sa main et les assister, pour qu'ils puissent nous guider ! Ainsi soit-il.

Je me suis bien éloignée du sujet que j'avais commencé à traiter. Toutefois ces avis seront très utiles à ceux qui débutent ; dès lors qu'ils s'engagent dans une voie si sublime, ils pourront du moins veiller à marcher dans le droit chemin.

Je reviens donc à ce que je disais sur le mystère de Notre-Seigneur à la colonne. Il est bon de se servir du raisonnement pendant quelques instants. Examinons ensuite les tourments que Notre-Seigneur endure et le motif pour lequel il les endure, la qualité de celui qui souffre et l'amour avec lequel il souffre. N'allons pas toutefois nous fatiguer à poursuivre toujours ces considérations. Faisons taire le raisonnement et

demeurons près du Sauveur. Si nous le pouvons, occupons-nous à considérer qu'il nous regarde, que nous lui tenons compagnie; parlons-lui; exposons-lui nos suppliques; humilions-nous; réjouissons-nous avec lui, et souvenons-nous bien que nous ne méritons pas d'être en sa présence. Quand une âme pourra produire ces actes, bien que ce soit au commencement de l'oraison, elle en retirera un très grand profit. Ce genre d'oraison est en effet très avantageux; il l'a été du moins pour mon âme. Je ne sais si je réussis à m'expliquer; c'est à vous, mon Père, de le voir. Plaise au Seigneur que je réussisse à le contenter toujours Lui-même! Ainsi soit-il!

CHAPITRE XIV

Elle commence à expliquer le second degré d'oraison, dans lequel le Seigneur fait déjà goûter à l'âme des consolations plus spéciales. Elle montre comment ce sont des faveurs surnaturelles. C'est un point important à noter.

Nous avons vu combien il est pénible d'arroser ce jardin de notre âme, quand on tire l'eau du puits à force de bras. Parlons maintenant de la seconde manière d'arroser prescrite par le maître du jardin. Le jardinier, en faisant marcher une noria, puise une quantité d'eau plus grande; il se fatigue moins; il n'est pas obligé de travailler sans cesse, et peut prendre du repos. C'est de cette manière d'arroser le jardin, en l'appliquant à l'oraison qu'on appelle oraison de quiétude, que je veux m'occuper maintenant.

L'âme commence ici à se recueillir; elle touche déjà aux choses surnaturelles; mais elle ne peut en aucune manière y parvenir par elle-même, malgré toutes ses diligences. A la vérité, elle a pris, ce semble, de la peine pendant quelque temps à tourner la roue de la noria pour remplir

les godets qui y sont fixés, je veux dire qu'elle a travaillé avec l'entendement. Mais ici, l'eau se trouve à un niveau plus élevé, et on se fatigue moins qu'en la tirant du puits. Je veux dire que l'eau est plus proche de nous, parce que la grâce se fait alors connaître à l'âme avec plus de clarté. Ceci est un recueillement des puissances au-dedans de nous, pour jouir de ce contentement avec plus de saveur. Mais les puissances ne sont ni perdues, ni endormies. La volonté seule est occupée, sans savoir comment, à se rendre captive. Elle ne peut que donner son consentement, pour que Dieu l'emprisonne, assurée qu'elle est de devenir la captive de celui qu'elle aime. O Jésus! ô mon Dieu! comme votre amour nous aide ici! Il tient le nôtre tellement enchaîné qu'il ne lui laisse pas la liberté d'aimer alors autre chose que Vous!

Les deux autres puissances (1) viennent au secours de la volonté, pour la disposer à jouir d'un si grand bien. Parfois cependant, alors même que la volonté est unie à Dieu, elle est très gênée par ces deux puissances. Mais la volonté ne doit pas s'en préoccuper. Elle doit

(1) La Sainte indiquera, pp. 234 et 238, que ces deux puissances sont l'entendement et la mémoire.

demeurer dans sa paix et sa quiétude; car si elle cherche à les recueillir, elle se perd avec elles. Ces deux puissances sont alors comme des colombes qui, non contentes de la nourriture que le maître du colombier leur donne, sans aucun travail de leur part, vont en chercher ailleurs et s'en trouvent si mal qu'elles reviennent. Elles vont et viennent, dans l'espoir que la volonté leur fera part de ses délices. Si le Seigneur le trouve bon, il leur donne quelque nourriture, et elles s'arrêtent; sinon, elles continuent encore à en chercher. Elles pensent évidemment être utiles à la volonté, mais souvent au contraire la mémoire ou imagination (1) lui fait tort, en lui représentant le bonheur dont elle jouit. La volonté doit donc se conduire alors de la manière que je vais expliquer.

Tout ce qui se passe dans cette oraison est accompagné des consolations les plus vives. Il y a si peu de travail de notre part, qu'elle ne fatigue pas, alors même qu'elle durerait longtemps. Car l'entendement agit d'une manière très paisible; il obtient une bien plus grande quantité d'eau que lorsqu'il la tirait du puits à force de bras.

(1) Le texte ne porte pas : *la memoria y imaginacion*, mais : *la memoria u imaginacion*.

Les larmes que Dieu accorde en cet état coulent déjà avec suavité; on les sent, il est vrai, mais on ne les a point recherchées.

Cette eau que le Seigneur donne ici contient les plus grands biens et les plus précieuses faveurs. Elle développe les vertus d'une manière incomparablement plus admirable que dans l'oraison précédente. L'âme commence à s'élever déjà au-dessus de sa misère, et il lui est donné d'avoir quelque connaissance des délices de la gloire. Cette pensée, à mon avis, sert beaucoup à la faire grandir et à la rapprocher de Dieu, source vraie de toute vertu. Sa Majesté commence à se communiquer à elle, et veut même qu'elle sente ce mode de communication. A peine arrivée à cet état, elle commence à perdre le désir des choses d'ici-bas, et cela lui coûte peu; elle voit clairement en effet qu'elle ne saurait trouver sur la terre un seul instant de ce bonheur dont elle jouit : les richesses, le pouvoir, les honneurs, les plaisirs, tout est impuissant à lui procurer, même l'espace d'un clin d'œil, ce contentement; car c'est un contentement véritable et elle sent qu'il la satisfait. Il est impossible, à mon avis, de trouver tant de félicité dans les joies de la terre; car elles ne sont jamais sans mélange. Ici, pendant le temps de cette oraison, tout est

bonheur pur ; la peine ne vient qu'après, quand on voit que cette faveur a cessé, sans qu'on puisse ou qu'on sache comment la recouvrer. Viendrait-on à se mettre en pièces à force de pénitences, de prières, et de sacrifices de toutes sortes, tout cela nous servirait de bien peu, si le Seigneur ne daigne lui-même nous élever à cette faveur. Dieu veut alors manifester sa grandeur ; il fait comprendre à l'âme qu'il est si près d'elle qu'elle n'a plus besoin de lui envoyer des messagers, qu'elle peut lui parler directement sans même élever la voix, car elle est déjà si rapprochée qu'il la comprend au moindre mouvement des lèvres.

Il semble étrange de tenir un tel langage. Nous savons, en effet, que Dieu nous entend toujours, et qu'il est toujours avec nous. Mais ce Souverain, ce Maître divin veut nous faire bien comprendre ici qu'il nous entend et nous donne à sentir les effets de sa présence. Il montre sa volonté de commencer à agir d'une manière toute spéciale dans l'âme, en lui donnant une grande satisfaction intérieure et extérieure ; il lui manifeste que ces délices et ces joies sont, comme je l'ai dit, si différentes des plaisirs d'ici-bas, qu'il comble pour ainsi dire le vide fait en nous par nos péchés. L'âme goûte ces délices au

plus intime d'elle-même; mais sans savoir d'où ni comment lui est venue cette faveur. Souvent même elle ne sait que faire, ni que vouloir, ni que demander. Il lui semble avoir trouvé tous les biens réunis; mais elle ignore ce qu'elle a trouvé et moi-même je suis incapable de le faire comprendre. Car, pour beaucoup de choses la science me serait nécessaire. Il serait utile en effet d'expliquer ici ce qu'il faut entendre par secours général et secours particulier. Il y en a tant qui l'ignorent. Il faudrait montrer comment le Seigneur veut que l'âme voie ici pour ainsi dire de ses propres yeux ce secours particulier. La science me servirait, en outre, pour beaucoup d'autres points qui seront mal dits. Ce qui me rassure, c'est que cet écrit sera revu par des hommes capables de discerner l'erreur. Je sais que je puis être tranquille sur leur science et leur spiritualité. Ils sauront bien comprendre et retrancher ce qu'il y aura de mauvais.

Je voudrais donc bien expliquer ces faveurs, car elles sont les premières; et quand le Seigneur commence à les accorder, l'âme elle-même ne les comprend pas et ne sait comment se diriger. Lorsque Dieu la conduit par la voie de la crainte, comme il en a usé à mon égard, elle en éprouve de grandes souffrances, s'il n'y a pas de direc-

teur qui la comprenne. Elle goûte, au contraire, une jouissance très vive à voir le portrait de son état retracé quelque part; elle reconnaît alors clairement la voie qu'elle suit. C'est, en outre, un grand avantage pour elle de savoir ce qu'elle doit faire pour avancer en tout état d'oraison. Pour moi, j'ai souffert beaucoup, et j'ai perdu bien du temps faute de savoir comment me diriger; aussi je suis touchée de compassion pour les âmes qui, arrivées à cet état d'oraison de quiétude, se trouvent isolées. J'ai lu, il est vrai, bien des livres spirituels qui touchent cette matière, mais ils l'expliquent fort peu. D'ailleurs donneraient-ils des explications très étendues, l'âme qui n'a pas une grande expérience aura beaucoup de peine à comprendre son état.

Je souhaiterais vivement que Dieu me vînt en aide pour exposer les effets qu'opèrent dans l'âme ces faveurs qui commencent déjà à être surnaturelles. Les effets nous feraient reconnaître, autant qu'on le peut ici-bas, si ces faveurs viennent de Dieu. D'ailleurs, il est toujours bon, même quand Dieu en est l'auteur, de marcher avec crainte et prudence; car le démon pourrait parfois se transformer en ange de lumière. Si l'âme n'a pas une grande expérience, elle ne le comprendra pas. Pour le comprendre, elle doit être très versée

dans la spiritualité, et arrivée même à un très haut degré d'oraison.

Un tel travail est bien peu secondé par mon peu de loisir. Aussi est-il nécessaire que Sa Majesté y mette la main. Il me faut, en effet, suivre les exercices de la Communauté, et me livrer à beaucoup d'autres occupations. Je me trouve, de plus, dans un monastère de fondation récente (1), comme on le verra plus tard; et je ne puis écrire qu'à la dérobée et par intervalles. Cependant il me faudrait du temps, parce que quand le Seigneur nous donne son inspiration, on écrit avec plus de facilité et de clarté. Il semble qu'on a devant soi un modèle et qu'on le copie. Mais si l'inspiration de Dieu vient à manquer, il est plus difficile, malgré un grand nombre d'années passées dans l'oraison, de s'exprimer en ces matières que de parler arabe. Voilà pourquoi je considère comme un très grand avantage de me trouver, au moment où j'écris, dans le degré d'oraison dont je parle. Je vois alors clairement que ce n'est pas moi qui le dispose avec l'entendement; je ne sais même pas ensuite comment j'ai pu réussir à l'exposer; cela m'arrive très souvent.

Revenons maintenant à notre jardin ou verger.

(1) Celui de Saint-Joseph, à Avila.

Considérons comment les arbres commencent à bourgeonner pour fleurir et donner ensuite leurs fruits, comment, en outre, les fleurs et les œillets se disposent à répandre leurs parfums. Cette comparaison me plaît. Bien souvent, en effet, aux débuts de cette vie de fidélité que je vais raconter (et plaise à Dieu que j'aie véritablement commencé à le servir!), je goûtais la joie la plus vive à me représenter mon âme comme un jardin et le Seigneur qui s'y promenait. Je le suppliais d'augmenter le parfum de ces petites fleurs des vertus, qui commençaient, ce semble, à vouloir éclore. Je lui demandais de les cultiver, dans le but seul d'augmenter sa gloire, puisque je ne voulais rien pour moi. Je le priais même de couper celles qu'il voudrait, bien assurée que j'étais qu'elles repousseraient plus belles. Je me sers du mot couper, car il y a des temps où l'âme ne reconnaît plus ce jardin. Tout y paraît aride, on dirait qu'il n'y aura plus d'eau pour l'entretenir; il semble que l'âme n'a jamais possédé la moindre vertu. La souffrance est extrême. Dieu veut que le pauvre jardinier regarde comme perdue toute la peine qu'il a prise à cultiver et à arroser le jardin. L'heure est venue où il faut véritablement sarcler le jardin et enlever jusqu'à la racine les mauvaises herbes qui y sont demeu-

rées, quelque petites qu'elles soient; il faut de plus reconnaître l'insuffisance de tous nos efforts, dès que Dieu nous retire l'eau de sa grâce, faire peu de cas de notre misère qui n'est que néant et nous estimer même au-dessous du néant. L'âme réalise alors de grands progrès dans l'humilité, et les fleurs du jardin commencent à croître de nouveau.

O mon Seigneur et mon Bien! Je ne puis parler de la sorte sans verser des larmes et sentir mon âme inondée de bonheur. Vous voulez, Seigneur, demeurer avec nous comme vous demeurez au Sacrement de l'autel; je puis le croire en toute vérité, puisque c'est un point de notre foi, et c'est à bon droit que je puis me servir de cette comparaison. Et si nous n'y mettons obstacle par notre faute, nous pouvons mettre en vous notre bonheur; vous-même vous mettez votre bonheur à demeurer en nous, puisque vous nous l'assurez en disant : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes!* O mon Seigneur, quelle parole que celle-là! Chaque fois que je l'ai entendue, elle a toujours été pour moi, même au milieu de mes grandes infidélités, la source des consolations les plus vives. Mais, ô mon Dieu, serait-il possible de trouver une âme qui, après avoir reçu de Vous des faveurs si élevées, des

joies si intimes, et compris que vous mettiez en elle vos délices, vous ait offensé de nouveau, et ait oublié tant de faveurs et tant de marques de votre amour dont elle ne pouvait douter puisqu'elle en voyait les effets merveilleux? Oui, cela est possible, je l'affirme. Il y a une âme qui vous a offensé, non pas une fois seulement, mais souvent, et cette coupable, c'est moi, ô mon Dieu! Plaise à votre Bonté, Seigneur, que je sois la seule âme de cette sorte, la seule qui soit tombée dans une malice si profonde et qui ait manifesté un tel excès d'ingratitude! Sans doute, vous avez daigné dans votre infinie Bonté en tirer quelque bien; et plus ma misère a été profonde, plus aussi elle fait resplendir le trésor incomparable de vos miséricordes. Et avec combien de raison ne puis-je pas les chanter éternellement! Je vous en supplie, ô mon Dieu, qu'il en soit ainsi, que je puisse les chanter, et les chanter sans fin! Vous avez daigné me les prodiguer avec tant de magnificence! Ceux qui le voient en sont étonnés; moi-même j'en suis souvent ravie, et je puis mieux alors vous adresser mes louanges! Si une fois revenue à moi je me trouvais sans vous, ô Seigneur, je ne pourrais rien, si ce n'est couper ces fleurs du jardin de mon âme; et cette misérable terre se changerait comme autrefois

en un vil fumier. Ne le permettez pas, Seigneur; ne laissez pas se perdre une âme que vous avez achetée au prix de tant de souffrances, que vous avez tant de fois rachetée de nouveau et arrachée aux dents de l'épouvantable dragon.

Vous me pardonneriez, mon Père, si je suis sortie de mon sujet; ne vous en étonnez pas : au fond je n'en suis point sortie; mais mon âme est tellement saisie par mon récit que parfois, quand je me représente en les écrivant les immenses bienfaits dont le Seigneur m'a comblée, j'ai beaucoup de peine à ne pas publier davantage ses louanges. Je crois que vous ne le prendrez pas mal. Nous pouvons bien, ce me semble, chanter tous les deux le même cantique, quoique d'une manière différente; mes obligations envers Dieu étant en effet plus grandes que les vôtres, car il m'a pardonné davantage, comme vous le savez.

CHAPITRE XV

Elle continue le même sujet et donne quelques avis sur la conduite à tenir dans cette oraison de quiétude. Elle expose comment il y a beaucoup d'âmes qui arrivent à ce degré d'oraison et montre que bien peu montent plus haut. Les points dont il est question sont très utiles et très nécessaires.

Revenons maintenant à notre sujet. Cette quiétude et ce recueillement sont une chose que l'âme sent profondément par la satisfaction et la paix dont elle jouit. Elle possède en même temps un très grand contentement, le repos de ses puissances et un plaisir très suave. Comme elle n'est pas encore parvenue à des faveurs plus élevées, il lui semble qu'elle n'a plus rien à désirer. Volontiers elle demanderait comme saint Pierre à fixer là sa demeure. Elle n'ose ni changer de place, ni se remuer, car il lui semble que ce trésor lui échapperait; parfois même elle voudrait ne pas respirer. Elle ne comprend pas, la pauvre petite, que, si elle a été absolument impuissante par elle-même à se procurer une telle grâce, elle le sera davantage encore à la conserver au-delà du terme voulu par Dieu.

J'ai déjà dit que dans ce premier recueillement, dans cette oraison de quiétude, les puissances de l'âme ne sont pas privées de leur opération. Tant que dure cette oraison, l'âme goûte un tel bonheur avec Dieu, que la volonté lui restant unie, malgré les écarts de l'entendement et de la mémoire, elle conserve la quiétude et la paix. La volonté même les ramène peu à peu au recueillement. Bien qu'elle ne soit pas entièrement abîmée en Dieu, elle est si bien occupée de lui, sans savoir comment, que ces deux puissances, malgré tous leurs efforts, ne sauraient lui ravir son bonheur et sa joie. Au contraire, elle veille sans fatigue à entretenir cette petite étincelle d'amour de Dieu, et à l'empêcher de s'éteindre.

Daigne Sa Majesté m'aider à bien faire comprendre ce point. Car il y a beaucoup, oui, beaucoup d'âmes qui arrivent à ce degré, mais il y en a bien peu qui le dépassent, et je ne sais à qui en attribuer la faute. A coup sûr, ce n'est pas à Dieu. Dès lors, en effet, que Sa Majesté nous fait la grâce d'y parvenir, je suis assurée qu'Elle en accordera beaucoup d'autres, s'il n'y a pas infidélité de notre part. Il est donc très important pour l'âme parvenue à cet état de bien connaître l'éminente dignité à laquelle elle est élevée et la

faveur insigne qu'elle a reçue de Dieu. Qu'elle considère, en outre, qu'il serait très raisonnable qu'elle n'appartienne plus à la terre, car le Seigneur dans sa bonté la fait déjà, ce semble, habitante du ciel, pourvu qu'elle ne s'en rende pas indigne par sa faute ; mais quelle infortune, si elle retourne en arrière ! Je m'imagine qu'elle suivrait alors la pente de l'abîme, comme je le faisais moi-même, quand Dieu dans sa miséricorde a daigné me ramener à Lui. Car en général ces chutes, à mon avis, supposent de graves offenses, et il est impossible de renoncer à un si grand bien sans être aveuglé par un grand mal. Aussi je supplie, pour l'amour de Dieu, les âmes à qui le Seigneur a daigné accorder l'insigne faveur d'arriver à cet état, de se bien connaître, d'avoir pour elles-mêmes une haute estime, basée sur une humble et sainte présomption, pour ne pas retourner aux viandes d'Égypte. Si par suite de leur faiblesse, de leur malice, de leur nature misérable et fragile, elles viennent à tomber comme je le fis moi-même, qu'elles se rappellent toujours le bien qu'elles ont perdu ; qu'elles marchent dans la crainte et la défiance d'elles-mêmes. Elles ont raison de craindre. Si en effet elles ne reprennent l'exercice de l'oraison, elles ne pourront qu'aller de mal en pis. J'appelle

véritable chute l'horreur qu'elles auraient pour le chemin qui les avait menées à l'acquisition de si grands biens. Je m'adresse donc à ces âmes : je ne leur dis pas d'être exemptes de toute offense de Dieu, de tout péché. Il serait cependant bien naturel de veiller avec le plus grand soin à s'en préserver, après avoir commencé à être comblé de si hautes faveurs, mais je sais que nous sommes fragiles. Ce que je recommande surtout, c'est qu'on n'abandonne pas l'oraison. Par elle on comprend ce qu'on fait, on obtient du Seigneur le repentir de ses fautes et la force pour se relever. Oui, oui, que l'on m'en croie, s'éloigner de cet exercice, c'est, à mon avis, un danger. Je ne sais si je comprends bien ce que je dis ; car, je le répète, je juge de ces choses par moi-même.

Cette oraison de quiétude est donc une petite étincelle de son véritable amour que le Seigneur commence à allumer dans l'âme. Il veut lui faire comprendre peu à peu ce que c'est que cet amour si plein de délices. Cette quiétude, ce recueillement et cette petite étincelle sont l'effet de l'Esprit de Dieu ; ce n'est point un goût qui vient du démon ou de nos efforts. Pour une âme qui a l'expérience, il est impossible de ne pas comprendre immédiatement qu'une telle faveur ne saurait venir de sa propre industrie. La nature,

entraînée qu'elle est vers les choses agréables, mettra tout en œuvre pour se la procurer, mais elle ne tardera pas à se trouver très froide pour Dieu. Car elle a beau commencer à allumer ce feu afin de goûter une telle suavité, elle ne fait, ce semble, qu'y jeter de l'eau pour l'éteindre. Quand cette faible étincelle, si petite qu'elle soit, est mise en nous par Dieu lui-même, elle a un grand retentissement. Lorsqu'elle n'est pas éteinte par notre faute, elle commence à allumer dans l'âme un vaste incendie qui, comme je le dirai en son lieu, jette au loin ses flammes, et produit cet amour immense dont le Seigneur embrase les âmes parfaites. Par cette étincelle Dieu donne à l'âme un signe, un gage qu'il la choisit désormais pour de grandes œuvres, si elle se prépare à les recevoir. C'est là un don immense et bien supérieur à tout ce que je pourrais en dire. Mais c'est pour moi, je le répète, une peine très sensible de voir arriver à cet état tant d'âmes que je connais, et si peu monter plus haut comme elles le devraient; je suis toute confuse de le dire. Je n'affirme pas d'une manière absolue qu'il y en a peu à franchir ce degré; il doit sans doute y en avoir beaucoup; car si Dieu nous soutient c'est pour quelque chose; mais je dis ce que j'ai constaté.

Je voudrais engager fortement ces âmes à faire en sorte de ne point enfouir le talent qu'elles ont reçu, car Dieu semble les avoir choisies pour le bien d'un grand nombre. De nos jours surtout, les amis de Dieu doivent être forts pour soutenir les faibles. Que ceux qui découvrent en eux un pareil don se regardent comme ses vrais amis, et sachent se conformer aux lois que la bonne amitié impose même dans le monde. S'ils ne le font pas, qu'ils craignent, comme je l'ai dit; qu'ils prennent garde de se nuire à eux-mêmes, et plaise à Dieu qu'ils ne nuisent qu'à eux seuls!

Durant cette oraison de quiétude, l'âme n'a qu'une chose à faire : se comporter avec suavité et sans bruit. J'appelle bruit le travail de l'entendement qui cherche beaucoup de paroles et de considérations pour rendre grâce de ce bienfait, et qui entasse ses péchés et ses fautes pour se pénétrer de son indignité. Toutes ces choses se remuent alors, l'entendement les représente, la mémoire s'agite; et j'avoue que parfois ces deux puissances me fatiguent, et bien que ma mémoire soit faible, je ne puis cependant la tenir sous le joug. La volonté doit donc se tenir dans le repos et la prudence pour comprendre qu'on ne négocie pas bien avec Dieu à force de bras; ce serait comme si l'on jetait sans discrétion de grosses

bûches sur l'étincelle; on ne pourrait que l'éteindre. Qu'elle le reconnaisse, et qu'elle dise en toute humilité : Seigneur, que puis-je faire ici ? Quel rapport peut-il y avoir entre la servante et son maître, entre la terre et le ciel ? ou autres paroles d'amour qui se présentent à ce moment. Qu'elle soit bien pénétrée de la vérité de ce qu'elle dit; qu'elle ne se préoccupe pas, non plus, de l'entendement qui n'est qu'un importun. Elle voudra peut-être lui faire partager son bonheur et chercher à le tenir recueilli. Car elle se trouve souvent unie à Dieu dans un doux repos, tandis que l'entendement se livre à toutes sortes d'écarts. Ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de le laisser s'égarer, sans aller à sa recherche. Qu'elle se tienne donc en repos dans la jouissance de cette faveur; qu'elle soit recueillie comme une prudente abeille. Car si les abeilles n'entrent jamais dans la ruche et s'en vont toutes à la chasse les unes des autres, le miel ne se fera guère. Ainsi donc l'âme qui n'y veillera point subira un grand dommage, surtout si l'entendement est subtil. Quand, en effet, il commence tant soit peu à bien arranger ses discours, à trouver de belles raisons, et à les présenter sous une forme séduisante, il s'imagine faire quelque chose.

La raison n'a qu'une chose à faire ici, c'est de

bien comprendre qu'une faveur aussi grande vient uniquement de la bonté de Dieu. En outre, nous voyant si près de Sa Majesté, nous devons lui demander des grâces, la prier pour l'Église, pour ceux qui se sont recommandés à nous, pour les âmes du Purgatoire, et cela sans bruit de paroles, mais avec un grand désir d'être exaucés; c'est là une oraison qui comprend beaucoup, et obtient plus que tous les discours de l'entendement. Que la volonté réveille en elle certaines considérations qui se présenteront naturellement à la vue de son avancement, afin d'enflammer cet amour; qu'elle produise des actes d'amour, en se demandant ce qu'elle fera pour payer tant de bienfaits; mais, comme je l'ai dit, qu'elle se tienne en garde contre le bruit de l'entendement, qui est à la recherche de grandes pensées. Ce qu'il y a de plus opportun ici, ce sont de petites pailles placées sur ce feu avec humilité; ce qui vient de nous ne mérite même pas le nom de paille, sans doute, mais contribue mieux cependant à allumer ce feu, qu'une grande quantité de bois; je veux dire que des considérations très savantes, à notre point de vue, étoufferaient cette étincelle divine dans l'espace d'un *Credo*.

Cette doctrine sera profitable pour les hommes de science qui m'ont commandé de l'écrire. Tous,

par la bonté divine, sont parvenus à ce degré d'oraison ; mais il pourra se faire qu'ils perdent leur temps à faire des applications de la sainte Écriture. Sans doute, leur science leur sera très utile, avant et après l'oraison ; mais au temps même de l'oraison, elle ne leur est guère nécessaire, selon moi ; elle ne peut que refroidir la volonté. L'entendement en effet se voit alors si rapproché de la lumière, qu'il est tout inondé de clarté. Moi-même, malgré l'excès de ma misère, je me vois alors tout autre. J'ai ajouté ce qui m'est arrivé dans cette oraison de quiétude ; moi qui ne comprends presque rien aux prières latines, spécialement aux psaumes, non seulement je comprenais alors le verset comme s'il eût été en castillan, mais de plus, je voyais avec bonheur que j'en découvrais même le sens caché.

Je ne parle pas ici des circonstances où les savants ont à prêcher ou à enseigner, car il leur convient de se servir des ressources de la science, pour aider les pauvres ignorants comme moi. C'est une grande chose en effet que d'exercer la charité, et de se consacrer toujours à l'avancement des âmes, sans avoir d'autre vue que Dieu.

Ainsi donc durant ce temps de l'oraison de quiétude, il faut laisser l'âme goûter son repos près de Celui qui est son repos, et mettre la

science de côté. Un temps viendra où cette science pourra procurer la gloire de Dieu. Elle aura alors tant de prix que pour tous les trésors du monde on ne voudrait pas manquer de la posséder, dans l'unique but de servir Sa Majesté ; car le secours qu'elle procure est immense. Toutefois en présence de la Sagesse infinie, on peut m'en croire, mieux vaut étudier un peu l'humilité et en produire un seul acte que de posséder toute la science du monde. Ici, il n'y a point à argumenter, mais à reconnaître avec candeur ce que nous sommes, et à nous tenir avec simplicité devant Dieu. Le Seigneur, en effet, veut que l'âme qui n'est en réalité qu'une insensée devant lui sache reconnaître sa bassesse, quand lui, Majesté infinie, s'humilie au point de la souffrir en sa présence, tout indigne qu'elle en est.

L'entendement se remue aussi pour remercier Dieu en termes élégants. Mais la volonté, en demeurant dans son repos et ne levant pas même les yeux à l'exemple du publicain, rend à Dieu plus d'actions de grâces que ne le saurait faire l'entendement avec tous les artifices de la rhétorique.

Enfin, il ne faut pas ici abandonner entièrement l'oraison mentale, ni certaines prières même vocales si parfois on a le désir ou le pou-

voir d'en faire ; car, si la quiétude est profonde, il est difficile de parler ; du moins ce ne sera qu'avec une peine excessive.

On peut, à mon avis, discerner quand cette faveur provient de l'esprit de Dieu ou de nos propres efforts. Lorsque Dieu nous donne un commencement de dévotion, et que nous voulons, comme je l'ai dit, arriver de nous-mêmes à cette quiétude de la volonté, il n'y a aucun effet de produit ; tout ce travail s'évanouit promptement et laisse l'âme dans la sécheresse. Quand c'est le démon qui agit, une âme exercée pourra encore, selon moi, le comprendre, car il laisse du trouble, peu d'humilité, et peu de disposition pour les effets que produit l'esprit de Dieu. Il n'éclaire point l'entendement, et n'affermir pas dans la vérité (1). Au contraire, il ne portera aucun préjudice à l'âme, ou du moins ce préjudice sera faible si elle rapporte à Dieu les délices et la suavité qu'elle éprouve alors, si, en outre, elle dirige vers lui toutes ses pensées et tous ses désirs, comme je l'ai déjà dit. Le démon ne peut rien gagner à procurer des délices à cette âme. Dieu permettra plutôt qu'il perde beaucoup. Cette âme en effet, pensant que cette faveur vient de

(1) La Sainte a mis : *firmeza en la verdad*.

Dieu, reviendra souvent à l'oraison pour en jouir encore. Si elle est humble, nullement curieuse, ni attachée aux délices même spirituelles, mais plutôt amie de la croix, elle fera peu de cas des douceurs que le démon lui procure, tandis qu'au contraire, elle aura la plus grande estime pour celles dont Dieu est l'auteur; tout ce qui vient du démon est mensonge comme lui. Mais voit-il l'âme s'humilier au milieu des joies et des délices, et elle doit toujours veiller avec soin à sortir plus humble de toutes ces faveurs et suavités de l'oraison, l'esprit de mensonge, comprenant qu'il y perd, ne reviendra pas souvent la tenter. C'est pour ce motif et beaucoup d'autres encore, qu'en parlant du premier degré d'oraison et de la première manière d'arroser le jardin, j'ai indiqué qu'il est très important, quand on s'adonne à l'oraison, de commencer par se détacher peu à peu de toutes sortes de contentements. J'ai dit aussi d'entrer généreusement dans la lice avec l'unique but d'aider le Christ à porter la croix, et d'imiter ces vaillants chevaliers qui, sans solde, se consacrent au service de leur roi, assurés qu'ils sont d'en être récompensés. Tenons donc les yeux fixés sur le véritable et éternel royaume, que nous avons l'ambition de conquérir.

C'est une très grande chose d'avoir cette pensée toujours présente, surtout dans les débuts. Car dans la suite, le peu de durée ou le néant de tout le créé, le profond mépris que l'on doit avoir pour toutes les satisfactions d'ici-bas, apparaissent dans une telle clarté qu'au lieu de chercher à se les rappeler à la mémoire, il faut au contraire y faire diversion pour supporter la vie. Il semble même que ces considérations sont trop basses. De fait, les âmes avancées dans la perfection considéreraient comme une honte et un déshonneur de songer à ne laisser les biens de ce monde que parce qu'ils doivent finir un jour. Ces biens dureraient-ils toujours, elles seraient dans l'allégresse de les quitter pour Dieu. Plus ils seraient parfaits et de longue durée, et plus elles s'en dépouilleraient volontiers. L'amour est déjà très élevé dans ces âmes, et c'est lui qui agit.

Une telle considération est souverainement importante pour ceux qui commencent. Qu'ils ne la regardent donc pas comme une chose basse, car elle leur procurera un bien immense. Voilà pourquoi je la recommande avec tant d'instances. Les plus avancés en auront même besoin à certaines époques où Dieu veut les éprouver, et où Sa Majesté semble les délaisser.

Je l'ai dit, et je voudrais qu'on ne l'oublie jamais. Si l'âme grandit, comme nous l'affirmons, et c'est la vérité, elle ne croît pas cependant à la manière des corps. Le petit enfant qui s'est développé et est arrivé à la taille de l'homme mûr, ne recommence pas à décroître et à reprendre un petit corps. Pour l'âme, le Seigneur veut qu'il en soit ainsi. C'est ce que j'ai constaté pour moi, car je ne le sais pas autrement. Le Seigneur veut nous humilier pour notre plus grand bien, et nous apprendre à nous tenir sur nos gardes, tant que nous serons dans cet exil ; car plus nous sommes élevés, plus nous devons craindre et nous défier de nous-mêmes.

Il est des temps où ceux qui ont déjà leur volonté si parfaitement unie à celle de Dieu, qu'ils endureraient toutes sortes de tourments et souffriraient mille morts plutôt que de commettre une seule imperfection, sont parfois tellement assaillis par les tentations et les persécutions, qu'ils ont besoin, pour éviter l'offense de Dieu et ne point tomber dans le péché, de recourir aux premières armes de l'oraison. Ils doivent de nouveau considérer que tout finit ici-bas, qu'il y a un ciel, un enfer, et se servir d'autres considérations de ce genre.

Je reviens donc à ce que je disais. Un moyen

très efficace pour déjouer les ruses et les douceurs du démon, c'est de commencer dès le début à porter généreusement la croix, sans désirer de consolations. Le Seigneur lui-même nous a enseigné ce chemin comme étant celui de la perfection ; il nous a dit : *Prends ta croix et suis-moi*. Il est notre modèle. Et quiconque suit ses conseils, dans le seul but de le contenter, n'a rien à craindre. A l'avancement spirituel qu'il découvrira en lui, il comprendra que le démon n'y est pour rien ; il pourra tomber encore, mais s'il se relève promptement, il aura une preuve que Dieu était là. Voici encore d'autres signes de cette action de Dieu.

Quand l'esprit de Dieu agit en nous, il n'est pas nécessaire de rechercher péniblement des considérations pour nous exciter à l'humilité et à la confusion de nous-mêmes. Le Seigneur met en nous une humilité bien différente de celle que nous pouvons nous procurer par nos faibles pensées. La nôtre, en effet, n'est rien en comparaison de cette humilité vraie et éclairée que Notre-Seigneur enseigne alors, et qui produit en nous une confusion capable de nous anéantir. C'est une chose très connue que par les connaissances qu'il nous donne Dieu veut nous faire comprendre que, par nature, nous ne possé-

dons aucun bien ; plus ses faveurs sont élevées, plus cette connaissance est profonde. Il confère à l'âme un désir très vif d'avancer dans l'oraison et de ne jamais abandonner cet exercice malgré tous les travaux qui pourraient se présenter ; et elle s'offre à tout courageusement. Il l'anime d'une assurance pleine d'humilité et de crainte qu'elle fera son salut éternel. Il éloigne bientôt d'elle la crainte servile et lui inspire une crainte filiale dans un degré bien plus éminent. L'âme voit alors s'allumer en elle un amour de Dieu très dégagé de tout intérêt personnel. Aussi elle désire trouver des instants de solitude pour mieux jouir d'un tel trésor. Enfin, pour ne pas me fatiguer, je dirai seulement que cette grâce est pour elle le principe de tous les biens. Déjà les fleurs de son jardin sont sur le point d'éclorre ; il ne leur manque presque rien pour s'épanouir. L'âme le verra d'une manière très claire, et elle ne pourra douter alors du secours que Dieu lui a donné, tant qu'elle n'est pas retombée dans ses fautes et ses imperfections ; elle devient alors toute tremblante ; mais cette crainte même lui est salutaire. Certaines âmes cependant retirent plus de profit de l'assurance que ces faveurs viennent de Dieu, que de toutes les craintes possibles. Quand elles sont naturelle-

ment portées à l'amour et à la gratitude, elles se tournent plus facilement vers Dieu par le souvenir de tous les bienfaits reçus que par la vue de tous les châtimens de l'enfer. Du moins, c'est ce qui est arrivé pour moi, toute misérable que je suis.

Devant traiter ailleurs, avec plus d'étendue, des marques du bon esprit, je n'en dirai rien pour le moment, car il m'en coûterait beaucoup de les exposer avec clarté. Je compte néanmoins, avec l'aide de Dieu, pouvoir en parler d'une manière assez exacte. Sans parler de l'expérience qui m'a appris beaucoup de choses, j'ai consulté des personnes très instruites et très saintes. On peut donc raisonnablement s'en rapporter à leur autorité. Et ainsi, les âmes qui, par la bonté de Dieu, arriveront à cet état, pourront éviter les difficultés que j'ai rencontrées sur mon chemin.

CHAPITRE XVI

Elle traite du troisième degré d'oraison et de choses très relevées. Elle montre ce que peut l'âme parvenue à cet état et quels effets produisent ces faveurs si hautes du Seigneur. Cette doctrine est très propre à porter notre esprit aux louanges de Dieu et à consoler beaucoup l'âme ainsi favorisée.

Parlons maintenant de la troisième eau dont on se sert pour arroser le jardin. C'est une eau qui coule du ruisseau ou de la fontaine. S'il y a quelque fatigue à la diriger, l'arrosage cependant coûte beaucoup moins. Le Seigneur en effet veut aider si bien le jardinier, qu'il prend, pour ainsi dire, sa place et fait presque tout le travail. Cet état est un sommeil des puissances qui, sans être entièrement ravies, ne comprennent point cependant comment elles opèrent. La douceur, la suavité et la délectation surpassent incomparablement celles de l'oraison précédente. L'âme est tellement abreuvée de l'eau de la grâce, qu'elle ne peut avancer, elle ne sait d'ailleurs comment, ni retourner en arrière; elle veut seulement jouir

de cette *gloire* (1) immense. Elle est semblable à une personne qui va mourir de la mort qu'elle désire et tient déjà le cierge bénit en main ; elle goûte dans cette agonie des délices plus profondes qu'on ne saurait exprimer. Ce n'est autre chose, à mon avis, que mourir d'une manière presque complète à tous les biens d'ici-bas, et jouir intimement de Dieu. Je ne trouve point d'autres termes pour dire ou exposer une telle faveur. L'âme ne sait alors que faire. Elle ne sait, en effet, si elle doit parler ou se taire, rire ou pleurer. C'est un glorieux délire, une céleste folie où elle apprend la véritable Sagesse ; c'est aussi une sorte de jouissance très délicate pour elle.

Il y a déjà, ce me semble, cinq ans et même six que le Seigneur m'a souvent donné en abondance cette oraison. Jusqu'ici je ne la comprenais pas, et je n'aurais pas su l'exposer. Aussi j'étais résolue, une fois arrivée à cet endroit de mon récit, à n'en dire que très peu de chose ou même à n'en pas parler du tout. Je voyais bien qu'il n'y avait pas union complète de toutes les puissances avec Dieu, mais je reconnaissais clairement que cette union était plus parfaite que dans l'oraison

(1) La Sainte a mis le mot *gloria*, que nous tenons à respecter. Cf. p. 3.

précédente. Il m'était impossible toutefois, je l'avoue, de discerner et de comprendre en quoi consistait cette différence. C'est, je crois, mon Père, grâce à l'humilité que vous avez eue de vous aider d'une simplicité aussi grande que la mienne, que le Seigneur m'a favorisée aujourd'hui même de cette oraison, aussitôt après la communion. Il m'y a fixée et m'a lui-même suggéré les comparaisons dont j'ai à me servir; il m'a enseigné de quelle manière je devais m'exprimer et comment l'âme doit se conduire en cet état. J'en ai été vraiment étonnée, car j'ai tout appris en un instant.

Bien souvent, je m'étais vue comme éprise de cette sainte folie et enivrée de cet amour divin; mais je n'arrivais jamais à comprendre comment cela se faisait. Je voyais bien que c'était Dieu qui agissait, et cependant je ne pouvais saisir le mode de son action. De fait, les puissances sont presque entièrement unies à lui, mais elles ne sont pas tellement absorbées qu'elles n'opèrent encore. C'a été pour moi une joie extrême de l'avoir enfin compris. Béni soit le Seigneur, qui m'a accordé un tel bienfait!

Les puissances de l'âme n'ont alors d'autre liberté que celle de s'occuper entièrement de Dieu. Aucune d'elles, ce semble, n'ose remuer. Il nous est même impossible de les mouvoir; et vou-

drions-nous mettre toute notre étude à nous distraire, que nous ne pourrions alors, ce me semble, y réussir tout à fait. On prononce alors beaucoup de paroles à la louange de Dieu, mais sans ordre, à moins que Dieu n'en mette; du moins l'entendement est impuissant à le faire. L'âme souhaiterait proclamer bien haut la gloire de son Dieu. Elle est hors d'elle-même, en proie au délire le plus suave. Déjà, déjà les fleurs commencent à s'épanouir et à répandre leurs parfums. L'âme voudrait que tous les hommes pussent alors la contempler et comprendre la gloire à laquelle elle est élevée, afin d'en louer Dieu et de l'aider elle-même à le glorifier. Elle brûle du désir de leur faire part de tant de bonheur, qu'elle est impuissante à goûter toute seule. Elle est, ce me semble, comme cette femme dont parle l'Évangile, qui voulait appeler, ou appelait en effet ses voisines à partager sa joie. Tels devaient être aussi les admirables transports de David, le prophète royal, quand il prenait la harpe et entonnait ses cantiques à la gloire de Dieu. J'ai pour ce glorieux roi une dévotion très spéciale, et je voudrais le voir ainsi honoré de tous, en particulier des pécheurs comme moi (1).

(1) Dans le Bréviaire du Carmel de 1564, la fête du saint roi David est fixée au 29 décembre.

O mon Dieu, que ne doit pas éprouver une âme quand elle est en cet état ! Elle voudrait être toute transformée en langues pour louer le Seigneur. Elle dit mille saintes folies avec lesquelles elle réussit toujours à contenter celui qui l'élève à cette faveur. Pour moi, je connais une personne qui, sans être poète, faisait sur-le-champ des vers pleins de sentiments, où elle exprimait sa peine d'une manière admirable (1). Il n'y avait point là un travail de son intelligence ; mais pour mieux jouir de la *gloire* qui la plongeait dans un tourment si plein de délices, elle exhalait de la sorte ses plaintes à Dieu. Elle eût voulu éclater tout entière, corps et âme, pour manifester la joie intime que cette peine lui causait. Quels tourments ne lui semblerait-il pas alors délicieux d'endurer pour son Dieu ! Elle voit clairement que les martyrs au milieu de leurs supplices ne faisaient presque rien par eux-mêmes ; elle reconnaît très bien que leur courage venait d'ailleurs.

Mais quelle peine pour cette âme quand elle se voit obligée de revenir à elle-même pour continuer à vivre en ce monde, et à se trouver de

(1) La Sainte elle-même. Nous serions heureux de posséder les poésies qu'elle dut composer alors, c'est-à-dire avant 1565, époque où elle acheva la seconde rédaction du livre de sa *Vie*.

nouveau engagée dans les soucis et les obligations de la vie ! Et cependant je n'ai point exagéré ; je suis même bien loin d'avoir exprimé les délices dont le Seigneur veut alors combler une âme dès cet exil. Soyez béni à jamais, ô mon Dieu ! Que toutes les créatures vous louent éternellement ! Je vous en supplie, ô mon Roi, puisque par votre bonté et votre miséricorde je me trouve encore, au moment où j'écris, dans cette sainte et céleste folie, puisque malgré l'excès de mon indignité vous me comblez d'une telle faveur, faites que tous ceux avec qui je m'entretiendrai soient fous de votre amour, ou bien permettez que je ne parle à personne, ou bien encore faites, ô mon Dieu, que je ne tienne plus à aucune chose d'ici-bas, ou tirez-moi de ce monde. Votre servante, ô mon Dieu, ne peut plus supporter ce tourment extrême de se voir sans vous. Si elle doit vivre, elle ne veut plus de repos ici-bas. Vous, ô mon Dieu, ne lui en donnez pas.

Cette âme voudrait déjà jouir de sa liberté ; le manger la tue, et le dormir la tourmente. Elle voit que le temps de la vie se passe à prendre ses aises, et cependant, rien hors de vous ne peut désormais la satisfaire. Il lui semble qu'elle mène une vie contre nature, car elle ne voudrait plus vivre en elle-même, mais en vous seul ! O vrai

Seigneur, ô ma gloire, quelle croix légère et pesante tout à la fois vous procurez à l'âme ainsi favorisée! Légère, parce qu'elle est suave; pesante, parce qu'il est des circonstances où elle ne peut la supporter, et voudrait cependant n'en être jamais affranchie, si ce n'est pour se voir déjà éternellement avec vous. Quand elle se rappelle qu'elle ne vous a servi en rien, et qu'en vivant encore ici-bas elle peut travailler pour votre gloire, elle voudrait porter un fardeau beaucoup plus lourd et ne mourir qu'à la fin du monde. Elle ne se préoccupe nullement de son repos, pourvu qu'elle puisse vous rendre le plus léger service. Elle ne sait ce qu'elle doit désirer. Mais elle comprend très bien qu'elle ne désire que vous!

O mon fils (1), vous à qui j'adresse cet écrit, que vous m'avez commandé, gardez pour vous seul certaines choses où vous verrez que je dépasse les bornes. Car il n'y a pas de raison suffisante pour m'empêcher de délirer quand le Seigneur lui-même me met hors de moi. Vraiment je me

(1) Ici se trouve un passage que la Sainte elle-même a effacé, et où elle disait : « *O hijo mio, que es tan humilde que asi se quiere nombrar a quien va esto dirigido* : O mon fils, car tel est le nom que veut porter, tant il est humble, celui à qui j'adresse ce récit... »

demande si c'est bien moi qui parle depuis que j'ai commencé ce matin. Tout ce que je vois me semble un songe, et je ne voudrais voir que des âmes atteintes du mal dont je suis moi-même atteinte en ce moment. Je vous en supplie, mon Père, soyons tous des insensés pour l'amour de Celui qui par amour pour nous a été outragé de ce nom. Et puisque vous me portez de l'affection, dites-vous, je veux que vous m'en donniez la preuve, en vous disposant à recevoir de Dieu cette faveur. Car j'en vois bien peu qui n'aient une sagesse excessive pour ce qui touche à leurs intérêts. Peut-être en ai-je moi-même plus que tous les autres. Mais ne le souffrez pas, mon Père, — car vous êtes pour moi un père aussi bien qu'un fils (1) — puisque vous êtes mon confesseur, et que je vous ai confié les secrets de mon âme. Détrompez-moi, et dites-moi la vérité avec cette franchise dont on use si peu de nos jours.

Je voudrais que nous cinq qui, à l'heure actuelle, nous aimons en Jésus-Christ (2), nous formions ensemble un accord. Dès lors que d'au-

(1) Le texte de cette incise a été raturé. Il semble que la Sainte a mis : « pues tambien lo es como yo ».

(2) Les cinq dont il s'agit ici ne seraient-ils pas la Sainte, le P. Ibagnès, Gaspar Daza, François de Salcedo et Julien d'Avila ?

tres se réunissent en secret (1) dans le but de former les plus noirs projets contre la divine Majesté et de susciter des complots et des hérésies, nous pourrions nous réunir quelquefois nous aussi. Ces réunions serviraient à nous éclairer mutuellement, à nous dire ce en quoi nous pourrions nous corriger et contenter Dieu davantage, car personne ne se connaît lui-même aussi bien qu'il est connu de ceux qui le regardent avec charité et souci réel de son avancement. Je dis que ces réunions seraient tenues secrètes, vu que cette liberté de langage n'est plus usitée à l'heure actuelle. Les prédicateurs eux-mêmes s'appliquent à bien disposer leurs sermons pour ne point déplaire (2). Leur intention est bonne

(1) Un chanoine de Salamanque, nommé Augustin Cazalla, avait présidé à Valladolid des réunions secrètes où il avait exposé l'hérésie. Il fut condamné en 1559, et on condamna avec lui plusieurs personnes de la noblesse, entre autres, doña Anne Enriquez, sœur du marquis d'Alcañices. Les partisans de Cazalla avaient cherché à exercer leur zèle jusqu'à Avila, près de doña Guiomar de Ulloa, d'autres personnes pieuses et de la Sainte elle-même. C'est ce qui a été déclaré par la Vén. Anne de Jésus dans les *Informations* faites à Salamanque en 1597 pour la cause de la Sainte. — Cf. *Memorias historiales* q. A. n. 67. Bibl. nac. Madrid.

(2) Le P. Bagnès a mis en marge de l'original : « *Legant prae dicatores* : Que les prédicateurs lisent ceci. »

sans doute, ainsi que leur œuvre, mais par là on opère peu de conversions. Pourquoi, en effet, les sermons éloignent-ils si peu d'âmes des vices publics? Savez-vous ce que j'en pense? Les prédicateurs ont trop de prudence; ils n'abandonnent pas la prudence humaine et n'ont pas ce grand feu de l'amour de Dieu dont étaient embrasés les apôtres : aussi leur flamme donne peu de chaleur. Je ne leur demande pas une flamme égale à celle des apôtres, mais je la voudrais plus grande qu'elle n'est. Savez-vous, mon Père, ce qu'il y a d'important? C'est d'avoir la vie en horreur et de ne faire aucun cas des honneurs. Quand les apôtres proclamaient la vérité et la défendaient pour la gloire de Dieu, il leur importait peu de tout perdre ou de tout gagner. Car celui-là est indifférent à l'un et à l'autre qui en réalité sacrifie tout pour Dieu. Je ne dis pas que je suis telle, mais je voudrais bien l'être. Oh! de quelle grande liberté on jouit, quand on considère comme un esclavage l'obligation de vivre et de se diriger d'après les lois du monde! Comme cette liberté s'obtient de Dieu, il n'est pas d'esclave ici-bas qui ne doive être disposé à tout risquer pour se racheter et retourner dans sa patrie. Voilà le vrai chemin; marchons-y sans nous arrêter, car nous ne pourrions arriver à la pleine pos-

session d'un si riche trésor qu'à la fin de notre vie. Plaise au Seigneur de nous donner la grâce d'y parvenir!

Veillez, mon Père, déchirer ces pages si vous le jugez bon. Considérez ce récit comme une lettre écrite pour vous, et pardonnez-moi mon excessive témérité.

CHAPITRE XVII

Elle continue l'explication de ce troisième degré d'oraison, achève d'en exposer les effets et montre les obstacles causés ici par l'imagination et la mémoire.

J'ai assez parlé de ce mode d'oraison et de ce que l'âme doit faire alors, ou, pour mieux dire, de ce que Dieu fait en elle ; car c'est lui qui remplit l'office de jardinier, pour la laisser toute entière à la jouissance. La volonté n'a qu'à accepter les faveurs dont elle jouit dans cet état, et à s'abandonner généreusement à tout ce que la véritable Sagesse voudra opérer en elle. Et certes il lui faut pour cela du courage. La joie, en effet, est si excessive que l'âme semble parfois n'avoir plus qu'un lien à briser pour sortir du corps. Oh ! que cette mort serait heureuse !

Il faut alors, ce me semble, comme on vous l'a dit, mon Père, s'abandonner entièrement entre les bras de Dieu. Veut-il emporter l'âme au ciel ? Bien. En enfer ? Elle n'en a point de peine, puisqu'elle y va en compagnie de son souverain Bien. Veut-il lui ôter complètement la vie ? Elle le veut ;

ou la laisser vivre mille ans ? Elle y consent. Sa Majesté peut en disposer comme d'un bien propre. Cette âme ne s'appartient plus ; elle appartient tout entière à son Dieu. Qu'elle ne s'inquiète donc de rien.

Quand Dieu élève l'âme à une si haute oraison, elle peut accomplir tout cela et beaucoup plus encore, vu que ces actes en sont les propres effets, et elle voit ce travail s'accomplir sans aucune fatigue de l'entendement. Toutefois cette puissance me paraît comme stupéfaite de voir le Seigneur s'acquitter si bien de l'office de jardinier, et ne lui laisser aucun travail, pour qu'elle mette ses délices à respirer les premiers parfums des fleurs.

Une seule visite, si peu qu'elle dure, suffit à un tel jardinier pour y répandre avec abondance cette eau dont en définitive il est le créateur. Ce que la pauvre âme n'a pu obtenir malgré tous les efforts de son esprit, après vingt années peut-être de travaux, le jardinier céleste le lui donne en un instant. Il fait croître les fruits, et il les fait mûrir, de telle sorte qu'elle peut vivre des fruits de son jardin. Telle est la volonté du Seigneur. Il ne lui permet pas toutefois d'en distribuer, jusqu'à ce qu'elle se soit bien fortifiée par cette nourriture. Si elle se contentait de la goûter, elle n'en

tirerait pas profit, et, ne recevant rien de ceux à qui elle la donnerait, elle les soutiendrait et nourrirait à ses dépens ; elle s'exposerait peut-être elle-même à mourir de faim. Ceci est très clair pour les esprits élevés qui doivent examiner cet écrit ; ils sauront en faire l'application beaucoup mieux que je ne pourrais le dire. Inutile donc de me fatiguer plus longtemps à en parler.

Enfin, les vertus sont plus fortes dans cette oraison que dans la précédente qui est celle de quiétude. L'âme se voit tout autre (1). Elle ne s'explique pas comment elle peut accomplir de grandes œuvres, grâce aux parfums que répandent les fleurs. Le Seigneur veut que ces fleurs s'ouvrent pour que l'âme sache (2) qu'elle a des vertus. Par ailleurs, elle voit très bien qu'elle ne pouvait les acquérir, et qu'en réalité, elle n'a pu y parvenir en plusieurs années, tandis qu'il a suffi de quelques instants au jardinier céleste pour lui en faire don.

Son humilité est beaucoup plus grande et plus profonde que dans l'oraison précédente. Elle voit

(1) Le manuscrit présente ici plusieurs mots effacés sans doute par la Sainte elle-même. Il est par ailleurs très difficile de les déchiffrer et d'y trouver un sens acceptable.

(2) Le manuscrit porte ici une correction faite de telle sorte qu'on peut lire *vèa* ou *crea*.

plus clairement qu'elle n'a fait ni peu ni beaucoup pour l'obtenir. Elle a seulement consenti à ce que Dieu lui fasse des faveurs et à ce que sa volonté les accepte.

Ce mode d'oraison est, à mon avis, une union très manifeste de l'âme tout entière avec Dieu.

Néanmoins le Seigneur veut, ce semble, permettre aux puissances de comprendre et de goûter les grandes choses qu'il opère alors. Voici ce qui arrive quelquefois et même très souvent, dans cette union intime de la volonté avec Dieu. Je vous le dis, mon Père, afin que vous sachiez que cela peut être et que vous le compreniez lorsque vous en serez favorisé. Comme j'en ai été moi-même tout interdite, je veux en parler ici. L'âme comprend que sa volonté est enchaînée et dans la jouissance; cette puissance seule goûte une quiétude très grande. L'entendement, au contraire, et la mémoire conservent une telle liberté qu'ils peuvent s'occuper d'affaires et se livrer aux œuvres de charité.

Cet état semble le même que celui de l'oraison de quiétude dont j'ai parlé. Mais il en diffère en partie. Là en effet, l'âme n'ose ni bouger, ni remuer; elle jouit de la sainte oisiveté de Marie. Ici, elle peut, en outre, remplir l'office de Marthe. Elle mène, pour ainsi dire, de front la vie active

et la vie contemplative; elle s'occupe d'œuvres de charité, d'affaires conformes à son état et de lectures. Elle voit bien qu'elle n'est pas complètement maîtresse de ses facultés et que la meilleure partie d'elle-même est ailleurs. Elle est comme quelqu'un qui s'entretient avec une personne, pendant qu'une autre vient encore lui parler; elle ne peut donner une attention complète ni à l'une ni à l'autre. C'est un état qui se manifeste très clairement, et quand on en est favorisé, on possède une satisfaction et une joie très intime. L'âme est ainsi admirablement préparée à jouir de la quiétude la plus profonde, dès qu'elle sera dans la solitude et dégagée des affaires. Elle est comme une personne qui est satisfaite de son repas et n'éprouve plus le besoin de manger. Son estomac est content, et ne se porterait pas à toutes sortes d'aliments; mais elle n'est pas tellement rassasiée, que, si elle en trouvait de bons, elle ne les acceptât très volontiers.

De même l'âme ne trouve aucun contentement dans les biens de ce monde, et elle ne voudrait en recevoir aucun. Elle en possède en elle-même un autre qui la satisfait plus parfaitement. Jouir davantage de Dieu, aspirer à l'accomplissement de ses désirs, et goûter plus encore le bonheur d'être avec lui : voilà ce qu'elle veut...

Il y a une autre sorte d'union qui n'est pas encore une union complète. Elle est supérieure à celle dont je viens de parler ; mais inférieure à celle dont il a été question quand j'ai expliqué la troisième eau... Lorsque le Seigneur, mon Père, vous les aura données toutes, si vous ne les avez déjà, vous éprouverez une grande joie de les trouver décrites et de comprendre ce que c'est. Car recevoir de Dieu une faveur, c'est une première grâce ; comprendre ce qu'est cette faveur ou ce don, en est une autre ; c'en est enfin une troisième de pouvoir l'expliquer et d'en exposer les particularités. La première seule pourrait paraître suffisante pour que l'âme marche sans trouble et sans crainte, s'avance avec plus de courage dans la voie du Seigneur, et foule aux pieds toutes les choses du monde. Mais il est très utile, en outre, de comprendre ces bienfaits. Et c'est là une faveur insigne. Celui qui les a reçus doit, pour chacun d'eux, adresser à Dieu les plus vives actions de grâces. Celui qui en est privé, doit aussi le remercier de ce qu'il les accorde à quelques âmes sur la terre dans le but de nous en faire profiter.

Voici ce qui arrive souvent dans cette union dont je parle, et en particulier à moi, car cette sorte de faveur m'est très souvent accordée. Dieu

s'empare de la volonté et même, ce me semble, de l'entendement. Celui-ci, en effet, ne discourt pas ; il est occupé à jouir de Dieu ; il voit et contemple tant de merveilles qu'il ne sait où fixer ses regards ; l'une lui fait perdre l'autre de vue ; et ainsi il n'en peut rien faire connaître d'une manière précise.

La mémoire demeure libre, ainsi que l'imagination, je pense. Dès qu'elle se voit seule, on ne saurait croire la guerre qu'elle fait et comment elle cherche à mettre tout sens dessus dessous. Quant à moi, j'en suis lasse, et je l'ai en horreur ; souvent je supplie le Seigneur de me l'enlever dans ces heureux moments, si elle doit me causer tant de trouble. Parfois je lui fais cette prière : Quand donc, ô mon Dieu, les puissances de mon âme seront-elles unies entre elles pour célébrer toutes ensemble vos grandeurs ? quand donc mon âme cessera-t-elle d'être ainsi partagée sans pouvoir être maîtresse d'elle-même ? Je vois par là quel mal nous vient du péché : il nous a tellement assujettis que nous ne pouvons réaliser notre désir d'être toujours occupés de Dieu.

Voici une chose qui m'arrive parfois, et que j'ai éprouvée aujourd'hui même ; aussi je l'ai bien présente à la mémoire. Je vois mon âme se consumer du désir d'être tout entière là où se trouve

la meilleure partie d'elle-même; et elle n'y peut réussir. Car la mémoire et l'imagination lui font une guerre tellement acharnée qu'elles ne la laissent pas réaliser son dessein. Mais comme elles n'ont pas le secours des autres puissances, elles n'ont aucune force même pour le mal. C'est déjà beaucoup trop qu'elles parviennent à la troubler; je le répète, elles ne peuvent faire de mal, car elles sont sans vigueur et toujours agitées. Comme l'entendement n'aide aucunement la mémoire dans ce qu'il lui représente, elle ne se fixe en rien, mais elle court vagabonde d'un objet à l'autre, semblable à ces petits papillons de nuit, importuns et inquiets, qui ne font qu'aller et venir. Cette comparaison me semble venir très à propos; car si les papillons ne peuvent nous nuire, ils ne laissent pas cependant d'être importuns pour ceux qui les voient.

A ce mal je ne connais point de remède, le Seigneur ne m'en ayant point encore enseigné. Je m'en servirais bien volontiers cependant, car, je le répète, ce tourment est fréquent. Un tel état nous peint notre misère et nous révèle très clairement le pouvoir de Dieu. Car si cette puissance qui demeure libre nous cause tant de dommage et de fatigue, les autres qui sont en compagnie de Sa Majesté nous procurent le repos le plus suave.

Le seul remède que j'aie trouvé après plusieurs années de fatigues, est celui dont j'ai parlé dans l'oraison de quiétude ; c'est de n'en faire pas plus de cas que d'une folle, et de l'abandonner à sa fantaisie, car Dieu seul peut la lui enlever. En définitive, elle n'est ici qu'une esclave, et nous devons la supporter avec patience, comme Jacob supportait Lia, dès lors que Dieu nous accorde déjà une assez grande faveur, en nous faisant jouir de Rachel. Je dis qu'elle n'est qu'une esclave, car elle ne peut, malgré tous ses efforts, entraîner après elle les autres puissances. Souvent, au contraire, ce sont ces dernières qui, sans aucun travail, la ramènent à elles. Parfois Dieu est touché de la voir si affolée, si inquiète et si désireuse d'être avec les autres puissances ; il lui permet de se brûler au feu de ce divin flambeau, où celles-ci sont déjà réduites en cendres, où elles ont en quelque sorte perdu leur être naturel, pour jouir surnaturellement de biens si précieux.

Dans toutes ces sortes d'union dont j'ai parlé en traitant de cette dernière eau qui coule de la source, *la gloire* et le repos de l'âme sont si grands que le corps participe visiblement à sa joie et à ses délices. C'est là une faveur très sensible. Quant aux vertus, elles arrivent à ce haut degré de perfection dont j'ai parlé.

Il me semble que c'est le Seigneur lui-même qui a voulu faire connaître autant qu'il est possible ici-bas, je crois, ces divers états où l'âme se voit élevée. Veuillez, mon Père, en parler à une personne spirituelle, qui y soit parvenue et qui soit instruite. Si elle approuve cet écrit, croyez que le Seigneur lui-même vous l'a dit et adressez-en à Sa Majesté les plus vives actions de grâces. Je vous le répète, avec le temps vous vous réjouirez beaucoup de comprendre ces faveurs. Vous pourriez en jouir sans avoir la grâce de les comprendre : mais si Sa Majesté vous donne celle d'en jouir, vous arriverez, avec un esprit aussi élevé et aussi cultivé que le vôtre, à en avoir l'intelligence par mon récit. Louange au Seigneur dans les siècles des siècles pour tous ses bienfaits ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE XVIII

Elle traite, dans ce chapitre, du quatrième degré d'oraison; elle commence à exposer d'une manière excellente la haute dignité à laquelle le Seigneur élève l'âme en cet état. Cette doctrine est de nature à donner le plus grand courage aux personnes qui s'adonnent à l'oraison, pour qu'elles s'efforcent d'arriver à un état si sublime auquel on peut parvenir dès ici-bas, non par nos mérites, mais par la bonté de Dieu. Il faut lire ce chapitre avec attention, car le sujet y est traité d'une manière très élevée et il renferme des points très importants.

Daigne le Seigneur m'inspirer les termes dont il faut me servir pour dire quelque chose de la quatrième eau qui arrose le jardin! Son secours m'est bien nécessaire; il l'est plus encore que pour la précédente. Dans celle-ci l'âme sent qu'elle n'est pas encore entièrement morte; je puis bien m'exprimer de la sorte, car elle est déjà morte au monde. Mais, ainsi que je l'ai dit, elle a assez de connaissance pour comprendre qu'elle est en ce monde, et pour sentir sa solitude; elle se sert même des sens extérieurs pour

donner, au moins par des signes, l'intelligence de ce qu'elle éprouve. Dans toutes les précédentes oraisons et leurs divers modes dont il a été parlé, le jardinier doit travailler un peu ; toutefois dans ces dernières, le travail est accompagné de tant de *gloire* et de consolation, que l'âme ne voudrait jamais le cesser ; aussi ce qu'elle éprouve est moins pour elle un travail qu'une *gloire*. Dans l'oraison dont je vais parler, le sentiment cesse, il n'y a que la jouissance, et encore on ne comprend pas ce dont on jouit. On comprend que l'on jouit d'un bien, où se trouvent réunis tous les biens, mais ce bien lui-même, on ne le comprend pas. Tous les sens sont si occupés à cette jouissance, que nul d'entre eux ne peut s'occuper d'autre chose ni à l'intérieur, ni à l'extérieur. Précédemment, il leur était permis, comme je l'ai dit, de donner quelques marques de leur grande joie ; ici l'âme se trouve au sein d'une jouissance incomparablement supérieure, et cependant elle peut beaucoup moins la faire comprendre. Le corps est sans force et l'âme n'a aucun pouvoir pour communiquer cette jouissance. Dans ces moments, cette communication serait un grand embarras, un tourment, et un trouble pour son repos. J'ajoute même que s'il y a union de toutes les puissances, voudrait-elle alors faire autre

chose, qu'elle ne le pourrait; et si elle le pouvait, il n'y aurait plus union.

Quant au mode et à la nature de cette oraison qu'on appelle union, je ne saurais les faire comprendre. La théologie mystique l'enseigne, il est vrai; mais les termes dont elle se sert me sont inconnus. Je ne comprends pas ce qu'il faut entendre par intelligence, ou esprit, ni comment ils diffèrent de l'âme, tout cela me semble une même chose. Parfois cependant, l'âme sort d'elle-même comme un feu ardent qui est transformé en flammes (1), et qui parfois grandit avec impétuosité; alors cette flamme s'élançe très haut au-dessus du feu, mais elle n'est pas, pour cela, d'une autre nature; c'est toujours la flamme du feu. Vous, mes Pères, éclairés comme vous l'êtes, vous le comprendrez facilement; pour moi, je n'en saurais dire davantage.

Ce que je prétends expliquer, c'est ce que l'âme ressent, quand elle se trouve dans cette divine union. Ce qu'il faut entendre par union, on ne l'ignore pas; c'est l'état de deux choses qui étaient divisées et n'en font plus qu'une. O mon Dieu! quelle bonté est la vôtre! soyez béni à

(1) Le ms. porte *hecho llama*, transformé en flammes, et non *hecha llama*, qui lance des flammes.

jamais! que toutes les créatures, ô mon Dieu, chantent vos louanges! votre amour pour nous est tel que nous pouvons parler avec vérité de cette communication que vous avez, même dès cet exil, avec les âmes. S'il s'agit d'âmes vertueuses, c'est déjà une largesse et une magnanimité extraordinaires, une faveur enfin, digne de vous, ô mon Dieu, qui donnez d'une manière conforme à votre nature! O Libéralité infinie, que vos œuvres sont magnifiques! Elles remplissent d'admiration tout esprit assez dégagé des vanités d'ici-bas pour être tant soit peu accessible à l'intelligence de la vérité. Mais que vous accordiez de si souveraines faveurs à des âmes qui vous ont tant offensé, voilà ce qui me confond! et quand j'y songe, je ne puis passer outre. Et où pourrais-je aller, sans revenir en arrière? Vous rendre grâces pour de si hautes faveurs, je ne sais comment le faire. Vous dire des folies, c'est ce qui parfois peut soulager ma peine.

Voici ce qui m'arrive souvent, quand je reçois ces faveurs ou que le Seigneur commence à me les accorder; car au moment où j'en jouis, l'âme, ainsi que je l'ai dit, n'est capable de rien. Je dis ces paroles: « Seigneur, considérez ce que vous faites; n'oubliez pas sitôt mes si graves

offenses. Vous les avez oubliées pour m'en accorder le pardon ; mais veuillez, je vous en supplie, vous en souvenir pour modérer la profusion de vos faveurs. Ne répandez pas, ô mon Créateur, une liqueur aussi précieuse dans un vase aussi brisé, d'où vous m'avez déjà vue tant de fois la répandre. Ne déposez pas un si riche trésor dans un cœur qui n'a pas encore renoncé, comme il le devrait, au désir des consolations de la vie présente. Il le dissiperait follement. Comment confiez-vous les fortifications de cette ville, et les clés mêmes de la forteresse qui la protège, à un gouverneur aussi lâche qui dès le premier assaut laissera entrer les ennemis ? Que votre amour, ô Roi éternel, ne soit pas excessif au point d'exposer des joyaux d'un si haut prix ! Il semble, ô mon Dieu, que vous donniez l'occasion d'en faire peu de cas, puisque vous les remettez au pouvoir d'une créature si coupable, si abjecte, si faible, si misérable et si vile. Et alors même que je ne les perdrais pas avec le secours de votre grâce qui doit être puissant pour une âme comme la mienne, je suis incapable d'en faire profiter personne. Enfin, je suis femme, et loin d'être bonne, mais l'imperfection même ! Il semble que confier des talents à une terre aussi ingrate, ce n'est pas seulement les cacher, mais

les enfouir. Vous n'avez pas coutume, Seigneur, d'accorder de telles libéralités et faveurs à une âme, si ce n'est pour qu'elle les fasse tourner au profit d'un grand nombre. Vous le savez, ô mon Dieu, je vous ai fait souvent cette prière et je vous l'adresse encore avec toute mon affection et toute l'ardeur de mon cœur. Privez-moi, je le veux bien, du plus grand trésor que l'on puisse posséder ici-bas, et donnez ces grâces à des âmes qui sauront mieux que moi en profiter et travailler à l'accroissement de votre gloire. »

Telles sont les paroles ou autres semblables qu'il m'est arrivé de répéter souvent. Je reconnais ensuite ma folie et mon peu d'humilité ; car le Seigneur sait bien ce qui nous convient. Il voyait que mon âme n'avait aucune force de se sauver si Sa Majesté ne venait à son secours par tant de faveurs.

Mon intention est encore de parler des grâces et des effets que cette union laisse dans l'âme, d'exposer ce que l'âme peut par elle-même ou si elle est capable de quelque chose pour parvenir à un si haut état.

C'est alors qu'arrive parfois l'élévation d'esprit ou l'union à l'Amour céleste ; car, selon moi, dans l'union même, la simple union est différente de l'élévation d'esprit. Celui qui n'aura pas

éprouvé cette dernière faveur s'imaginera qu'il n'y a pas de différence ; mais, à mon avis, bien qu'au fond ces deux faveurs soient une même chose, le Seigneur cependant y opère d'une manière différente ; car le détachement des créatures est beaucoup plus rapide dans le vol d'esprit. J'ai reconnu clairement que c'est là une faveur spéciale, bien que, je le répète, elle ne soit, ou du moins ne paraisse qu'une seule chose avec l'union. Un feu petit est feu aussi bien qu'un grand : or on voit la différence qu'il y a de l'un à l'autre. Si le feu est petit, il lui faudra beaucoup de temps pour embraser un petit morceau de fer ; mais le feu est-il grand, le morceau de fer, même plus considérable, ne mettra que très peu de temps pour changer, ce semble, complètement de nature. Ainsi en est-il, à mon avis, de ces deux sortes de faveurs divines. Celui qui sera arrivé aux ravissements, j'en suis sûre, me comprendra bien. S'il n'a pas encore reçu cette grâce, il s'imaginera que je dis une folie : et cela peut être. En effet, qu'une personne comme moi veuille parler de sujets si relevés et faire comprendre quelque chose de ce dont il semble impossible, faute de termes, de donner la première idée, rien d'étonnant qu'elle dise des folies.

J'ai confiance toutefois que le Seigneur m'aidera dans cette entreprise. Il sait bien qu'après l'accomplissement de l'obéissance, je n'ai rien tant à cœur ici que de séduire les âmes par les attraits d'un bien si élevé. D'ailleurs je ne dirai rien que je ne connaisse par une longue expérience. Ainsi, quand je commençai à parler de cette dernière eau, il me semblait plus impossible de continuer ma tâche que de parler grec, et, de fait la difficulté n'est pas moindre. Je laisse donc là mon travail, et je m'en vais communier. Oh ! béni soit le Seigneur qui vient ainsi au secours des ignorants ! O vertu de l'obéissance, que tu es puissante ! Dieu éclaire mon entendement tantôt en me dictant les paroles, tantôt en me montrant la manière de m'exprimer. Sa Majesté veut, ce semble, comme dans l'oraison précédente, dire elle-même ce que je ne puis ni ne sais dire. Ce que j'avance est l'exacte vérité ; aussi ce qu'il y aura de bon dans cet écrit viendra de lui ; ce qu'il y aura de mauvais viendra évidemment de moi qui ne suis qu'un océan de misères. Je dis donc que, s'il y a des personnes, et il doit y en avoir beaucoup, qui soient arrivées à ces états d'oraison où Dieu dans sa bonté a élevé une misérable comme moi, si ces âmes, craignant d'être égarées, veulent s'en entretenir avec moi,

le Seigneur viendra au secours de sa servante pour qu'elle les éclaire et leur montre le chemin.

Parlons maintenant de cette eau qui tombe du ciel pour pénétrer et abreuver de son abondance tout ce jardin. Si le Seigneur ne manquait jamais de la répandre quand elle est nécessaire, on voit de quel repos jouirait le jardinier ; si de plus, il n'y avait point d'hiver, mais, au contraire, un temps toujours tempéré, les fleurs et les fruits ne feraient jamais défaut, et on devine quelles seraient ses délices ! Mais tant que nous serons dans cet exil, cela est impossible. Il faut toujours veiller, et dès qu'une eau vient à manquer, la remplacer par une autre.

Cette eau du ciel tombe souvent lorsque le jardinier y pense le moins. Dans les débuts, il est vrai, ce n'est généralement qu'après une longue oraison mentale. Car le Seigneur, après avoir conduit de degré en degré ce petit oiseau, le place enfin dans le nid pour qu'il y repose. Il l'a vu voltiger pendant longtemps et s'aider de l'entendement, de la volonté, de toutes ses forces enfin pour chercher son Dieu et lui plaire ; il veut lui donner une récompense même en cette vie ; et quelle récompense magnifique ! En un instant, l'âme est dédommée de tous les travaux d'ici-bas !

Tandis qu'elle cherche ainsi son Dieu, elle sent, au milieu des délices les plus profondes et les plus suaves, une défaillance presque complète ; c'est une sorte d'évanouissement qui enlève peu à peu la respiration et toutes les forces du corps. Aussi on ne peut qu'au prix des plus grands efforts, faire même le moindre mouvement des mains ; les yeux se ferment, sans qu'on le veuille ; si on les tient ouverts, on ne voit presque rien. Si on lit, on ne peut prononcer les lettres ; à peine même si on les distingue. On voit bien qu'il y a une lettre, mais, comme l'entendement ne prête pas son concours, on est incapable de lire, malgré le désir qu'on pourrait en avoir. On entend ce qui est dit, mais on ne le comprend pas. Ainsi les sens ne servent de rien à l'âme, si ce n'est pour ne pas la laisser tout entière à sa joie ; ils sont pour elle un obstacle plutôt qu'un secours. En vain voudrait-on parler, on ne pourrait former une parole, et si on y arrivait, on n'aurait même pas la force de la prononcer. Car toute la force extérieure vient à cesser ; mais la force intérieure grandit, et ainsi l'âme peut mieux jouir de sa *gloire*. La délectation qu'on éprouve à l'extérieur est aussi très grande et très sensible.

Cette oraison, quelque longue qu'elle soit, ne

cause aucun préjudice à la santé ; du moins, elle ne m'en a porté aucun. Si malade que je fusse lorsque Dieu m'accordait cette faveur, je ne me souviens pas d'en avoir été incommodée. Bien au contraire, j'en éprouvais une amélioration très sensible. Et quel mal pourrait donc venir d'un si grand bien ! Les effets extérieurs de cette grâce sont très sensibles : on y reconnaît d'une manière certaine l'agent puissant qui nous a enlevé les forces avec tant de délices pour nous les restituer plus grandes.

Dans les débuts, il est vrai, cette faveur est de très courte durée ; c'est du moins ce qui est arrivé pour moi ; et quand elle passe rapidement, elle ne se manifeste pas aussi clairement par les signes extérieurs et par la suspension des sens. Toutefois on comprend très bien, à la surabondance de grâces dont l'âme est comblée, que la clarté du Soleil qui a brillé en elle a été vive, puisqu'elle l'a ainsi liquéfiée.

Il faut bien remarquer, selon moi, que la suspension de toutes les puissances, si longue qu'elle soit, est toujours très courte, et quand elle durerait une demi-heure, c'est beaucoup. Pour moi, ce me semble, elle n'a jamais duré si longtemps. Il est vrai qu'on ne peut guère apprécier le temps qu'on y demeure, puisqu'on est privé de senti-

ment ; mais je dis que chaque fois que cette suspension a lieu, il s'écoule très peu de temps sans que quelque puissance ne revienne à elle-même. La volonté est celle qui soutient la joute, mais les deux autres puissances ne tardent pas à l'importuner de nouveau. Comme la volonté demeure ferme dans son calme, elle les suspend de nouveau ; et après quelques instants ces deux puissances reviennent à leur vie ordinaire. L'oraison peut, au milieu de ce va-et-vient, se prolonger et se prolonge de fait pendant quelques heures. Car dès que ces deux puissances ont commencé à s'enivrer en goûtant de ce vin tout céleste, elles retournent facilement à la suspension afin d'être beaucoup plus avantagées. Elles accompagnent donc la volonté, et toutes les trois ensemble sont plongées dans la joie. Mais cette suspension complète des puissances sans aucune action de l'imagination qui est aussi, selon moi, complètement ravie est, je le répète, de courte durée ; cependant elles ne reviennent pas tellement à elles-mêmes qu'elles ne puissent demeurer comme égarées pendant quelques heures durant lesquelles Dieu les ramène de temps en temps à lui...

Venons maintenant à ce que l'âme éprouve alors intérieurement. Que Celui qui le sait veuille

nous le dire ; car si on ne peut le comprendre, comment pourrait-on l'exprimer ?

Au moment où j'allais me mettre à ce sujet, je me demandais ce que l'âme fait durant ce temps. Je venais de communier et je sortais de cette oraison même que je décris. Or le Seigneur me fit entendre ces paroles : *Elle se consume tout entière, ma fille, pour s'abîmer davantage en moi. Ce n'est plus elle qui vit ; c'est moi qui vis en elle. Comme elle ne peut comprendre ce qu'elle entend, c'est ne pas entendre, tout en entendant.* » Celui qui aura éprouvé cette faveur saisira quelque chose à ce langage. Ce qu'on éprouve alors est si caché qu'on ne peut l'exprimer plus clairement. Ce que je puis dire seulement, c'est que l'âme se voit unie à Dieu, et il lui reste une telle certitude de cette faveur, qu'elle ne saurait en avoir aucun doute. Ici, toutes les puissances défont et sont tellement suspendues que, je le répète, on ne peut nullement comprendre qu'elles agissent. Si précédemment on méditait sur quelque scène de la Passion, la mémoire la perd de vue, comme si on n'y avait jamais pensé. Si on lisait, on ne comprend rien et on ne peut se fixer ; si on priait vocalement, c'est la même chose. Et ainsi cet importun petit papillon de la mémoire se brûle alors complètement les ailes et ne peut plus

voltiger. Certes, la volonté doit être bien occupée à aimer, mais elle ne comprend pas comment elle aime. L'entendement, s'il entend, ne sait pas comment il entend; du moins il ne peut rien comprendre de ce qu'il entend. Quant à moi, il ne me semble pas qu'il entende, car, ainsi que je l'ai dit, il ne s'entend pas lui-même. D'ailleurs toutes ces choses sont au-dessus de ma portée.

Il y a un point que j'ignorais au début. Je ne savais pas que Dieu est réellement dans toutes les créatures (1). Et il me semblait qu'une présence qui me paraissait si intime à mon âme était impossible. D'un autre côté, cesser de croire qu'il fût là, je ne le pouvais pas. Car d'après ce que je croyais avoir clairement compris, Dieu était là vraiment présent. Des gens peu instruits me disaient qu'il s'y trouvait seulement par sa grâce. Pour moi, je ne pouvais me ranger à leur avis; car, je le répète, il me semblait qu'il était là présent lui-même. Je me trouvais donc dans l'angoisse, quand un religieux très instruit de l'ordre du glorieux saint Dominique (2) vint

(1) La Sainte évidemment n'ignorait pas que Dieu est présent à toutes les créatures. Ce qu'elle ignorait, ce sont vraisemblablement les divers modes de cette présence.

(2) Le P. Gratien et Marie de Saint-Joseph disent qu'il s'agit du P. Vincent Baron, O. P.

dissiper mon doute. Il me dit que Dieu était véritablement présent en moi, et m'expliqua comment il se communique à nous ; aussi je fus grandement consolée.

Il faut remarquer et bien comprendre que cette eau du ciel, cette très haute faveur de Dieu, laisse toujours l'âme en possession des plus riches trésors. C'est ce que je vais dire maintenant.

CHAPITRE XIX

Elle continue le même sujet, et commence à expliquer les effets que ce degré d'oraison produit dans l'âme. Elle exhorte vivement à ne point retourner en arrière et à ne point abandonner l'oraison, alors même que ces faveurs seraient suivies de chutes. Elle montre les dangers qu'il y aurait à ne pas suivre ce conseil. Cette doctrine est très importante et sera d'une grande consolation pour les faibles et les pécheurs.

L'âme sort de cette oraison et de cette union toute remplie d'une extrême tendresse pour Dieu. Elle voudrait se consumer, non de peine, mais de la suavité même des larmes qu'elle répand. Elle s'en trouve inondée, sans les avoir senties couler, sans savoir ni quand ni comment elle les a répandues. Sa joie est extrême quand elle voit cette eau calmer l'impétuosité du feu qui la consume et l'augmenter encore. Cela semble de l'arabe, et cependant il en est vraiment ainsi.

Il m'est arrivé parfois dans ce degré d'oraison de me trouver tellement hors de moi, que je ne savais si cette *gloire*, dont je me sentais en possession au-dedans de moi, était un songe ou une

réalité. Je me trouvais tout inondée de ces larmes; elles coulaient sans douleur et avec tant d'impétuosité et de rapidité qu'elles semblaient répandues par cette nuée du ciel. Je reconnaisais alors que ce n'avait pas été un songe. Cet effet se produisait dans les commencements, quand cette oraison durait peu de temps.

L'âme se sent animée d'un très grand courage. Si on venait alors à la mettre en pièces pour la cause de Dieu, elle en éprouverait la consolation la plus vive. C'est pour elle l'heure des promesses, des déterminations héroïques, des désirs ardents. Elle commence à avoir l'horreur du monde et une vue très-claire de sa vanité. Elle retire des avantages beaucoup plus nombreux et beaucoup plus élevés de cette oraison que des précédentes; et son humilité est devenue plus profonde. Elle voit en effet très bien qu'une faveur aussi excessive et aussi grandiose n'est point due à une diligence de sa part, et qu'elle n'a rien fait soit pour l'attirer, soit pour la conserver. Son indignité apparaît évidente, comme, dans un appartement où le soleil donne en plein, il n'est aucune toile d'araignée qui puisse demeurer cachée. Elle découvre la profondeur de sa misère. Elle est tellement éloignée de la vaine gloire, qu'il lui semble impossible d'en avoir. C'est de

ses propres yeux qu'elle a vu son peu de pouvoir, ou plutôt son incapacité absolue. Car alors elle n'a pour ainsi dire point fourni de consentement; mais il semble qu'on a fermé, malgré elle, la porte à tous les sens, pour qu'elle puisse jouir plus parfaitement de son Dieu. Elle se trouve seule avec Lui. Et qu'a-t-elle à faire, si ce n'est de l'aimer? Et il n'y a pas à lui en tenir grand compte, car elle ne voit ni n'entend plus, si ce n'est au prix des plus grands efforts. Sa vie passée et la grande miséricorde de Dieu se présentent ensuite à elle dans toute la vérité, et cela sans que son entendement soit obligé d'aller à la poursuite de considérations; car il trouve alors tout préparé ce qu'il doit comprendre et ce qui doit faire son aliment. Elle voit que par elle-même elle mérite l'enfer, et qu'on la châtie avec de la gloire. Elle se consume dans les louanges de Dieu, et c'est ce que je voudrais faire à l'heure présente. Soyez béni, ô mon Dieu, qui de ce borbier si infect de mon âme avez fait une eau si limpide destinée à votre table! Soyez loué, ô vous, ô délices des Anges, qui daignez élever de la sorte un ver de terre aussi vil!

Ces avantages spirituels demeurent quelque temps dans l'âme. Comme elle comprend clairement que les fruits de son jardin ne viennent